COLLECTION CADOT

UN FRANC LE VOLUME

HENRY DE KOCK

LA TRIBU DES GÊNEURS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
[LI]BRAIRIE MONDAINE
JOSEPH DUCHER, ÉDITEUR
9, rue de Verneuil, 9

OUVRAGES PARUS.

LES VIVEURS DE PARIS, par Xavier de Montépin. . . 4 vol.
LES AMOURS D'UN FOU, par le même. . . . . 1 vol.
GENEVIÈVE GALLIOT, par le même. . . . . 1 vol.
LES CHEVALIERS DU LANSQUENET, par le même. . . 5 vol
LA COMTESSE ALVINZI, par le marquis de Foudras. . . 1 vol.
LES GENTILSHOMMES CHASSEURS, par le même . . . 1 vol
MADAME DE MIREMONT, par le même . . . . 1 vol.
LES PÉCHÉS MIGNONS, par A. de Gondrecourt. . . . 2 vol.
LE DERNIER DES KERVEN, par le même . . . . 2 vol.
LES BOUCANIERS, par Paul Duplessis. . . . . 4 vol.
SOPHIE PRINTEMPS, par Alexandre Dumas fils. . . . 1 vol.
TRISTAN LE ROUX, par le même. . . . . 1 vol.
CHASSES ET PÊCHES DE L'AUTRE MONDE, par B.-H. Révoil . . . . 1 vol.
UNE FAMILLE PARISIENNE AU XIXe SIÈCLE, par madame Ancelot. . . . . 1 vol.
SIMPLES RÉCITS, par Charles Deslys. . . . . 1 vol.
LA TRIBU DES GÊNEURS, par Henri de Kock. . . . . 1 vol.
BRIN D'AMOUR, par Henry de Kock . . . . 1 vol.
LE NID DE CIGOGNES, par Elie Berthet . . . . . 1 vol.
L'ÉTANG DE PRÉCIGNY, par le même. . . . . . 1 vol.
LA RECHERCHE DE L'INCONNUE, par A. de Lavergne. 1 vol.
LE COMTE DE MANSFELDT, par le même. . . . . . 1 vol.
UNE HISTOIRE DE SOLDAT, par madame Louise Colet. 1 vol.
RACHEL et LE NOUVEAU MONDE, par L. Beauvallet . 1 vol.
LÉANDRES ET ISABELLES, par Adrien Robert. . . . 1 vol.
LE MENDIANT NOIR, par Paul Féval. . . . . 1 vol.
LES AMOURS DES RUSTRES, par Angelo de Sorr. . . 1 vol.
LA SUCCESSION LE CAMUS, par Champfleury . . . . 1 vol.
MÉDINE, par A. de Gondrecourt . . . . 2 vol.
ANTONIA, par Élie Berthet . . . . 1 vol.
SIX MOIS A EUPATORIA, par Constantin Pallu . . . 1 vol.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE MUNZEL FRÈRES.

LA

TRIBU DES GÊNEURS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

UN FRANC LE VOLUME

L'Auberge des 13 Pendus	2	volumes
Brin d'Amour	1	—
La Dame aux Emeraudes	1	—
L'Amant de Lucette	1	—
Les Femmes Honnêtes	1	—
Une Tigresse	1	—
Les Mystères du Village	2	—
La Tribu des Gêneurs	1	—
Minette	1	—

TROIS FRANCS LE VOLUME

Comment aimait une Grisette, avec gravure.	1	volume
Les Treize Nuits de Jane, gravure. .	1	—
Les Folies de Jeunesse, gravure. . .	1	—
Les Hommes Volants, six gravures. . .	1	—

Wassy. — Imp. Mougin-Dallemagne.

HENRY DE KOCK

LA TRIBU DES GÊNEURS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
A. CADOT ET DEGORCE, ÉDITEURS
37, RUE SERPENTE, 37.



LA TRIBU DES GÈNEURS

PROLOGUE

Vous connaissez, ou plutôt vous avez connu Frantz Moser ?

Un garçon qui faisait de tout comme art...

Et — contre l'ordinaire chez les gens universels — qui faisait de tout presque bien ?

Un soir du mois dernier, en sortant de je ne sais plus quel théâtre, je rencontrai Frantz Moser.

— Je vous cherchais, me dit-il.

— Moi ? repartis-je assez étonné, — nous n'avions eu jusque-là que peu de rapports ensemble. — A quel propos?

— Pour vous remettre un manuscrit.

— Un manuscrit !

Et comme je frissonnais involontairement en répétant ce mot gros de menaces, même dans la bouche d'un ami...

— Oh ! rassurez-vous, reprit Frantz avec un sourire, si

rien que la pensée de lire *mon manuscrit*, — et il appuyait sur ces quatre syllabes fatales, — vous effraie ou vous chagrine...

Rassurez-vous, je ne suis pas un *gêneur*, moi !

Je chercherai, sans rancune, autre part, un confrère mieux disposé pour me donner son opinion sur mon œuvre !

— La pensée de lire votre *ma-nus-crit* peut en effet m'avoir inspiré d'abord quelque terreur, dis-je à Frantz en m'efforçant à mon tour de sourire. Songez-y donc ! il fait si chaud ! trente-cinq degrés !.. une température de vers-à-soie !.. c'est dur pour digérer la prose... inédite !..

Néanmoins, puisqu'il peut vous être agréable !..

Je me permettrai seulement une simple observation avant de vous débarrasser de ce rouleau de papier que j'aperçois là, prêt à s'élancer de votre poche béante :

Pourquoi m'avez-vous choisi de préférence à dix, vingt, trente, cent autres plus compétents peut-être, pour *avoir un avis sur votre œuvre ?*

Frantz Moser se recueillit un instant.

— Je ne m'en doute pas ! répliqua-t-il enfin.

— Cette réponse loyale me suffit ; passez-moi le crime.

— Ah ! si, au fait, reprit Frantz, qui se ravisa, on m'a dit que vous professiez le plus souverain mépris...

Pour certains bons-hommes qui font dans certaines feuilles de chou certain métier de diffamation et d'injure...

Contre tout ce qui produit, tout ce qui est produit, tout ce qui a produit, tout ce qui peut produire...

Et comme j'ai tracé dans mon livre quelques portraits,

pris sur nature, des bons-hommes en question... j'ai pensé...

— Vous avez pensé qu'il me serait doux de me repaître le premier de la vue de ces photographies ?

Erreur, mon ami ; qui dédaigne le modèle se soucie peu de l'image.

Je préférais votre premier motif de confiance en mes lumières.

— Eh bien ! contentez-vous de celui-là.

— C'est mon intention. Et quand faudra-t-il avoir *dévoré* votre manuscrit ?

— Oh ! à votre aise ! Ne vous donnez pas de congestion cérébrale ! Ah ! je vous préviens cependant que je pars pour la Normandie dans huit jours.

— Il suffit ; c'est aujourd'hui jeudi... mercredi soir je vous rapporterai votre rouleau... Dieu ! qu'il est lourd !

— J'écris gros... il y a beaucoup d'encre... ça pèse.

— *Tandem et denique !* Au revoir, Frantz !

— Au revoir ! et merci d'avance !

. . . .

Et rentré chez moi, je lus ce qui suit :

. . . .

LA TRIBU DES GÊNEURS

EXORDE.

Et d'abord, Première Question :

— Qu'entendez-vous par ce titre de votre livre : *La Tribu des Gêneurs ?*

Réponse. — J'entends que je vais vous entretenir ici d'une des parties de la grande famille des gens désagréables, bêtes, sots, ridicules, maniaques, ennuyeux ou méchants, — souvent tout cela à la fois, — qui pullulent sur terre en général, et à Paris en particulier.

Deuxième Question. — Alors le mot *Gêneurs* signifie?

Réponse. — Ouvrez le Dictionnaire au mot *Fâcheux ;* — définition : *importun, qui ennuie, qui fatigue, qui chagrine; le monde est rempli de fâcheux ; la comédie des* Facheux *de Molière : je fus hier absorbé par un fâcheux dont je ne pus jamais me débarrasser*, etc., etc.

Troisième Question. — Mais si le mot *Gêneurs* a la même acception que le mot *Fâcheux*, pourquoi ne point vous servir du mot *Fâcheux*, qui est très-français, au lieu d'employer le mot *Gêneurs*, qui ne l'est pas du tout?

Réponse. — J'emploie le mot *Gêneurs* à la place du mot *Fâcheux*, parce que le premier se dit partout maintenant dans le monde parisien, — le monde parisien *sans façon*, s'entend, mais c'est celui-là qui fait la loi et la mode à l'autre, — et que le second ne se dit plus guère que sur les planches de la Comédie-Française et de l'Odéon...

En compagnie d'une foule d'autres locutions du vieux langage... fort originales, il est possible, et fort justes, le plus souvent, mais le plus souvent aussi fort risquées...

Dont on se garderait bien d'user, même dans ce monde parisien *sans façon* que je vous citais tout à l'heure...

Quelques reproches, plus ou moins fondés qu'on ait à lui adresser de méconnaître à chaque minute les lois à lui imposées par la pudeur et la sévérité de la langue française.

QUATRIÈME QUESTION (*avec intention ironique*). — Alors, vous êtes plus fort que Molière, vous qui, aujourd'hui, repoussez avec dédain ses expressions pour en employer de nouvelles, analogues, mais de votre cru?

RÉPONSE (*un peu brutale peut-être*). — C'est plat comme du vin de champagne à trente sous, ce que vous dites-là! Personne n'a été, n'est, ou ne sera plus fort que Molière, vous le savez bien. Je ne m'attaque pas au génie parce qu'il me convient de penser que, s'il lui a plu d'intituler, en 1661, une riche comédie : *les Fâcheux*, je puis bien, moi, en 1857, me passer la fantaisie d'intituler un pauvre petit livre : *les Gêneurs*.

Variante de cette dernière réponse : — Et puis, après tout!.. Eh bien! oui, je suis plus fort que Molière! Molière ne faisait pas mal pour son temps.

Mais on ne se tuait pas assez dans ses pièces.

Et il n'y mettait jamais de couplets.

Tout bien décidé, je lui préfère le grand Crébillon, — le père...

Ou le petit Sedaine.

. . . .

PÉRORAISON.

Et là-dessus, ô lecteur, attendu que, par suite des questions et des réponses ci-dessus, je vous suppose suffisamment édifié, — à moins que vous n'y ayez mis de la mauvaise volonté, — à l'endroit de mon affiche : *La Tribu des Gêneurs* ;

Sans m'arrêter plus longtemps aux bagatelles de la porte...

Je commence mon exhibition.

Entrez! entrez! entrez!..

Vous allez voir ce que vous allez voir!

Le gêneur sous toutes ses formes, sous toutes ses faces, sous tous ses aspects! Le gêneur qu'on rencontre toujours, partout... et puis encore ailleurs! Le gêneur artiste, le gêneur négociant, le gêneur boursier, le gêneur écrivain, le gêneur riche, le gêneur pauvre, le gêneur d'esprit, le gêneur stupide, le gêneur vieux, le gêneur jeune, le gêneur beau, le gêneur laid, le gêneur dans la rue, le gêneur au théâtre, le gêneur dans l'atelier, le gêneur aux champs, le gêneur en voyage, le gêneur dans la famille, le gêneur dans l'intimité, le gêneur près de votre ami, le gêneur près de votre femme, le gêneur près de votre maîtresse, le gêneur en public, le gêneur à table, le gêneur à cheval, le gêneur en voiture, le gêneur sur mer... le gêneur... en ballon... le gêneur quand vous êtes en colère, le gêneur quand vous riez, le gêneur quand vous travaillez, le gêneur quand vous pleurez, le gêneur quand vous dormez... le gêneur à votre naissance, le gêneur à votre mariage, le gêneur à votre mort, le gêneur à votre enterrement!..

Ouf!!!..

Et quand vous aurez assisté au défilé de mes types ô lecteur!

Si, par hasard, — gêneur à votre tour, par occasion, *gêneur* critique, — vous vous écriez :

« — Ah çà, mais, il y en a bien plus que cela, de ces in-

sectes, sapristi ! — Je suppose que vous vous serviez quelquefois de ce juron, façon *Desgenais-Félix*. — Mais ce monsieur nous en promettait un régiment, et il nous en donne tout au plus une compagnie !.. »

Une simple prière, ô aimable, ô doux, ô gracieux lecteur !

Pardonnez-moi, en faveur de l'agrément que je vous aurai causé en vous montrant ceux que vous ne connaissiez pas...

D'avoir oublié ou laissé dans l'ombre ceux que vous connaissiez trop !..

Franchement, d'ailleurs, avouez-le, mais il m'aurait fallu un in-folio gros comme...

Gros comme mademoiselle *chose*, — vous savez, mademoiselle *chose*, de la Gaîté ? — avec ou sans crinoline...

Pour recueillir, depuis A jusqu'à Z, tous les faits et gestes de tous les *gêneurs* de Paris seulement !..

Est-ce vrai ?

Et je n'avais, hélas ! à ma disposition que les feuillets d'un petit volume... qui n'a pas la moindre prétention à servir de sous-jupe à aucune de ces dames.

I

LE PREMIER GÊNEUR.

Au temps où vous étiez petit, — car vous avez été petit, j'aime à le croire, — vous souvient-il, lorsque vous n'étiez pas sage, que vous refusiez de manger votre soupe ou de vous coucher ; que vous fourriez, *sans le faire exprès*, vos doigts dans les pots de confitures ou dans l'œil d'un de vos jeunes amis ; ou bien encore, quand vous battiez votre bonne ou quand vous déchiriez votre blouse neuve ou votre beau livre d'images ?

Vous souvient-il de la menace qu'on vous adressait en dernier ressort, après avoir vainement employé d'autres moyens coërcitifs pour réprimer la fougue de vos égarements ?

— Prends garde ! nous allons appeler Croquemitaine !

Croquemitaine est donc le premier *gêneur* que l'homme rencontre sur sa route.

Pour ma part, de quatre à sept ans, je ressentais une profonde terreur rien qu'en entendant le nom de ce formidable avaleur, tout crus, de vilains petits enfants!

Je me le représentais comme un géant horrible, avec une bouche jusqu'aux oreilles, des yeux comme des portes cochères, des mains de porteur d'eau... et un costume moyen âge.

Cependant, cette peur que j'avais de Croquemitaine, si pyramidale qu'elle fût, quelque chose la surpassait encore en mon esprit.

Ce quelque chose, c'était la surprise, assez naturelle au reste, de n'avoir jamais vu Croquemitaine, après avoir tout fait pourtant pour provoquer l'honneur de sa visite.

— Oh! les enfants ont comme cela, parfois, des instincts de logique désespérants, allez!

Or, un jour, — je m'étais je crois, ce jour-là, donné une indigestion de galette, — comme ma mère, à bout de colère et d'inquiétude pour ma santé, me criait en grossissant sa voix dans le but de me décider à prendre une tasse de thé que je refusais avec rage :

— Eh bien! si tu ne bois pas, oh! cette fois, Frantz, c'est fini! je te jure que Croquemitaine va descendre te chercher par la cheminée!

— Eh! qu'il descende! repartis-je en me tournant vers la cheminée, dans un élan où il entrait autant de bravade

et de curiosité peut-être que de dégoût pour la boisson qu'on voulait me faire boire. — Je me moque pas mal de Croquemitaine, tiens ! On me dit toujours qu'il me mangera, et il ne me mange jamais.

[illegible]

II

A ces paroles, aussi extraordinaires qu'irrévérencieuses, échappées de ma bouche, ma mère était demeurée un tant soit peu ébahie.

Elle ne s'était pas doutée jusque-là que je fusse un esprit fort!.. — A sept ans ! ça enfonçait Voltaire !

Un instant même je suppose qu'elle éprouva la velléité de donner le fouet à ce philosophe, qui osait remarquer qu'on ne l'avait pas croqué une seule petite fois, quoiqu'il eût mérité de l'être cent mille.

Mais j'étais souffrant, très-souffrant. Dans cette circonstance, le fouet n'eût été pour moi qu'un calmant d'un effet dangereux.

La pauvre chère mère me serra contre son sein, et, faisant sa voix aussi douce qu'elle était grondeuse une minute auparavant :

— Chut ! chut ! là, mon amour, murmura-t-elle, ne te fâche pas ! — *Ne te fâche pas !*.. Est-ce assez joli ! — Cro-

quemitaine ne viendra pas plus, il est vrai, aujourd'hui que les autres jours...

Parce que tu es un bon petit garçon...

Qui ne voudrait pas chagriner sa mère!

Et j'aurais du chagrin, vois-tu, mais beaucoup de chagrin, si tu continuais de refuser cette excellente tasse de thé... qui va te guérir!

Je regardai ma mère.

— Dieu! les adorables sourires que les femmes ont pour leurs enfants! Oh! bien adorables, à coup sûr, puisque les enfants s'en souviennent encore quand ils sont devenus des hommes! —

Et je pris la tasse.

Et je bus la tisane d'un trait.

Mais en m'endormant, quelques secondes plus tard, je bégayais, les yeux toujours tournés vers l'âtre :

— C'est égal! Croquemitaine... Croquemitaine... c'est des bêtises, n'est-ce pas, maman?

— Oui, mon amour!.. *c'est des bêtises.*

A compter de ce jour, on ne me menaça plus jamais de Croquemitaine.

J'en avais fini avec ce premier *gêneur*... je l'avais tué en le bravant!

Hélas! pourquoi n'ai-je pu agir de même avec ceux de ses collègues que j'ai rencontrés plus tard!

Ah! il est juste de remarquer que ceux-là avaient la peau plus dure que Croquemitaine.

III

LES JEUNES GÊNEURS.

Vous souvient-il aussi, lecteur, quand vous étiez au collége, de ce phénix que vos professeurs vous donnaient pour modèle, à vous qui vous montriez intelligents, dociles et laborieux peut-être à vos moments...

Mais qui, par contre, à vos moments encore, — plus nombreux d'ordinaire, — vous montriez mutins, désobéissants, paresseux...

Comme de vrais écoliers que vous étiez ?

Le phénix du collége est habituellement un gros court, avec une tête d'hydrocéphale ; — une sorte de monomane qui ne joue jamais, ne rit jamais, ne cause jamais, ne crie jamais...

Tant il est acharné à se bourrer, du matin au soir, de grec, de latin, d'algèbre, de chimie, d'histoire, de gram-

maire, de physique, d'astronomie, de géologie, de géographie...

— De tout ce dont on peut enfin se bourrer la cervelle au collége. —

Jusqu'à ce qu'il devienne un savant de premier ordre, ou un marchand de vins en gros, — ça s'est vu quelquefois... —

Ou bien qu'il crève une belle nuit tout d'un coup, comme un tromblon trop chargé... — Ça se voit plus souvent.

Après ce *gêneur* premier numéro, — car c'est évidemment un *gêneur* pour des jeunes gens qu'un jeune sage qui n'a que des qualités... pas un défaut ! — les écoliers finissent par prendre le phénix en grippe, comme firent jadis les Athéniens d'*Aristide*... ce monsieur infiniment trop vertueux pour une personne seule ; — après le phénix, dis-je, il y a encore au collége divers types de *gêneurs* que vous avez remarqués comme moi, et que je me contenterai de noter ici pour mémoire :

D'abord, le fils de M. le comte de Bouzibouzée ou de Braquibraqua... un gamin de quatorze ans qui, sous prétexte que le grand-père du grand-père du grand-père de son père a été le valet de chambre d'un roi, abuse déjà, comme s'il était un homme, des airs hautains et impertinents...

En dépit des nombreuses corrections que ses camarades lui administrent quand il les *gêne* par trop avec ses *ancêtres*.

Variation de l'espèce, type plus ridicule : le fils du banquier, qui s'en va répétant à chaque minute : « Moi, papa est riche, très-riche... toute ma famille est riche... je serai riche ! Il n'y a que ça de beau au monde d'être riche !

Tous les gens qui ne sont pas riches, je crache dessus ! »

Pauvre petit ! attends donc au moins que la barbe te soit poussée pour être bête ! De par les sacs d'écus suspendus, en forme d'épée de Damoclès, dès ta naissance, au-dessus de ta tête, tu n'auras pas même connu les douces joies de l'enfance ! Triste ! Va, pour ton bonheur, je souhaite, une de ces fins de mois, une splendide faillite à ton banquier de père !

Autre *gêneur* du collége : ce grand gaillard de seize ans qui a des bras comme des feuillettes et des mollets comme des *foudres* ! c'est un Samson, un Hercule, un Milon de Crotone au petit pied que ce prodigieux enfant ; aussi lui arrive-t-il neuf jours sur dix, — probablement dans le but d'entretenir sa force, — de traiter ses camarades comme des bœufs, des centaures ou des Philistins.

Nota. Il est vrai que, poussés à bout, un jour, à la promenade, tandis que le surveillant s'endort sous un arbre, six Philistins s'unissent contre le fort *gêneur* pour lui fêler la tête.

Et qu'ils la lui fêlent...

Et c'est justice !

O mon jeune Samson, parce que vous cassiez déjà fort agréablement à seize ans des noyaux de pèche sous votre médium, ce n'était pas une raison pour casser aussi les reins à vos petits camarades.

Trop de vigueur, jeune Samson !

Viennent ensuite comme *gêneurs* de collége...

IV

Mais c'est assez, n'est-ce pas, nous occuper de ces bâtons de bois blanc jetés dans les roues de notre première jeunesse?

Au collége, d'ailleurs, comme je vous l'ai démontré, on a des façons si simples de se débarrasser des *géneurs*.

On leur tourne le dos quand ils ne sont qu'ennuyeux...

On les rosse, seul ou à plusieurs, quand ils sont méchants.

Et tout est dit. Ce n'est pas plus long ni plus difficile que ça.

Mais nous touchons à nos dix-sept ou dix-huit ans. Nos études sont achevées ou à peu près... — Qui peut se vanter jamais d'avoir achevé complètement ses études... sauf le phénix?... — Nous quittons les bancs scolaires pour rentrer dans la famille; il va s'agir de nous créer une position, un état.

Serons-nous artiste, avocat, médecin, militaire, négociant, industriel ?

Ne serons-nous rien ? — une profession qui demande plus de talent qu'on ne croit pour la bien exercer.

Quoi que l'avenir nous réserve, nous sommes bien tranquilles... Nous nous en allons par le vestibule de la vie, le jarret tendu, le front haut, le regard limpide, le cœur allègre...

Nous sommes des hommes maintenant, et nous nous imaginons qu'avec un peu de science, un peu de fortune et un peu de courage, un homme doit si aisément atteindre le but qu'il se propose !

Ah ! ah ! ah !.. naïves illusions d'une inexpérience naïve !

Et les *gêneurs* donc, sur lesquels nous ne comptons pas !

Attention ! Nous allons faire connaissance avec des bâtons de chêne ou de cornouiller bientôt !... et que nous ne briserons pas à notre guise, ceux-là... Ce sont eux qui nous briseront, ou, tout au moins, qui nous feront trébucher à chaque pas.

. . . .

TROIS PAGES DES TABLETTES D'UN *HOMME* SORTI D'HIER DU COLLÉGE.

« Mon père veut que je fasse mon droit ; mais avant que je ne prenne mes inscriptions, il me donne un mois de vacances. Un mois ! Vais-je m'amuser ! j'ai vingt francs par semaine pour mes menus plaisirs. Vingt francs ! comment dépenserai-je tout cela ! »

. . . .

» Hier, je suis allé en soirée chez madame de B..., ma cousine. Elle est charmante, ma cousine, et son mari est bien laid. Tiens, quelle idée ! »

. . . .

» Pourquoi donc mon père m'a-t-il fait faire par son tailleur un habit si large ? Mon père dit que je grandirai encore et qu'on ne doit point me serrer dans mes vêtements. En attendant, j'ai fort bien remarqué hier, à la soirée de ma cousine, que plusieurs messieurs, — d'une tournure et d'une élégance achevée eux, je l'avoue, — ricanaient tout bas en me regardant nager dans mon sac comme une aiguille dans un fourreau de sabre. L'un d'eux même s'est permis de me demander l'adresse de mon tailleur. Oh ! dès demain, sans rien dire à mon père, je m'en vais faire repincer du haut en bas mon habit. »

. . . .

« Mon habit a été retouché ; ce matin je suis allé déjeuner avec ma cousine. Sortis de table, nous causions seuls tous deux, dans son boudoir, lorsqu'un grand brun, — l'un de ceux qui raillaient ma toilette l'autre soir, — est tombé comme une bombe au milieu de nous. Ma cousine a rougi à son aspect. Lui, sans plus paraître se soucier de moi que si je n'eusse pas été là, s'est assis près d'elle et lui a chuchoté je ne sais quoi à l'oreille. Quelques minutes après, madame de B... était *désolée de me renvoyer, mais une affaire importante...*

» Je suis parti le cœur gros. A quel propos ce monsieur brun, que je déteste, se permet-il de me faire renvoyer par ma cousine...

» Qui écoutait si gracieusement les vers que je lui avais apportés...

» Une élégie sur l'amour, imitée de *Tibulle*, rien que cela!

» Oh! la première fois que ce monsieur brun ricanera en me regardant! »

. . . .

» Ernest C..., un de mes bons camarades de collége, m'a emmené dîner hier chez son père.

» Le soir, Ernest m'a conduit dans un bal fort drôle. Ça a lieu derrière le Château-d'Eau, salle Barthélemy. Je n'avais jamais vu de bal public, je m'y divertissais infiniment... Je dansais, je dansais beaucoup; mal sans doute, en comparaison de tous ceux qui étaient là et qui ont une manière à eux de remuer les bras et les jambes... très à la mode à ce qu'il paraît. Cependant, en dépit de ma gaucherie, j'avais, je crois, produit quelqu'impression sur une jeune fille assez gentille, — une grisette, je l'ai deviné tout de suite, — qui venait de polker avec moi. Elle avait consenti à prendre quelques rafraîchissements en ma compagnie, et tout en lui versant de la limonade, je m'étais offert pour la reconduire, et elle ne disait pas non...

» Mais au moment où je payais la consommation, un petit gros rouge s'est approché de ma conquête et lui a crié:

» — Depuis quand que tu bois avec d'autres que moi, toi? — Mon ami!... — Allons! file... il n'est que temps!

» — Et vous, jeune homme, — et le petit gros rouge s'était tourné de mon côté, — une autre fois soyons moins rafraîchissant avec les femmes qui ne nous appartiennent pas!... ça m'obligera. — Mais, monsieur... — Suffit! que

je ne t'y repêche pas, malin, à rôder autour de mon Albertine, ou nous causerons !

» Et, là-dessus, ma grisette a disparu avec l'affreux petit gros.

» J'avais envie de courir après lui pour le battre !

» Mais un esclandre dans un endroit public !

» — Allons-nous-en, ai-je dit à Ernest, il y a de trop vilains hommes dans ton bal, s'il y a quelques femmes assez jolies !

» Oh ! une fleuriste, — car ma grisette était une fleuriste, elle me l'avait avoué, et une blonde, car elle était blonde, — se laisser ainsi mener par un misérable tel que celui qui l'a arrachée de ma table !

» C'est singulier ! Je m'étais figuré, d'après tous les romans à quatre sous que j'ai lus, que les fleuristes jeunes et blondes étaient plus poétiques que cela !

. . . .

» Depuis huit jours, nous allons tous les soirs, Ernest et moi, jouer au billard dans un estaminet du boulevard Bonne-Nouvelle. Cela nous amuse beaucoup, le billard.

» Hier, un monsieur très-sec et très-laid, qui nous regardait jouer, nous a subitement interpellés de la sorte :

» — Messieurs, je suis fâché de vous adresser cette observation, mais là, la main sur la conscience, vous ne savez tenir une queue ni l'un ni l'autre ! Pas le moindre effet ! pas la moindre série ! pas la moindre précision !... C'est honteux en plein dix-neuvième siècle, sur des billards d'ardoise !

» ... Tenez ! que chacun de vous fasse, à tour de rôle, une partie avec moi, — une bagatelle comme enjeu : un

cigare et une canette, — et je m'en vais vous octroyer à tous deux une leçon dont vous vous lècherez les barbes !

» Ernest et moi, nous nous regardions ébahis, tandis que ce professeur de carambolage pérorait ainsi tout en se choisissant une queue au ratelier. Cela ne nous séduisait que médiocrement de jouer avec quelqu'un que nous ne connaissions pas... D'un autre côté, nous craignions de paraître impolis en le refusant !

» Oh ! il était très-fort, en vérité ! si fort, que durant huit parties, — près de trois heures, — c'est lui qui a joué constamment, à la grande admiration de la galerie qui s'était formée autour du billard.

» Tandis que nous, nous ne faisions que marquer les points ! La leçon nous a coûté huit canettes et huit cigares ;

» Plus les frais, naturellement. Total, une quinzaine de francs.

» Le dernier *effet* achevé, la dernière canette avalée, le dernier *panatellas* fumé, — ou empoché, car il n'a pas pu fumer huit cigares en trois heures, et pourtant ils ont disparu tous les huit de la soucoupe, — le professeur nous a dit, en mettant sa queue au port d'armes :

» — Je regrette, jeunes gens, que l'heure ne me permette pas de continuer... — nous ne le regrettions guère, nous ! — mais il est minuit et quart... il faut que je retourne dans mes pénates...

» A demain, jeunes gens, s'il vous est loisible !

» — Demain, merci ; oh ! nous en avons assez comme ça, Monsieur, me suis-je écrié.

» — Assez d'une leçon !... alors vous ne serez jamais que des mazettes.

» Peuh ! c'est honteux ! »

. . . .

RÉSUMÉ DES TROIS PAGES DES TABLETTES D'UN EX-COLLÉGIEN.

Quatre gêneurs.

Un père qui, par raison d'économie et d'hygiène, habille son fils trop large.

Un monsieur brun qui vient déranger une jolie cousine, au moment où elle écoute les vers d'un petit cousin.

Un gros homme rouge qui arrache une innocente grisette du bras d'un candide cavalier.

Un docteur ès-billard qui donne, de force, une leçon à deux amis qui s'amusaient...

Et qu'il ennuie !

. . . .

Et ce n'est que d'hier que notre *homme* de dix-huit ans a quitté son collége !...

Et il n'a écrit que trois pages sur ses tablettes !

Que sera-ce donc quand le temps aura marché !...

Quand l'adolescent sera devenu vraiment un homme !...

Et quand ces tablettes, — s'il continue d'y écrire, ce dont je doute, — auront acquis la valeur d'un volume !...

. . . .

Au surplus, s'il vous convient toujours, cher lecteur, de suivre avec moi la grande chasse aux *gêneurs*...

Reléguant de côté le chapitre des généralités...

Voici mes propres souvenirs que je vous offre.

Ab uno disce omnes,

Et plaudite cives.

Que de latin à la fois, juste ciel ! que de latin !

Ne vous effrayez point ! Je ne vous en donnerai plus du tout, mais du tout, du tout !

Vous n'auriez qu'à ne pas plus le savoir que moi, comme vous me traiteriez de *gêneur* !

V

SOUVENIRS D'UN GÊNÉ, OU FRANTZ MOSER ENTRE EN SCÈNE.

J'ai vingt-cinq ans ; mon père, — que Dieu m'a enlevé, trop vite, hélas ! ainsi que ma mère, — mon père m'a laissé une honnête fortune, six mille livres de rentes.

Pas de quoi faire des folies.

Assez pour être indépendant.

Je suis musicien, bon musicien même ; Auber a été mon professeur.

Je ne peins pas trop mal non plus. J'ai cinq ans d'atelier chez Léon Cogniet.

Enfin, — je ne sais si je m'abuse, — mais j'aurais aussi, je crois, des dispositions comme écrivain.

Oserai-je vous avouer que j'ai déjà sur la conscience cinq à six *scénarios* de drames et de vaudevilles...

Que je relis avec complaisance, chaque fois que je viens de voir quelque part une mauvaise pièce...

Que je replonge avec désespoir au fond de leur carton...

Chaque fois que j'en ai applaudi une bonne.

En attendant que je fasse un choix entre les trois carrières qui me sont plus ou moins ouvertes, je me contente de m'amuser ?

Après tout, j'ai le temps de travailler.

D'ailleurs, on assure que le plaisir, comme la peine, instruit.

Prenons donc du plaisir... la peine viendra assez vite me prendre.

VI

LE GÊNEUR AMATEUR DE BELLES-LETTRES.

Depuis deux mois environ, j'ai pour maîtresse une petite femme charmante.

Je ne vous dirai pas qu'elle sort de Saint-Denis, elle est modiste. Je ne vous dirai pas qu'elle rougit au moindre mot... elle sait Béranger, *tout* Béranger par cœur...

Telle qu'elle est, enfin, cette jeune fille me plaît, avec ses yeux bleus, son teint rose, ses cheveux noirs et sa gaîté de toutes les couleurs.

Depuis deux mois, tous les soirs, dès que Lucette en a fini avec son magasin, elle accourt chez moi.

Nous sommes en avril... les soirées sont encore fraîches.

Assise au coin de la cheminée, dans la grande pièce qui me sert à la fois de cabinet de travail, d'atelier et de salon, Lucette fait voltiger l'aiguille, — pour son propre compte

alors, — tout en se levant à chaque minute pour m'embrasser.

A neuf heures précises, Pierre Blanchin et Eugène Carpelle, — mes deux amis intimes, — deux anciens camarades d'études, arrivent à leur tour chez moi.

Pierre et Eugène s'entendent à merveille avec Lucette, qu'ils trouvent *bonne fille*. Eugène ne l'appelle que miss Lucette, parce qu'elle a des faux airs d'Anglaise. Pierre lui apporte des bonbons et des bouquets de giroflée.

Et tous quatre, riant, causant, travaillant, lisant, chantant, fumant et buvant du thé, — n'oublions pas le thé ! Lucette l'idolâtre, — nous passons ainsi des soirées délicieuses...

Si délicieuses, que lorsque minuit sonne... — car minuit finit par sonner partout en ce monde, que l'on rie ou que l'on pleure ! — nous sommes tout désolés de nous séparer !

Quand je dis : *Nous* séparer ! Pierre et Eugène s'en vont, eux, comme de raison ; mais Lucette...

VII

Hier, nous nous trouvions réunis tous quatre, comme d'ordinaire, lorsqu'on nous a annoncé M. Pimpaneau.

Ce M. Pimpaneau était un ami de mon père; naturellement je ne pouvais que le bien recevoir, quoiqu'il y eût quelque temps déjà que je ne l'eusse vu.

Il a paru d'abord contrarié de tomber en si nombreuse société; il comptait me posséder seul. Cependant il s'est remis sans trop de peine, et après les compliments d'usage, prenant place près de moi :

— Mon cher Frantz, m'a-t-il dit d'un ton doctoral qui lui est propre, je vous dérange peut-être?

— Nullement, mon bon monsieur Pimpaneau.

— C'est que... si je vous dérangeais, je vous supplierais de me le dire.

— Je vous le dirais, monsieur Pimpaneau.

— Bon! Alors je puis m'expliquer?

— Je vous y convie.

— Eh bien !... voici le fait, mon ami ; comme il m'est revenu que vous vous livriez aux belles-lettres...

— Un peu.

— Il n'y a pas de *un peu* quant aux arts, cher enfant ; c'est oui ou non qu'on aime la muse.

— Soit, monsieur Pimpaneau. Mettons donc que j'aime la muse. *Oui*, monsieur Pimpaneau, j'aime la muse!

— A merveille ! Alors j'en arrive, sans ambages, à mes intentions à votre égard. Vous n'ignorez pas, cher enfant, que j'occupe au ministère de... une position importante... très-importante? Néanmoins, quelques rares que soient les moments de loisir que me laisse ma place, adorateur comme vous de la muse, ces moments rares, trop rares, de repos administratif, je les utilise au profit de mes doux penchants !

— Vous avez terriblement raison si ça vous amuse, monsieur Pimpaneau !

— N'est-ce pas, cher enfant ? Bref...

Ici, M. Pimpaneau tira un objet en papier d'une arrière-poche de son paletot :

— Bref, voici un drame en cinq actes et en prose... — J'ai préféré la prose... le vers est un peu dédaigné, je crois, aujourd'hui. Ce n'est pas que si je l'eusse voulu !... Le vers ne m'effrayait point !... certes... mais il est avéré qu'on dédaigne le vers aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Hum ! hum !

— Oui !... oui !... ne le nions pas... on le dédaigne !... Alors, à quoi bon se créer des obstacles ?...

Enfin, ce drame en prose que je suis en train d'achever, — je n'ai plus que le dénouement à parfaire, — et que j'ai

tiré d'un des plus remarquables romans de Walter Scott... *Ivanhoë* !...

Ce drame... sur lequel je fonde, j'ose le dire, mes plus légitimes espérances...

Vous plairaît-il que je vous le lusse, cher enfant ?

Je saluai gravement M. Pimpaneau, — avez-vous remarqué comme cela permet de réfléchir, de saluer gravement? — et le résultat de mon salut étant cette réflexion : que la lecture du drame de M. Pimpaneau ne pouvait être qu'un accident désastreux pour ma maîtresse, mes amis et moi, j'allais décliner l'honneur de cette lecture, en alléguant pour motif la présence de mes amis et de ma maîtresse.

Par malheur, tandis que M. Pimpaneau avait formulé sa proposition, Eugène, Pierre et Lucette, échangeant de rapides coups-d'œil, s'étaient avisés de concerter tacitement un plan :

Celui de se divertir aux dépens de M. Pimpaneau et de son drame.

Donc, comme j'ouvrais la bouche pour dire : Non...

Lucette, Pierre et Eugène, se levant tout d'une pièce, avec l'apparence du plus vif empressement, s'écriaient tous les trois à la fois :

— Accepte, accepte, Frantz ! nous serons ravis d'entendre l'*Ivanhoë* de monsieur Pimpaneau !

— A moins que monsieur Pimpaneau ne nous juge indignes de l'entendre ! — ajouta Pierre, sérieux comme un braque à qui l'on met sa muselière.

M. Pimpaneau s'inclina avec aménité !

— C'est-à-dire, Madame et Messieurs, dit-il, que ce sera trop d'honneur pour moi.

— D'ailleurs, plus on est de fous, plus on rit, repartit Pierre.

— Oh ! il n'y a pas à rire dans ma pièce, Messieurs !

— Je m'en doute bien, pensai-je.

— Alors, plus on pleure, dit Eugène.

— On ne pleure pas davantage ; on tremble... on frémit, peut-être...

— Eh bien ! plus on est de fous, plus on frémit !

— Une tasse de thé à monsieur Pimpaneau, Lucette !

— Et un tabouret sous les pieds de monsieur Pimpaneau !

— Ah ! êtes-vous commodément dans ce fauteuil ?

— Parfaitement.

— C'est qu'il ne faudrait pas vous gêner... L'odeur de la cigarette ne vous incommode pas ?

— Du tout ! du tout ! je fume aussi quelquefois... du maryland.

— Vraiment ! Frantz, est-ce que tu n'as pas de maryland ici ?

— Non, mais on peut s'en procurer.

— Inutile, Messieurs !... trop aimables !... Mais, vous concevez, j'ai besoin de tous mes moyens pour lire convenablement. Et puis, ce n'est pas une privation... Je ne fume que par hasard... dans mes moments de *far niente*.

— A votre aise, monsieur Pimpaneau ; d'ailleurs, vous avez raison... il est nécessaire que vous conserviez tous vos moyens pour une lecture de longue haleine ! Il me fait l'effet d'avoir du ventre, votre manuscrit !...

— Du ventre ! Ah ! vous voulez dire qu'il est volumineux ? Mon Dieu, pas trop ! cinq actes seulement de vingt-cinq scènes chaque... six cents pages en tout...

Je commence donc :

IVANHOE,

Drame en cinq actes et en prose, imité librement de Walter Scott.

Personnages : . . . .

VIII

Ah ! mes malheureux amis ! mon infortunée maîtresse ! Je l'avais bien deviné, moi, que le sort qui nous était réservé, de par le manuscrit Pimpaneau, serait terrible !

Il ne faut pas plus jouer avec les manuscrits qu'avec le feu, voyez-vous !

Oh ! cela est très-aisé dans les romans, les *bonnes charges* contre les *gêneurs* !

Mais dans la vie réelle, allons donc ! Est-ce qu'on se délivre comme ça de ces messieurs ?...

Le premier soir, encore, ce ne fut rien ! *Tout nouveau* non pas *tout beau*, comme dit trop légèrement le proverbe, mais tout plus facile à digérer du moins... — C'est l'his-

toire de certaines premières représentations, qui passent sans orage parce qu'on y dort d'un œil : on appelle cela des succès d'estime.

Mais le lendemain, quand M. Pimpaneau revint, à heure fixe, prêt à nous débiter le second acte de son drame !... — car il avait tenu à ne nous offrir qu'un acte par soirée, le traître, *pour ne pas nous fatiguer* !

Et le surlendemain, et les jours suivants... dix soirs de suite... car après avoir achevé ses cinq actes, M. Pimpaneau s'acharna à nous relire les passages *les plus remarquables de son œuvre* !... (*sic*).

Lorsque nous nous trouvâmes ainsi toujours, et sans cesse, et puis encore livrés à l'*Ivanhoë forcé*, concevez-vous quelles durent être nos souffrances ?

Mais dites, le concevez-vous ?

Et c'est qu'il n'y avait point à essayer de l'interrompre ou de le distraire dans sa lecture ; encore moins de se délivrer de lui en lui fermant notre porte !

Froid, posé, convaincu, M. Pimpaneau était inaccessible à toute attaque de ce genre.

Causait-on au milieu d'une tirade ? il nous rappelait à l'ordre du geste.

Parlait-on, — entre deux scènes, — de faire un peu de musique *pour lui donner le loisir de se reposer ?* il s'écriait : Tout à l'heure ! tout à l'heure !

Et son tout à l'heure ne sonnait jamais !

La bonne, d'après mes ordres, lui annonça un soir que nous étions absents.

— Absents ! pour les *étrangers*, répliqua-t-il ; mais pour moi !...

Et il pénétra triomphalement jusqu'à nous.

Une autre fois que, décidés à mettre, à tout prix, un terme à ce supplice, nous avions résolu, une fois réunis, Lucette, Pierre, Eugène et moi, de n'ouvrir à personne...

Ayant sonné un coup, deux coups, trois coups, six coups sans succès, M. Pimpaneau eut la patience d'attendre près d'une heure sur le carré.

Au bout d'une heure il sonna derechef.

Nous ne pouvions nous imaginer que ce fût lui... on alla ouvrir.

Et, comme l'ombre de *Banquo*, il nous apparut aussi affable, aussi poli que de coutume, en nous disant :

— Vous faisiez de la musique, sans doute? vous ne m'aviez pas entendu sonner?

Et le lendemain, pour déjouer semblable contre-temps, au cas où *nous ferions de la musique*, M. Pimpaneau avait eu soin d'arriver chez moi avant tout le monde : avant Lucette, avant Pierre, avant Eugène, avant moi !...

. . . .

Tenez ! parole d'honneur ! c'était à en devenir fous !

Nous ne rêvions plus que *Gurth* et coups de poing, *Rebecca* et incendies, *Richard Cœur-de-Lion* et tournois...

Et autres personnages et événements d'*Ivanhoë*.

Lucette en perdait sa gaieté.

Eugène, Pierre et moi nous en maigrissions à vue d'œil.

Ce drame... ce drame stupide, — vous vous doutez qu'il était stupide! pâteux ! filandreux ! — ce drame de M. Pimpaneau était devenu notre bête noire...

Son auteur, notre bourreau !

Je me rappelle qu'un jour, dans le paroxysme du désespoir, nous pesâmes, sans sourciller, tous quatre, les chances probables de circonstances atténuantes en notre faveur...

En supposant que nous nous décidassions à assassiner M. Pimpaneau !

Eugène allait plus loin ; il soutenait que nous serions acquittés purement et simplement, parce qu'on reconnaîtrait que nous avions purgé la terre d'une bête malfaisante !

C'était peut-être exagéré comme raisonnement.

IX

Le ciel nous sauva de cette extrémité.

Je reçus un matin un mot, ainsi conçu de M. Pimpaneau :

« Désolé, cher enfant, d'être forcé de renoncer à nos soirées littéraires. Je pars dans une heure, pour cause majeure, pour l'Allemagne. A mon retour, je me hâterai de me rendre près de vous et de vos gracieux amis. Je suis sur la piste de grandes modifications dans mon drame ; j'y vais rêver en voyage. A bientôt. Mes respects à la jolie petite dame.

» PIMPANEAU. »

Lucette, Pierre et Eugène poussèrent trois hurrahs quand je leur donnai connaissance de cette épître inespérée.

Nous nous livrâmes au punch des réjouissances.

Au dernier verre, il fut solennellement juré, par tous quatre, une haine à mort à tous les *gêneurs* amateurs de belles-lettres.

Cependant M. Pimpaneau revint d'Allemagne.

Ceci se passait cinq ou six mois plus tard.

Et, comme il l'avait promis, il s'empressa, dès son retour de se rendre chez moi.

Il était accompagné naturellement de son *Ivanhoë*, orné de modifications.

Je les laissai entrer, l'un portant l'autre, dans mon cabinet.

Mais au moment où l'amateur allait tirer la funeste rame de papier de sa poche...

— Monsieur Pimpaneau, lui dis-je très-sérieusement, en décrochant une paire de pistolets d'une muraille, j'ai juré par le Styx de vous brûler la cervelle si vous vous permettiez encore de me lire une ligne de votre drame.

Voyez s'il vous convient de mourir !

Et j'armai mes pistolets.

M. Pimpaneau court encore.

Sans doute il me prit pour un fou furieux.

On m'a assuré qu'il avait fait représenter dernièrement son *Ivanhoë* au théâtre Montparnasse, moyennant la fourniture, de compte à demi, des costumes et des décors

Une fantaisie qui ne lui a coûté que six mille francs.

Mais il a acquis, pour cette somme, le droit de graver sur ses cartes :

Pimpaneau, membre de la Société des auteurs dramatiques.

Va-t-en ville.

X

LES GÊNEURS D'AMOUR.

Trois semaines se sont écoulées depuis les évènements Pimpaneau.

Depuis cinq à six jours, je ne sais pourquoi la gaîeté qui était revenue à nos petites réunions semble de nouveau s'en être enfuie.

Lucette, dès que Pierre et Eugène arrivent, ne lève plus les yeux de son ouvrage.

Pierre n'apporte plus de bonbons ni de bouquets à Lucette.

Eugène ne la traite plus de miss par-ci, de miss par-là !

Et puis je remarque que ces messieurs, lorsque j'embrasse ma maîtresse en leur présence ou que je lui fais quelque compliment, ont toujours une raillerie à décocher à l'adresse de mon compliment ou de mon baiser.

Ce n'est pas encore bien aigre, mais ça commence à picoter cependant.

Que se passe-t-il donc ? ou plutôt que s'est-il donc passé entre ma maîtresse et mes amis.

Ce matin, j'ai interrogé Lucette. Elle a pâli, je l'ai vu, à mes premiers mots :

— Est-ce que tu t'es disputée avec Pierre et Eugène ?

Mais, se remettant vivement, elle m'a répondu avec un sourire :

— Me disputer avec ces messieurs ! moi ! y songes-tu ?

— Mais vous ne vous parlez plus ?

— C'est qu'ils n'ont plus rien à me dire.

— Vous ne riez plus, vous ne chantez plus ensemble ?

— C'est qu'ils sont fatigués de jouer et de rire avec moi.

— Hum ! tout cela n'est pas limpide ! Qui trompe-t-on ici ? J'aurai le fin mot de cette énigme.

XI

— Eh bien ! oui, mon cher Frantz, puisque tu exiges la vérité à ce sujet, oui, nous trouvons, Pierre et moi, que c'est une niaiserie de ta part de t'accoquiner de la sorte à une petite fille comme Lucette !

— Mais elle vous semblait charmante il y a quelque temps.

— Eh ! mon ami, charmante... pour huit jours !...

— Tu lui accordais de l'esprit, toi, Eugène ?

— Peuh ! de l'esprit !... du bagou de grisette.

— Tu lui reconnaissais du cœur, toi, Pierre ?

— Du cœur ! allons donc ! allons donc ! est-ce que ces filles-là ont du cœur ?

— Messieurs, je ne comprends pas, vraiment, quelle importance vous attachez à tout ceci!...

— De l'importance! Permets! c'est toi qui y attaches de l'importance, et non pas nous! C'est toi qui es venu nous interroger?

— Bref, pourquoi n'êtes-vous plus les mêmes, depuis une semaine, avec Lucette? Vous aurait-elle fait quelque chose de désagréable.

— En aucune façon! Seulement, à quoi cela te conduira-t-il, voyons, cette liaison?

— Parbleu! pas à la mairie, assurément! Mais quand vous prenez un chemin, vous autres, s'il est commode et amusant, est-ce que vous vous souciez toujours du lieu où il vous mène? Je n'ai certes point l'intention de passer ma vie avec Lucette, mais elle est sage, aimable, assez jolie pour qu'on la regrette quand on ne l'aimera plus! En outre, elle ne m'entraîne pas dans de grandes dépenses! Un cadeau de vingt francs la rend joyeuse vingt jours! A quel propos la quitterais-je?

— Bon! bon! va ton train; c'est avec de tels principes qu'on prend des habitudes... et des habitudes prises... tu sais? Autant de crampons à des sottises.

— Tu as déjà négligé tes travaux à cause d'elle.

— Mes travaux! Quels travaux?

— Eh! mon cher, quand on se destine à l'art, quel qu'il soit, on ne vit pas comme un ours enfermé des mois entiers avec une maîtresse.

— Vous oubliez que vous teniez aussi société à l'ours, mes enfants.

— C'était pour ne pas t'abandonner à ta folie.

— Ma folie n'est pas bien dangereuse !... Rire, causer, fumer entre nous, trois ou quatre heures tous les soirs.

Ah ! il est vrai que le Pimpaneau a gâté tout cela pendant quelque temps.

— Le Pimpaneau était moins à craindre pour toi que ta Lucette. Un imbécile, ça se renvoie, après tout, de gré ou de force ; mais une femme qui vous plaît, ça ne se met pas à la porte comme ça... surtout quand elle est aussi fine que ta Lucette.

— Vraiment ! Lucette est donc bien fine? Vous pensez qu'elle songerait à m'extorquer une place dans mon testament ? Elle s'y prendrait à l'avance !

— Ecoute, Frantz ! nous ne plaisantons pas ! Prends ce que nous allons te dire à ta guise, mais puisqu'il est nécessaire de te mettre les points sur les *i*, voici notre *ultimatum*. Tant que Lucette sera avec toi... autant que cela... eh bien !

— Eh bien ?

— Eh bien ! tu ne nous verras plus.

— Diable ! ça devient sérieux, en effet.

— Très-sérieux ! Nous n'entendons pas qu'un garçon, notre ami, tout plein de dispositions et d'avenir, gâche à plaisir sa vie pour l'agrément d'une fillette ! Adieu donc ; jusqu'à ce que mademoiselle Lucette soit moins inamovible dans ta maison, nous ne nous y présenterons plus... que de temps à autre.

— Réfléchis ! et avant peu tu accourras nous remercier de nos sages conseils.

— C'est possible ! adieu donc, messieurs les Tiberge.

XII.

Et je m'en étais retourné chez moi à la suite de cette conversation avec Pierre et Eugène...

Un peu inquiet, je n'en disconviens pas ! — On ne voit point impunément des amis se séparer de vous sans supposer qu'ils ont un motif important de se conduire ainsi...

Un peu triste : si je n'étais pas encore d'humeur à me pendre pour Lucette, j'aimais pourtant assez cette petite pour ressentir un vif chagrin à la pensée d'être obligé de la sacrifier à mes amis.

En toutes circonstances de ma vie, j'ai agi le plus possible carrément ; c'est-à-dire que quand j'ai vu le danger s'avancer vers moi, je me suis toujours empressé de lui

éviter la moitié du chemin. C'est le moyen le plus sûr, à mon sens, d'en finir avec les situations pénibles.

Le même soir dès que Lucette est arrivée :

— Tu ne sais pas, petite ? lui ai-je dit : Pierre et Eugène ne viendront pas tout à l'heure... ni plus tard... ni demain... ni après-demain... ni les jours suivants ?

— Ah ! a répondu Lucette, surprise ; ils sont malades ?

— Non !

— Et pourquoi donc, alors, ne viendront-ils plus ici ?

— Parce que tu y viens trop, toi.

Le rouge a monté au visage de la jeune fille.

— Ce qui signifie qu'ils te donnent le choix entre eux et moi ?

— Tout bonnement.

— Et.. qu'as-tu décidé ?

— Dam !

Et comme je me taisais, Lucette, me tendant la main :

— C'est juste, Frantz, il n'y a pas à hésiter entre d'anciens amis... et une femme qu'on connaît depuis si peu de temps ! Je m'en vais !... Messieurs Pierre et Eugène peuvent revenir tout de suite.

Elle s'éloignait déjà.

Mais j'ai couru à elle, et la retenant dans mes bras :

— Eugène et Pierre m'ont donné les raisons qui leur font désirer que je me sépare de toi, Lucette... mais ces raisons... ne juges-tu pas qu'elles sont mauvaises ?

Lucette, à son tour, ne répondait pas ; mais elle pleurait.

— Allons ! allons ! ai-je continué, là où il y a accusation il doit y avoir défense. Tu sais pourquoi Pierre et Eu-

gène ont cessé, de la sorte, tout d'un coup, l'un de t'appeler *miss* Lucette... l'autre de t'apporter des bonbons et des giroflées.

Lucette pleurait toujours.

— Réponds-moi, ou je serai convaincu qu'ils ont bien fait de me dire que tu ne m'aimais pas ?

— Ils ont dit cela ! s'est écriée Lucette avec éclat ; ils ont osé dire cela ! Alors... tiens !.. puisqu'ils m'y forcent... Mais tu ne me croiras pas !

— Je te croirai parce que tu es une bonne petite fille... qui ne me doit pas assez, d'ailleurs, pour me mentir.

— Eh bien ! la vérité sur l'aversion soudaine de tes amis, à mon égard, Frantz!... la vérité vraie, tu entends?...

C'est... c'est qu'ils ont voulu me faire la cour, tous les deux...

Et que tous deux, je les ai envoyés promener !

— Il serait possible !

— Sans doute, ils ne cessaient de me répéter, — chacun de son côté, tu comprends ?...

Que tu étais un volage, un écervelé, un mauvais sujet...

Que tu n'avais rien, mais absolument rien pour moi !

Et alors... sans doute... voyant que ce qu'ils me disaient ne me faisaient pas la moindre impression... Ils ont pris le parti... pour se venger... Oh ! c'est bien mal, pourtant, de leur part ! car je ne t'aurais jamais rien conté, moi, sans ce qui arrive aujourd'hui, de leurs propos, de leurs tentatives... et eux...

Lucette n'acheva pas... les sanglots l'étouffaient.

— Tais-toi, lui dis-je avec un baiser.

Et m'asseyant à mon bureau j'écrivis, en double, ce qui suit :

« Pas fort, cher ami, pas fort! Trop d'amitié, trop d'intérêt pour mon avenir! Lucette m'a tout appris et je suis persuadé que ce qu'elle m'a appris est vrai.

» Si persuadé, que je te quitte à l'instant, comme ami...

» Et que je ne la quitterai que le plus tard possible, elle, comme maîtresse.

» Bien adieu, cette fois.

« FRANTZ. »

Je montrai ces billets à Lucette.

— A quoi bon? me dit-elle, avec cette finesse de femme qui l'emportera toujours sur notre intelligence masculine en pareille matière! Ne leur écris rien; ne leur parle de rien! Ils seront bien plus *attrapés*. Ce mot leur prouverait qu'ils t'ont fait de la peine, — une consolation pour eux de ton abandon; — ton silence leur montrera, au contraire, que tu les dédaignes.

— Pas mal raisonné!

Et je déchirai les deux papiers.

— Dédaignons-les donc... c'est le plus simple... et ça m'épargne deux pains à cacheter.

Et, là-dessus, Lucette, cours chez toi, prends-y une robe, des souliers, quelques jupons...

— Pourquoi faire?

— Nous partons dès demain matin en voyage. Tu te souviens?... je t'avais promis de te mener au Hâvre si tu étais sage... tu as été sage... je te mène au Hâvre!

— Demain matin!

— Demain matin.

— Mais mon magasin !... Que dirais-je à mon magasin ?

— Tu feras comme je fais avec Eugène et Pierre... tu ne diras rien... c'est plus simple...

XIII

LES GÊNEURS EN VOYAGE.

Nous venons de monter, Lucette et moi, dans un wagon — de deuxième classe, tout économiquement. — Quand on voyage avec une modiste, on n'a pas besoin de jouer au grand seigneur. D'ailleurs, Lucette est si enchantée, si radieuse d'aller voir la mer !... Je crois que je l'emmènerais en charrette qu'elle s'y trouverait bien encore. Nous avons deux coins du compartiment, — en face l'un de l'autre, comme de raison. — Lucette ne tient pas en place... elle voudrait déjà être en route... elle s'étonne d'attendre...

— S'il était arrivé quelque accident, me dit-elle, si nous n'allions pas partir !

Mais le convoi s'ébranle... la machine souffle et mugit... Lucette se rassure. Elle me tend la main comme pour me remercier d'avance du bonheur que je vais lui procurer. Allons! il y a plaisir quelquefois à amuser sa maîtresse. Il est vrai, encore une fois, que la mienne n'est qu'une grisette!

Nous voilà déjà bien loin d'Asnières.

— Y es-tu venu souvent, à Asnières, Lucette?

— Non... un ou deux dimanches, avec ma tante...

Elles ont toujours des tantes pour les mener à Asnières.

Nous laissons derrière nous *Maisons*, *Conflans*, *Poissy*... Lucette ne se lasse pas d'admirer les paysages qui se déroulent sous ses yeux...

— Tu en verras bien d'autres quand tu approcheras de la Normandie!

— Je verrai des troupeaux, n'est-ce pas, avec des bergers et des bergères!

— Avec des bergères et des bergers!.. Seulement, je te préviens que ces bergers et ces bergères-là n'ont rien de commun avec ceux en porcelaine de Saxe que tu aimes tant... sur ma cheminée...

— Ah! regarde donc ce bouquet de bois... à droite... et ce ruisseau qui coule à côté! Mon Dieu, comme nous allons vite! Comme c'est gentil! Ah! une chaumière!...

— Et son cœur?

— Non!... Et des canards dans une mare!... Oh! les beaux canards!

— Plus on s'éloigne de Paris, plus beaux deviennent les canards!

— Ah ! un petit paysan sur un âne... Oh ! il le bat, le méchant !

— Les ânes sont au monde pour être battus, ma fille.

— Tiens ! cette fumée... Qu'est-ce qu'on fait donc sous ces hangars ?

— Des briques.

— Des briques ? ah ! c'est gentil, des briques !

— Tu es indulgente ! Tout te semble gentil, à ce qu'il me paraît ?

— Oui... tout... mais toi par dessus tout, parce que c'est à toi que je dois d'être si heureuse !

Et Lucette me tend de nouveau la main.

Hein ! qu'est-ce donc ? Pourquoi cette dame à mes côtés hausse-t-elle les épaules en regardant tour à tour Lucette et un grand monsieur sec, quoique décoré, vis-à-vis d'elle ? Ah ! j'y suis... Cette dame, vieille et l'aide, se formalise de voir une jeune et jolie fille manifester ainsi sans contrainte sa joie... Je l'entends dire tout bas à son compagnon : — « On rencontre des gens bien simples en chemin de fer ! » On rencontre des gens simples partout, Madame, et Dieu en soit loué !... Mais ce qu'on se passerait bien de rencontrer en voiture publique, c'est une femme qui sent le musc à renverser un Auvergnat. Peuh ! Je croyais que cette vilaine substance était à tout jamais, en France abandonnée aux drogues des pharmaciens. Je me trompais, je le vois ; quelques vieilles femmes l'utilisent encore... Décidément, il faut rouler pour s'instruire. Oh ! là !... mais c'est pour en mourir ! Plus cette femme s'agite quand Lucette me serre la main, et plus les parfums qu'elle contient

se répandent... — Lucette, mon enfant... tu n'as pas un flacon de sels sur toi ?

— Non, je n'ai que du vinaigre de Bully.

— Donne, donne... chère petite !

Je me fourre du Bully dans les narines, aux tempes, dans les moustaches. La dame musquée aura deviné la cause de ma pantomime vive et expressive, car elle hausse les épaules avec un redoublement de mépris, et son compagnon me contemple comme un employé au bureau des passeports dans l'exercice de ses fonctions.

Ah! si je pouvais fumer une cigarette ! Mais je ne me risquerai pas à en demander la permission... je suis trop sûr de mon affaire ! Il ne me reste qu'une ressource contre l'asphyxie, celle de passer entièrement ma tête par la portière. J'abuse de ce moyen, nonobstant le danger qu'il présente de se rencontrer brutalement avec un train en sens inverse.

O puissances célestes, soyez bénies ! On crie : *Mantes !* La dame et le monsieur au musc — car il en recelait aussi, l'infâme ! j'en suis sûr, — descendent à cette station. Reviendront-ils? Non. Le coup d'œil qu'ils nous ont lancé, à Lucette et à moi, en sortant du wagon, était trop sanglant pour ne pas être le dernier. On n'a pas deux coups d'œil pareils à sa disposition.

Le convoi s'est repris à filer.

— Chère Lucette, tu peux admirer les canards à ton aise maintenant.

— Pourquoi donc plutôt maintenant?

— Je t'expliquerai cela un de ces jours que je n'aurai rien à te dire.

— Où sommes-nous ici, mon ami !

— A Rosny... un village qui a appartenu à un ministre très-extraordinaire, qui se piquait de ne jamais mentir au roi son maître.

— Comment se nommait ce ministre !

— Sully.

— C'est dans l'ancien temps, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il y a de plus ancien... Avant peu, nous toucherons à *Bonnières*, à *Vernon*... puis cinq stations encore... cinq petites stations, et nous entrerons dans Rouen, où tu verras...

— Ah !... mais je ne m'abuse pas ! c'est ce cher Frantz qui est là !.. Je me disais aussi : Voilà une voix !.. Pardon, Monsieur, vous permettez ?..

Je me suis interrompu net dans ma période descriptive au bruit de ces paroles parties du coin opposé du compartiment. Je regarde, Lucette en fait autant, et nous apercevons un monsieur qui, enjambant à travers les autres voyageurs, parvient à grand'peine à se placer près de moi.

C'est un nommé Chanteclair, que j'ai vu souvent à dîner chez un de mes oncles.

M. Chanteclair fait un instant concurrence à Lucette, tant il met d'effusion à me presser la main ; puis il s'écrie :

— Comme on se rencontre ! Est-ce drôle, hein ?

— De se rencontrer... Dam ! je ne trouve pas ; ça arrive !

— Assnrément, mais je veux dire... Et vous allez, comme ça, vous promener ?

— Oui... *nous allons* jusqu'au Hâvre.

— Ah !.. madame est avec vous ! Pardon, Madame... je vous présente mes hommages.

Lucette rend un léger signe de tête au grand salut de M. Chanteclair ; elle est bien trop occupée alors d'un moulin à vent !

— Moi, je ne vais qu'à Rouen, reprend M. Chanteclair, en m'offrant une prise, — que je refuse, je vous prie de le croire ! — J'ai des commandes importantes dans cette ville... car mes machines marchent très-bien, vous savez ?

— Non, je ne sais pas trop, je vous l'avoue.

— Comment ! vous ignorez que j'ai inventé une machine orthopédique extrêmement curieuse ?

— Je l'ignorais absolument.

— Oh ! mon cher, on ne parle plus que de cela dans tout Paris ! J'ai frappé un grand coup ! Les médecins se sont émus... très-émus !.. Vous concevez !.. je les contrariais en me mêlant de rendre la santé à leurs malades ou en la conservant à ceux qui se portent bien ! Heureusement je suis protégé... très-protégé !.. De plus, j'ai un brevet pour vingt ans...

Comment ! vous n'avez pas entendu parler de la machine Chanteclair ?

— Pas le moins du monde.

— C'est étourdissant ! Mais avec ma machine, mon cher, plus de bossus, plus de bancals, plus de rachitiques... mieux encore : plus de phthisiques ! On a son instrument chez soi... on s'exerce tout seul... et les membres s'assouplissent et se raffermissent à vue d'œil... les poumons se dilatent... le sang circule... tout l'organisme, enfin, pro-

fite des bienfaits de ma découverte. J'ai des machines de différentes forces... des machines pour les enfants, pour les adultes, pour les grandes personnes... J'en ai même pour les vieillards...

Il faudra me venir voir à Paris, Frantz... je vous montrerai tout cela et vous jugerez de l'ingéniosité de mon invention !

Et, s'il vous est agréable à vous ou à madame...

— Merci bien ! nous nous portons à merveille tous les deux.

— Frantz, qu'est que ce village, vois donc?

— *Pont-de-l'Arche*, mon enfant.

— Pont-de-l'Arche, Madame ; j'y ai aussi quelques commandes...

Pour en revenir à ma machine, mon cher ami, je vous préviens que c'est d'amitié, de pure amitié, comme échantillon, que je vous en offre un exemplaire...

Mais vous qui connaissez des journalistes... des publicistes... un mot en passant qu'on glisse dans une feuille publique... J'ai dépensé deux mille francs en annonces, depuis deux ans, tel que vous me voyez !

Ah ! mon ami... il n'y a que les annonces, il faut le reconnaître ! Aussi, je m'étends ! je m'étends !..

— Serons-nous bientôt à Rouen, Frantz !

— Bientôt.

— Une petite heure encore, Madame. Bref, mon ami, avant peu j'espère posséder des représentants dans les principales villes de France... et en Algérie aussi !.. Eh ! eh ! on ne doit pas négliger ses conquêtes...

— Ah ! c'est un mot, cela, monsieur Chanteclair !

— Un mot! plaît-il ? Oui... oui... c'est un mot... je n'y étais pas ! Il m'est échappé !...

Et dans vingt ans... que dis-je, vingt ans !... dans dix ans, grâce à moi, je vous le répète, mon bon Frantz, une foule de maladies auront disparu de notre belle patrie.. Et cela s'explique... Suivez-moi attentivement ! D'où proviennent, la plupart du temps, les maladies qui désolent l'humanité ?... Du manque d'exercice. Et pourquoi le manque d'exercice ? Parce que les occupations usuelles nous obligent à négliger l'hygiène. Or, avec ma machine...

XIV

Cela dura, sur ce ton, jusqu'à Rouen.

Pendant une heure encore, cloué sous le robinet de M. Chanteclair, je dus non pas écouter, — je mentirais si je disais que j'écoutais, je n'entendais pas un mot, — mais faire semblant, du moins, d'écouter le développement du système de l'inventeur des machines orthopédiques !

Lucette s'apercevait bien de ce que je souffrais, et elle essayait, de temps à autre, de m'arracher aux griffes de mon gêneur.

Mais la pauvre enfant avait beau faire : après une phrase jetée entre parenthèses sur un site, sur un village en perspective, M. Chanteclair me ressaisissait impitoyablement.

A diverses reprises même, il osa tenter d'attirer Lucette dans ses filets en lui promettant de la rendre forte et vigoureuse.

Du moins je réussis à détourner le coup de la chère petite. C'était assez d'un martyr ! — Regarde les canards ! regarde les canards ! criais-je à Lucette, chaque fois qu'elle tournait vers nous sa mine affligée !

XV

Enfin nous sommes à Rouen. M. Chanteclair nous présente ses hommages accompagnés d'une dernière et solennelle invitation à lui rendre visite... à lui et à ses machines ! Il n'a qu'à nous attendre !

Le convoi se remet en marche. Nous ne sommes plus que quatre dans la voiture : un vieux monsieur qui lit son journal et une sorte de paysan qui dort dans un coin. Je puis fumer une cigarette à présent, j'espère. L'odeur du musc qui règne encore autour de moi, jointe à la conversation de l'orthopédiste... oh !... j'ai une migraine !.. une migraine !..

— Vous permettez ? dis-je au vieux monsieur au journal en lui montrant mon *papellito* et mon tabac.

Il s'incline en signe d'acquiescement.

Par la mémoire révérée du président Nicot, la douce chose qu'une cigarette en certains moments. Il n'y a que les fumeurs pour apprécier cette jouissance-là !

Mon malaise se dissipe déjà. Je cause, je ris, je chante, je regarde les canards avec Lucette, nous confectionnons les projets les plus échevelés. Débarqués au Hâvre, nous commencerons par dîner ; on commence toujours par là, généralement, quand on vient de faire un assez long voyage en chemin de fer... Nous mangerons du poisson... beaucoup de poisson...

— Oh ! il doit être bien bon le poisson, là-bas ! me dit Lucette, et pas cher, n'est-ce pas ?

— Absolument comme à Paris.

— Comment ! dans le pays !

— Dans le pays où il se fabrique... hélas ! oui ! C'est dans le genre des pêches à *Montreuil-aux-Pêches*, chère enfant... elles y valent le double... quand on consent à vous en vendre.

— Et tout de suite après dîner, nous irons nous promener sur le bord de la mer, hein, Frantz ? Je veux rapporter des coquillages à toutes ces demoiselles du magasin... et un petit perroquet à Madame... Ça l'empêchera de me gronder d'être partie sans la prévenir.

— Tu auras tes coquillages et ton perroquet... un singe, si tu le désires !

— Non, ça mord.

— Avec ça que les perroquets s'en privent, de mordre! Seulement, eux, ils enlèvent le morceau.

— Oh! oh! on fume donc ici, à c't'heure! C'est ça que ça me chatouillait si drôlement le nez! Alors, messieurs, mesdames, la compagnie, puisque c'est autorisé, je m'en vas en brûler *une crâne*.

C'était le paysan qui venait de s'éveiller, le nez, comme il le disait, doucement émoustillé par les nuages échappés de ma cigarette.

Lucette se penche vers moi en me disant:

— Mais nous allons étouffer là-dedans si ce monsieur fume aussi! Et puis, la pipe, ce n'est pas comme le cigare ou la cigarette. Ça sent mauvais!

— Que veux-tu, ma bonne amie, c'est ma faute! Si je n'avais pas donné l'exemple!.. *Les suites d'une erreur!..* On a fait une infinité de comédies morales, mais ennuyeuses, là-dessus...

— Tu ris!.. mais ça m'étoufle, vois-tu... les yeux me piquent...

— Mets ton cœur et tes yeux à la portière.

— Eh! eh! vous avez fini votre *cigale*, monsieur? me crie le paysan; vous n'avez peut-être plus de tabac... en voulez-vous? j'ai ma blague...

— Non, merci... gardez votre blague, j'ai fini.

— Sitôt que ça? Ah ben moi, ça dure plus longtemps, mais aussi c'est bon, une bouffarde!

C'est bon, pour lui!.. Ma pauvre petite Lucette, elle est toute pâlotte! Le diable soit de ma maudite inspiration!.. Mais, en vérité, je ne puis dire à cet homme de cesser.

Ah! il faut avouer que si les *gêneurs* nous viennent

le plus souvent sans que nous les appellions, il nous arrive souvent aussi de les attirer vers nous.

— Du courage, Lucette ! la pipe de ce monsieur tire à sa fin...

Et j'aperçois le Hâvre !.. Ah ! vois-tu, en face ?

— Et la mer ?

— Non ; la mer paraîtra plus tard ; elle est comme les jolies femmes auxquelles on rend visite, la mer : elle ne se montre pas tout de suite.

XVI

LES BOURGEOIS GÊNEURS.

Nous sommes descendus avec armes et bagages à l'hôtel de France — un hôtel ni trop splendide ni trop simple d'aspect, un hôtel entre le ziste et le zeste, enfin, comme il convient à de paisibles voyageurs qui n'ont point de compte ouvert chez Rotschild.

Cet hôtel, sis quai d'Angoulême, a cet agrément encore qu'il domine la plage ; Lucette est dans le septième ciel ; de la fenêtre de notre chambre elle entendra le bruit des vagues et elle pourra voir les *vaisseaux* entrer en rade et en sortir !.. Je crois, Dieu me pardonne, que si je n'y mets ordre, cette petite passera la nuit à la fenêtre !

Quelle heure est-il ? Pas encore quatre heures... et l'on ne dîne qu'à six à l'hôtel, — car tout réfléchi j'ai arrêté que nous dînerions à table d'hôte ; cela m'amuse assez, en

voyage, les tables d'hôte ; on y rencontre des types. — Je me meurs de faim et, en attendant le dîner, je prendrais bien un bouillon ; nos deux stations en route, aux buffets, m'ont creusé l'estomac au lieu de le remplir.

— Ton avis, Lucette? Prenons-nous un bouillon ?

— Oh ! il vaut bien mieux nous aller promener.

— Mais nous avions décidé que nous dînerions en arrivant !

— Mais puisque le dîner n'est pas prêt ! D'ailleurs, si tu prends quelque chose maintenant, vois-tu, tu n'auras plus d'appétit plus tard. Oh ! je t'en prie... Frantz ! ne prends rien... et allons tout de suite là-bas... tout près de la mer.

— Sur la plage ?

— Oui... sur la plage... Tu verras... le temps passera si vite, que tu ne t'en apercevras pas.

Je me rends aux supplications de Lucette, et à cet argument surtout : que si je mange maintenant, je mangerai moins bien plus tard.

Nous descendons vers la jetée. Chemin faisant, j'explique à ma compagne tout ce qui frappe ses yeux. Je ne suis pas bien fort sur ma ville du Hâvre, mais Lucette est si accommodante !... Quand je ne sais pas, j'invente. . C'est un excellent moyen pour ne jamais rester court. Néanmoins, je lui apprends encore que cette vieille tour qu'elle admire à l'entrée du port, s'appelle la tour de François Ier... et que cette immense retenue d'eau, en avant du canal, pour le débarrasser du galet qui vient l'obstruer, a nom *la Floride.*

— Pourquoi *la Floride ?* me dit Lucette.

— Parce que celui qui a eu l'idée de ce bassin s'appelait *Floridor*.

Hein ! qu'est-ce que vous pensez de ma manière de satisfaire les questions indiscrètes ? Eh bien ! je vous jure qu'il y a quantité de savants qui n'en font pas d'autres que moi.

Mais Lucette ne songe plus à me questionner ; la voilà en pleine Californie d'histoire naturelle au milieu des galets. La mer est basse, nous avançons assez loin sur la plage, cherchant des coquillages et des bêtes... car Lucette a aussi la manie des bêtes... Elle pousse des cris quand elle aperçoit une moule, des exclamations furibondes quand elle rencontre une crevette ! Elle bondit !.. elle vient de ramasser un crabe microscopique !.. Mais il remue ! il est vivant !.. Lucette l'emportera à Paris !..

— Mais, chère enfant, d'ici à ce que nous partions, il aura expiré.

— Oh ! que non !.. *En en prenant bien soin* !

Souvent aussi Lucette s'arrête subitement, les yeux tournés vers cette immense nappe d'eau dont les fanges écumantes s'agitent à nos pieds. Le regard de la jeune fille étincelle. Ces mots reviennent sans cesse sur ses lèvres entr'ouvertes par la stupéfaction, l'ivresse : — Est-ce beau ! est-ce beau !.. Brave petite, je me félicite d'autant plus de t'avoir emmenée avec moi, puisque tu ne demeures pas insensible aux sauvages magnificences de la mer ! Cela me prouve une fois de plus que tu n'es pas une sotte. Il est avéré qu'il n'y a que les sots — et les aveugles — dont le cœur ne batte point, dont les yeux soient sans flammes, en face d'un tel spectacle.

Mais ma montre marque six heures moins dix... Dix minutes ne sont pas de trop pour retourner à l'hôtel.

— Vite ! vite ! Lucette... au dîner !

— Oh ! encore un instant !.. Vois donc ces cailloux, on dirait de l'agathe !

— En effet, on les monterait en épingles !.. Mais le potage nous réclame... allons Lucette !

— Ah !.. c'est un *vaisseau* que nous apercevons là-bas, dis, Frantz ? Est-ce qu'il va entrer au port ?

— Il en est bien capable, mais ce que je puis te certifier, c'est que nous ne l'attendrons pas. Viens-tu dîner ?

— Oh !.. cette herbe... comme elle est épaisse et luisante !

— C'est du warech.

— Qu'est-ce qu'on fait de cela ?

— Des sommiers non élastiques... Viens-tu ?

— Oh ! je veux en garder quelques feuilles pour les emporter, dis, Frantz ?

Je n'écoute plus Lucette ; je me dirige à grands pas vers le quai.

Après avoir feint une minute de ne point se préoccuper de ma fuite, la jeune fille prend pourtant le parti de courir après moi en m'appelant.

Je m'arrêté... je me retourne.

— Ah ! tu es aimable de te sauver ainsi ! tu ne me laisses pas m'amuser un peu ! j'avais trouvé un poisson vivant.

— Ma bonne amie, j'estime les poissons vivants à l'occasion ; mais, lorsque je tombe d'inanition, je confesse que je les préfère au court bouillon ou sur le gril...

— Hum !.. tu ne songes qu'à la table !.. Est-il six heures seulement ?.. Tiens ! je ne t'aime plus.

— Hein ! Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, mademoiselle ? Comment, je vous emmène en voyage... et la première chose que vous me dites en arrivant au port... — au port est le terme exact... — pour me récompenser de ma gracieuseté, c'est que vous ne m'aimez plus !

— Eh ! si nous ne voyageons que pour manger, aussi !

— Eh ! malheureuse petite fille, si nous ne mangions pas, nous ne voyagerions plus. Ecoute, Lucette, sois donc raisonnable ! Nous resterons six jours, huit jours si nous voulons, en Normandie... ménageons donc nos émotions et notre estomac.

Qu'est-ce que c'est que cette mer-là, d'ailleurs, et ces poissons que tu regrettes ?

Mais demain... après-demain, nous irons à Honfleur, à Sainte-Adresse, à Etretat... C'est là que tu verras une vraie mer et de vraies bêtes.

Parole ! Ça sera encore plus beau qu'ici ?

La différence de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile avec la Porte-Saint-Denis... de la carpe avec la baleine !

Lucette a chassé de son joli visage la moue boudeuse qui l'assombrissait. Elle me prend gaiement le bras en s'écriant :

— Alors je ne t'en veux plus. Allons dîner... Mais, c'est égal, sitôt après le café, nous redescendrons sur la plage !

XVII

Nous entrons dans la salle à manger de l'hôtel. Déjà quelques dîneurs se sont installés ; on va servir le potage. Je m'empresse de prendre place avec Lucette.

Pendant le premier service, mes yeux n'ont pas quitté mon assiette. Ce qu'on nous donne est assez bon, au reste. Ma compagne semble partager mon opinion, car elle ne s'occupe, ainsi que moi, que de se nourrir.

Cependant je commence à me calmer un peu. Examinons donc la composition de cette table d'hôte. Rien d'extraordinaire : des têtes de marchands, de commis-voyageurs, quelques Anglais. Ah !.. il y a un monsieur qui pérore, là-bas, avec un voisin en face. Il parle très-haut pour qu'on puisse l'entendre... Que dit-il ? Il est question de littérature, ce me semble.

— Mais c'est évident, mon cher, le théâtre est mort... mort et enterré aujourd'hui ! Où sont nos écrivains dra-

matiques, je vous prie? Scribe? il vieillit... Hugo? il se tait... Musset? il s'éteint... de Vigny? il s'endort.

Me citerez-vous George Sand? une fausse femme... un faux homme... un faux style! Alexandre Dumas? un brûleur de planches! de l'esprit, mais pas d'invention, pas de couleur!

Nous occuperons-nous de ce qu'on est convenu d'appeler la jeune littérature? Qui ça où ça? la jeune littérature? Le petit Dumas! mais sans son père il n'existerait pas! C'est son père qui retouche toutes ses pièces, c'est connu! Et puis toujours des personnages pris dans un monde qu'un galant homme ne saurait envisager sans rougir! Allons! allons! les camélias sont fanés, archifanés! qu'on ne nous en donne plus, pour l'amour du ciel! Ah! nous avons aussi Ponsard... l'auteur de *l'Honneur et l'Argent*, de *Lucrèce;* ce garçon promettait... ça s'est évanoui bien vite!... pas de nerf!... pas de nerf!... Barrière... l'auteur des *Filles de Marbre*, des *Faux-Bons-hommes*, de *la Vie de Bohême*... Pour celui-là il est toisé!.. Je tiens de source certaine qu'il avale un litre d'absinthe par jour!.. Jugez où ça le conduira!.. Sa *Vie de Bohême*, il n'en a pas écrit une ligne; c'est Murger, un petit chauve, qui met un an à composer une chanson, qui a tout fait.

Tenez, mon bon, mon opinion sur tous ces jeunes-là, c'est qu'ils ne sont pas de force à dénouer les souliers des vieux...

Et que les vieux, de leur côté, ne valent pas, à eux tous réunis, un cheveu de Ducis ou de monsieur de La Harpe!

Aussi, quand je me trouve à Paris, on me paierait pour

entrer dans une salle de spectacle ! Fi donc !.. perdre mon temps à des turlupinades !

Si j'étais du gouvernement, je réduirais le nombre des théâtres parisiens à deux... ce serait encore trop de moitié.

Garçon !.. du pain.

J'ai écouté jusqu'au bout la diatribe de ce monsieur contre les écrits et les écrivains dramatiques de notre époque. Seulement je confesse à la honte de ma patience, que deux ou trois fois j'ai eu envie de l'interrompre en lui lançant une carafe de cidre à la tête. Le drôle ! De quel droit se permet-il de vomir ses impertinences sur une nappe de table d'hôte. Je voudrais bien savoir ce que c'est que cet aristarque de province.

— Mon ami, dis-je à un garçon de service derrière moi, quel est ce monsieur qui parle si haut, là-bas ?

— Ce monsieur... Ah ! c'est monsieur Perrichon.

— Il est du Hâvre ?

— Oui, monsieur.

— Et que fait-il... de son métier ?

Le garçon, — dont la physionomie est assez matoise ; il y a de tout dans cette tête-là : des yeux de parisien, un nez de Gascon, des lèvres de Normand. — Le gascon sourit à ma dernière question... cependant il semble qu'il hésite à y répondre comme il le désirerait,

Je reprends, pour lui donner du courage, en le tirant familièrement par sa veste :

— Eh bien ! ce monsieur ? voyons ! que fait-il ?

— Faillite tous les cinq ans, murmure à mon oreille le Frontin d'hôtel.

Je l'aurais juré! Tous ces bourgeois si cruels, si tranchants en matière d'appréciation artistiques, voilà la plupart du temps ce qu'ils sont : tarés au premier chef. Ne crie donc pas tant après ceux qui font métier d'instruire ou d'amuser les autres, brigand, toi qui n'a jamais su que tromper et voler tout le monde! vous me direz que le manque de probité n'ôte point la faculté de juger les œuvres littéraires. C'est possible. Cependant, comme vous avez probablement remarqué que les honnêtes gens sont plus indulgents dans la vie que les fripons, je vous répondrai que je reconnais à un fripon, moins qu'à un honnête homme, le droit de critique, la fît-il même intelligente. L'art est une arche sainte que des mains indignes ne doivent point profaner.

Mais j'ai achevé mon café.

— Partons-nous? me dit tout bas Lucette.

— Partons! je ne demande pas mieux. Je soupçonne le monsieur aux faillites chroniques d'être sur le point de reprendre le cours de ses *empoignements*.

Nous nous levons; nous sommes près de la porte de la salle à manger, quand je me sens arrêté par le bras. Je me retourne et j'aperçois devant moi un gros monsieur et une grosse dame me souriant jusqu'aux oreilles.

— Vous ne nous reconnaissez pas, monsieur Moser? s'écrie l'homme.

— Comment! monsieur Moser, vous ne nous reconnaissez pas? s'écrie la femme.

— Pardon!.. Je crois, il est vrai, avoir eu déjà l'avantage... Mais je vous avoue...

— Monsieur Coco... votre propriétaire... il y a deux ans... quand vous demeuriez rue d'Enghien !

— Monsieur Coco, chez qui vous êtes venu une fois en soirée, en carnaval ? A preuve que vous nous avez chanté une chansonnette que je me rappelle encore !.. *le Sansonnet*... Ça se chante en sifflant ?

— Ou ça se siffle en chantant... Ma femme a voulu que je la lui achète le lendemain... et elle l'a apprise... Oh ! elle l'a apprise tout de suite. Seulement, elle n'est jamais parvenue à la siffler... Eh ! eh !.. c'est moi qui siffle pour elle !.. Eh ! eh !..

— Eh bien ! y êtes-vous maintenant ?

— Parfaitement ! parfaitement !

— A merveille donc !.. Eh ! eh ! Oh ! nous, nous vous avons reconnu sans barguigner, par exemple ! j'étais là-bas... en face... au bout de la table... J'ai dit à ma femme : « Cora, regarde un peu ce jeune homme, à ta droite, avec des moustaches rousses et une chemise de couleur... qui est-ce ? » — Mais c'est monsieur Moser, que ma femme m'a répondu aussitôt ! Eh ! eh ! et nous avons attendu que vous ayez terminé de dîner pour vous accoster... Eh ! eh ! Et voilà !

Et monsieur Coco me donne une énormissime tape sur l'épaule en riant plus fort que jamais, tandis que, de mon côté, j'essaie de donner à mes traits toute l'expression d'allégresse que comporte la circonstance.

Cependant, comme je ne suis point tenté de demeurer là une heure encore sur le seuil de la porte, en butte aux réflexions des dîneurs, je pousse du coude Lucette, qui a considéré cette scène avec impatience.

— Eh bien ! enchanté de vous avoir rencontrés, Madame, Monsieur !.. dis-je en m'inclinant, et au revoir !

Et faisant marcher Lucette au pas gymnastique, je l'entraîne, à travers un vestibule, vers la rue.

Mais j'avais compté sans mes gêneurs ! Les époux Coco, quoique gros à eux deux à en faire huit comme Lucette et moi, marchent aussi vite que nous. Ils sont sortis sur nos talons de l'hôtel ; ils nous arrêtent de rechef... ils se mettent devant nous comme des créanciers devant des débiteurs.

— Et puis, qu'est-ce que c'est que ça... de se sauver ainsi ? s'écrie le mari en me prenant le bras. Comment ! cela vous désoblige donc de nous avoir rencontrés ?

— Du tout... Mais c'est que... comme nous allons nous promener un peu sur la jetée !

— Mais nous allons nous promener aussi, nous.

— Mais...

Et je me penche à l'oreille de monsieur Coco.

— Mais... vous êtes avec Madame, vous... et moi... vous comprenez ?

— Vous êtes avec une de vos victimes, vous ! n'est-ce pas !.. Eh !.. eh !.. mauvais sujet ! Faublas !.. Lovelace !.. Après !.. qu'est-ce que cela nous fait à nous !.. En voyage est-ce qu'on s'occupe de ces enfantillages-là ! D'ailleurs ma femme n'est pas bégueule ! Voyez, la voilà déjà qui jacasse avec votre *jeune personne* ! Eh !.. eh !..

Madame Coco, en effet, tandis que son mari me harponnait, s'était emparée de Lucette.

Ah ! il n'y a pas à reculer ! Il va falloir se promener avec les Coco ! Lucette me lance un regard tout rempli de tris-

tesse en se mettant en marche près de moi et de mon ex-propriétaire, aux côtés de la grosse dame. Convenons que le hasard se livre souvent à de bien fâcheuses fantaisies ! Me réunir de la sorte à ces gens que j'ai vus deux ou trois fois dans ma vie ! C'est ma faute, aussi ! Pourquoi suis-je allé à une de leurs soirées ! Pourquoi y ai-je chanté le *Sansonnet ?* Ils étaient mes propriétaires, je devais les traiter en propriétaires. Leur payer mon terme... quelquefois, mais danser et chanter chez eux, jamais.

Nous errons pendant environ deux heures sur la jetée et au bord de la plage, mais adieu le plaisir, la gaieté ! Madame Coco parle chiffons à Lucette. C'est tout au plus si la pauvre enfant peut regarder, par-ci par-là, un *vaisseau*, ramasser un coquillage.

Quant à M. Coco, il m'entretient de ses affaires. Jugez comme cela m'intéresse ! Il m'apprend qu'il va ajouter deux étages à sa maison de la rue d'Enghien. Qu'il augmentera tous ses locataires d'un tiers, l'éclairage à part, et, qu'à ce compte, avant dix ans, il sera rentré dans les déboursés de ses nouvelles constructions. Ensuite abordant les affaires en général, M. Coco m'explique comme quoi la meilleure manière de s'enrichir consiste à posséder beaucoup d'immeubles. — La Palice n'eut pas mieux dit. — Enfin, passant du grave au doux, du sévère au plaisant, M. Coco me confie qu'il lui arrive de donner de temps à autre des coups de canif dans le contrat ; qu'il a une maîtresse pour l'instant, *une petite, comme la mienne*, qui lui coûte peu et qui l'adore, que madame Coco n'est point jalouse au surplus, et que, pourvu qu'elle ait son tapioca tous les matins, sa robe neuve tous les mois

et son voyage à la mer tous les ans, le reste ne lui importe guère.

Toute cette narration, entremêlée de : eh ! eh ! — Car M. Coco rit toujours en parlant, qu'il parle de ses amours, de sa femme ou de son argent ; — farcie d'une telle quantité de : *eh! eh!* agaçants, fatigants, énervants, qu'en dépit de la bonne volonté que j'ai mise à supporter mon supplice, je sens mes tempes qui battent, mes oreilles qui tintent.

Par bonheur une petite pluie fine commence à tomber. Il est urgent de rentrer à l'hôtel !.. *Merci, mon Dieu!* Dix minutes de promenade de plus, j'avais une attaque d'apoplexie.

XVIII

M. et madame Coco ont absolument voulu nous escorter jusqu'à notre chambre. J'ai même craint un instant qu'ils n'y entrassent avec nous ! Le mari avait agité la question d'une partie de bézigue ! Pour le coup, j'eusse plutôt brisé les vitres !

Enfin, ils se sont décidés à nous souhaiter le bonsoir, lui en me laissant, malgré moi, son journal : le *Constitutionnel*, — fort récréatif, assure-t-il, ce jour-là ; — elle après avoir baisé au front Lucette, qu'elle trouve *une jeune personne accomplie.*

Il est convenu .. — *convenu* ! ce sont eux qui le disent vous entendez bien ? — que demain matin, à sept heures, nous prendrons, à frais communs, une voiture pour nous rendre ensemble à Etretat !

— Mais c'est affreux, des rencontres pareilles ! s'écrie Lucette lorsque nous nous retrouvons seuls.

— Je partage ton opinion, chère enfant.

— Mais sais-tu que cette dame est d'un bavardage et d'une niaiserie !..

— Je te certifie que son mari est de force à lui rendre encore des points à ce jeu-là.

— Oh ! à ta place, vois-tu, Frantz, quand ils nous ont parlé d'aller se promener avec nous, je leur aurais dit...

— Tu leur aurais dit ?

— C'est vrai ! Il y a de ces choses qu'on ne peut pas dire, qu'on n'ose pas dire !

— Oui, chère petite ; il est de ces tuiles qui vous menacent, qu'on voit tomber, et qu'il faut recevoir, sans crier, sur la tête, sous peine de passer pour des gens grossiers, mal appris !

— Cependant nous n'irons pas à Etretat avec eux demain, Frantz ?.. Oh ! je t'en supplie !..

— Rassure-toi ! Oh ! nous ne sommes pas condamnés aux Coco forcés à perpétuité ! Ils nous attendent pour partir à sept heures... Es-tu de taille à te lever à cinq ?

— Je suis de taille à ne pas dormir de la nuit pour être réveillée plus tôt !

— Il suffit. A cinq heures un quart donc, nous serons déjà loin de l'hôtel.

— Oh ! être contrainte de causer dentelles, chapeaux, robes, rubans, quand on a sous les yeux cette mer qui gronde... qui gronde !.. et ces navires qui glissent sur ses vagues... et ce ciel tout étoilé !.. Car le ciel est étoilé, à présent, viens voir, Frantz ! La pluie a cessé ! Si nous retournions à la jetée, tandis que les Coco dorment ?

— Non. Il est trop tard, petite ; je suis fatigué.

— C'est égal, il fera beau demain, je l'espère... et... Qu'est-ce que tu fais donc?

— Hein?.. Ah! je parcours ce journal.

— Par exemple! Voilà que tu lis des journaux, maintenant! Et des journaux qui viennent de ce vilain Monsieur! Quelle idée!.. Je suis sûre qu'ils ne peuvent contenir que des sottises, comme lui!

En s'exprimant ainsi, Lucette, avec un mouvement de dépit s'est mise à la fenêtre. Ses regards contemplent l'océan... l'horizon... Elle ne comprend pas, — et elle n'a peut-être pas tort, — qu'on s'occupe d'un journal quand on a à sa disposition un tel spectacle.

Ciel! Non, non! Lucette n'avait pas tort! Maudite soit la curiosité qui m'a poussé à parcourir le journal de M. Coco! J'aurais dû vraiment deviner qu'en passant par certaines mains certaines choses deviennent fatales!

Sous la rubrique des *Faits-Paris*, voici ce que je viens de lire dans le *Constitutionnel* du jour.

« Le bruit courait hier à la Bourse que M. B. J., banquier, rue Montmartre, était en fuite laissant un déficit énorme dans sa caisse. Des renseignements puisés à bonne source nous permettent d'annoncer que cette fâcheuse nouvelle n'est que trop certaine. »

Involontairement j'ai poussé un cri après avoir lu ces lignes. Ces initiales B. J. sont transparentes! Et le nom de la rue identique!.. C'est bien le banquier Baptiste Jarray qui a fait banqueroute!

Et Baptiste Jarray est dépositaire de la moitié de ma fortune!

Lucette est accourue vers moi. Elle demeure interdite en apercevant ma pâleur.

— Qu'as-tu donc, mon ami ?

— Ce que j'ai... j'ai... que je viens d'apprendre par ce journal que je suis à peu près ruiné.

— Ah ! mon Dieu ! Il serait possible !

Je montre à Lucette les cinq désolantes lignes du *Constitutionnel* et je lui explique d'un mot ma position vis-à-vis de M. Baptiste Jarray.

Lucette est anéantie.

— Ruiné ! ruiné, murmnre-t-elle. Et que comptes-tu faire à cette heure ?

— Dam... je voudrais bien rester, avec toi, quelques jours au Hâvre et aux environs, comme je te l'avais promis, mon enfant mais je ne te dissimulerai pas que, d'abord, je n'y serais point d'une gaieté folle, maintenant, et puis...

— Et puis que tu as besoin d'être à Paris, c'est trop juste, pour savoir si cette nouvelle n'est pas fausse !.. ou, du moins, s'il n'est pas quelque moyen encore de sauver ton argent !

Oh ! il n'y a pas à hésiter ! Partons ! Partons tout de suite, veux-tu, Frantz ?

Je serre la main de Lucette. Décidément cette petite a du bon. Tant de joies en expectative si vite évanouies ! et pas un regret pour elles !.. Il y a bien des grandes dames qui auraient risqué un soupir !

— Tout de suite, c'est inutile, dis-je à Lucette, mais demain matin, au premier convoi, nous retournerons à Paris.

Oh ! mais tu emporteras ta perruche et tes coquillages, entends-tu, chère enfant !

— Non ! non... je ne veux plus de rien !

— Pardon ! C'est bien le moins qu'il te reste un souvenir... d'un plaisir, que tu n'as fait que rêver !

. . . .

Deux heures, Lucette s'est endormie.

Moi, je ne puis goûter de repos.

Vous excusez mon insomnie, n'est-ce pas. Une perte de soixante mille francs, cela vaut bien un somme !

Mes yeux ne peuvent se détacher de ce misérable numéro du *Constitutionnel*, encore ouvert là, à quelques pas, sur une table !

Ah ! dire que si je n'avais pas rencontré les Coco !..

Allons ! pas de folies !

Sans les Coco je n'aurais point connu mon désastre ce soir, sans doute ! Mais il eut toujours fallu que je l'apprisse demain... après-demain !..

Il est vrai que c'était quelques heures de plus d'ârrachéés au chagrin !

Encore une fois Lucette avait donc raison : Je ne devais pas m'abandonner à la lecture de ce journal !.. c'était bien assez d'avoir été le martyre de la conversation Coco...

XVIII

LES GÊNEURS D'ATELIERS.

De retour à Paris, je me suis empressé, comme de raison, de courir rue Montmartre, au domicile de mon banquier. Ah! le *Fait-Paris* du *Constitutionnel* n'était pas un *canard!* M. Baptiste Jarray est, à cette heure, en Belgique avec mon argent et celui de bien d'autres pigeons! Quand on s'en va en Belgique on ne saurait emporter trop d'argent, à ce qu'il paraît! Tudieu! M. Baptiste Jarray est un rude *gêneur*, celui-là! et de l'espèce la plus laide et la plus désagréable... Une espèce qui pousse à Paris, fleurit à Bruxelles et mûrit — assez souvent, heureusement, — à Toulon.

Tandem et denique! Il me reste à peu près trois mille livres de rentes sur l'État. Avec deux cent cinquante francs par mois on ne meurt pas de faim!

Mais il s'agit maintenant de songer sérieusement à m'occuper. Jusqu'à ce jour je n'avais vu dans le travail qu'un délassement, l'instant est venu d'y chercher une ressource.

Que ferai-je, décidément ? Eh ! ne vais-je pas m'imaginer, par hasard, qu'il est de toute rigueur que d'ici à demain j'aie trouvé le moyen de gagner de l'argent !

Je ne veux me mettre ni dans les affaires ni dans le commerce.

Je ne veux pas davantage d'un emploi.

C'est dans les lettres, je l'ai toujours rêvé, c'est au théâtre surtout que je me créerai une position, — ou, tout au moins, que j'y essaierai.

Mais on ne devient pas homme de lettres du matin au soir. Il y a bien des gens, sans doute, qui n'y regardent pas de si près ; ils n'étaient rien la veille, ils se font écrivains le lendemain, comme on se fait cafetier, marchand de pain d'épices, tout simplement parce qu'ils trouvent que le métier d'auteur est un bon métier ! — Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces gens-là réussissent quelquefois, — comme métier !

Avant de rien entreprendre, moi, je tâterai le terrain. J'avais quelques connaissances bien placées que j'ai négligées, je les reverrai. S'il me vient une idée heureuse, je la leur soumettrai. Je n'ai pas de nom... il me faut un aide pour mes premiers pas ; cet aide, c'est aux relations de me le donner. En attendant, soyons philosophe ! oublions qu'une moitié de mon patrimoine s'est enfuie, et, avec l'autre moitié, voyons, étudions, vivons !

Je m'en allais, réfléchissant ainsi, un peu triste, je le

confesse, en dépit de mes grandes résolutions de patience, de courage et de travail. Au coin du boulevard et de la rue Montmartre, quelqu'un m'aborde : c'est Ernest Protteau, un grand garçon orné d'une barbe blonde qui lui descend sur la poitrine...

A y remplacer, au besoin, le gilet.

— Où allez-vous? me dit Protteau.

— Je ne sais pas.

— Bon ! vous flânez ! Alors vous m'accompagnerez jusque chez Émile Bounhiol !.. Émile Bounhiol, le peintre?.. Voilà un an qu'il veut absolument faire mon croquis..... pour une galerie de portraits d'hommes de lettres... qu'un Anglais lui a commandée... Je le lanterne toujours, mais, aujourd'hui, comme j'ai cinq minutes à moi...

Ah !.. êtes-vous heureux de pouvoir flâner, vous, mon bon Frantz !..

Moi, tel que vous me voyez, je suis sur les dents !

J'ai cinq pièces en train, dont deux pour le Gymnase, une pour le Palais-Royal... une aux Variétés... puis deux drames !.. Dormeuil et Montigny m'écrivent lettres sur lettres... Hostein et Fournier me tannent !.. Avec cela, je me suis engagé à terminer, avant la fin du mois, deux grands romans pour la *Patrie* et l'*Assemblée nationale*...

— Mais vous avez des collaborateurs pour vos pièces ?

— Sans doute ! sans doute ! Siraudin au Palais-Royal, Dumanoir au Gymnase, Anicet à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté...

Mais tous ces gueusards-là sont si négligents, si peu piocheurs ! Ah ! c'est pourtant moi qui leur ai porté les scénarios tout faits, tout mâchés... et reçus d'avance !..

Oh ! Hostein surtout est enchanté de mon drame... ça va passer dans six semaines.

— Je croyais qu'on répétait une féerie à la Gaîté ?

— On l'a mise de côté pour nous, tout de suite.

— Et vos romans ? ce sont encore des traductions du danois ?

— Oui. Oh ! mais des traductions libres... très-libres, vous entendez ! On m'envoie tout ce qui paraît de bon, là-bas, à Copenhague... que j'ai habité six ans, puis j'arrange cela à ma façon. Ah bien ! si je donnais aux lecteurs parisiens le texte tel quel... ça les amuserait !..

— Vous devez gagner énormément d'argent à travailler tant que cela !

— Oh ! ça boulotte... L'année dernière, j'ai touché vingt-sept mille francs de droits d'auteur... Mais il m'en faut tant d'argent aussi, mon cher ! Voyez-vous, un billet de mille francs ne me dure pas huit jours...

Nous voici arrivés ; passez donc.

— Entre parenthèses, avant d'entrer chez Bounhiol, je vous dirai que cet Ernest Protteau, qui a tant de pièces et de romans commandés et en répétitions ou en préparations dans tous les théâtres et tous les journaux de Paris... N'est qu'un insigne gascon... — Robert-Macaire eut employé ici un terme plus énergique, — dont on joue un acte, dont on imprime vingt lignes tous les six ans.

Ernest Protteau est le *gêneur* de lettres... à la *blague* ! Tant pis ! le mot m'est échappé, je ne le reprends pas. —

En nous voyant paraître dans son atelier, Ernest Protteau et moi, Bounhiol s'est levé ; il me tend la main ; quant à mon compagnon il se contente de lui octroyer un léger

signe de tête. Il y a longtemps que le Protteau est tarifé sur la place, on ne se donne plus la peine de prendre des gants, voire de Suède, avec lui.

J'aime fort à me trouver dans un atelier, surtout quand cet atelier est celui d'un homme de talent. Et Émile Bounhiol est un homme de talent qui fait de beaux tableaux pour consolider son nom, et des *bois* médiocres pour alimenter son pot-au-feu. Que voulez-vous ! Tout le monde n'est pas tout de suite un Ingres, un Delacroix, un Vernet.

Émile Bounhiol n'a qu'un défaut, comme homme, mais un défaut invétéré, radical : il a la prétention de connaître son histoire de France sur le bout du doigt, et quand, par accident, on le met sur le chapitre d'un roi, d'une reine, d'un prince, d'un soldat, d'une bataille quelconque, il vous assomme aussitôt de citations, il vous mitraille de dates. Évidemment cela est très-utile, parfois, de se rappeler, à époque précise, en quelle année, quel jour Charles IX, Bayard ou Henri IV sont morts ; mais l'érudition a ses moments. On n'est pas toujours disposé, non plus, à causer attaque de Beauvais et assassinat du duc de Guise.

Tandis que j'examine des esquisses aux murs de l'atelier, Protteau, qui s'est assis près de la table sur laquelle Bounhiol dessine, Protteau s'écrie :

— Eh bien, petit, me voilà, moi.

— Je le vois bien.

— Et ce portrait ? nous y mettons-nous ?

— Quel portrait ?

— Qu'il est drôle !.. Pas celui de la mère Moreau, je présume.

— Eh ! mais... mon cher... ce portrait-là ne serait pas déjà si à dédaigner !.. Elle paierait bien, j'en suis sûr, la mère Moreau ! Une femme qui a mis tant de chinois en circulation !

— Allons, Bounhiol, pas de bêtises, hein ?.. ce n'est pas le quart d'heure.

— Vous avez donc vos quarts d'heure pour cela, vous ?

— Voyons ! vous savez bien...

Et Protteau se penche vers Bounhiol :

— La petite aquarelle de mon *facies* que vous m'aviez promise... pour... une personne qui ambitionne ce présent !

Ce pauvre Protteau ! Il paraît que la destination de son image est moins noble qu'il ne me l'assurait. Je feins de n'avoir rien entendu pour ne point le chagriner ; mais Bounhiol reprend tout haut, lui, sans pitié :

— Ah ! mon bon Protteau, je vous ai promis ça, c'est possible... dans un moment d'égarement, sans doute ! Mais ça ne presse pas... votre connaissance patientera bien un peu !

— Oh ! aujourd'hui, j'avais trois heures à perdre !

— Tant pis ! Moi, il faut que j'en gagne quatre ! On attend ce dessin à l'*Illustration*, je ne le quitterai certes pas pour vous.

— C'est net, mais c'est peu gracieux.

— C'est comme cela.

Protteau en est pour sa courte honte. Il fait une pirouette et prend son chapeau en disant :

— Alors... puisque vous n'êtes pas disposé ce matin, mon cher, je m'en vais !.. Je cours chez Fournier causer d'une maquette pour notre drame... une vue de l'intérieur de l'Etna... prise pendant une éruption... C'est Devoir qui peint cela... cela sera superbe !..

Vous concevez bien que je ne vais point passer ma journée ici, moi !.. j'y mangerais au moins cent louis !.. Adieu, messieurs.

— Adieu.

Mais Protteau ne s'en va pas, car, au moment où il se dirige vers la porte de l'atelier, elle s'ouvre, livrant passage à deux nouveaux-venus, à l'aspect desquels l'homme aux cinquante pièces et aux trente-six romans pousse ce cri de joie :

— Bordier ! Ah ! nous allons rire !

Bordier *ah ! nous allons rire* ! est un gros jeune homme avec des yeux en boules de loto qui passe, en effet, dans le monde artistique, pour un personnage fort amusant de par son esprit et surtout de par ses imitations d'acteurs. Pour moi, je ne lui ai jamais entendu dire rien d'absolument spirituel, et je trouve que ses imitations imitent peu...

Après cela, je me trompe peut-être.

Bordier (façon Grassot, entrant dans l'atelier, traînant à la remorque un grand monsieur boutonné jusqu'au front). — Messieurs, salut et joie ! Hum ! hum !.. Bounhiol, permettez-moi de vous présenter un ex-professeur de mathématiques à Bordeaux, monsieur Cotignon, qui brûle de baiser les mains d'une des gloires de l'école française.

Bounhiol (avec un sourire, saluant M. Cotignon). — Monsieur... Asseyez-vous donc, je vous prie.

Bordier (façon Mélingue). — Vous entendez, professeur, vous êtes autorisé à baiser, assis, les mains de la Gloire !..

Protteau (riant). — Ah ! ah ! bravo ! bravo !.. Bordier ! C'est Ravel, ça, n'est-ce pas ?

Bordier (avec un peu d'humeur). — Non ! c'est Paul Legrand. (S'avançant vers moi). Est-il assez idiot, hein, ce traducteur de langues froides !

Deux personnes entrent encore dans l'atelier : Gauchet, un apprenti baryton ; Perrin, un vingt-cinquième d'agent de change, qui a dû être pianiste quand il était pauvre, et qu'un héritage a rendu boursier. — Tout n'est pas roses dans la richesse. — Il est vrai que Perrin eut été un affreux musicien et qu'il est devenu un boursier très-présentable. Par malheur il a le tort de ne pas se connaître : il cause encore musique, et il cause mal, quand il lui serait si facile de s'en tenir au mérite de savoir bien gagner de l'argent.

Bordier (apercevant Gauchet et Perrin). — Tiens ! Perrin et Gauchet ! Crésus et Orphée ! Orphée, chante-nous quelque chose !

Gauchet. — J'ai un chat...

Bordier (façon Ravel). — Qu'un !.. tu es modeste !.. Jeune Baroilhet, vous êtes modeste !.. (A Perrin.) Pour me dédommager alors, Perrin, prête-moi un louis... (Façon Frédérick-Lemaître.) Je traite un ami ce soir !

Perrin. — Impossible ; j'ai donné à votre oncle ce matin, mon ami !

Bordier. — A mon oncle ! vraiment !.. (Façon Grassot.)

Ah ! le vieux chenapan !.. je lui fais une pension alimentaire... hum ! hum !.. et il me vole mes pratiques !..

Gauchet (au piano, préludant, d'une voix qu'il prend dans ses bottes.) Ah ! ah ! ah ! *Arrêtons-nous ici...*

Perrin. — Oh ! oui ! arrêtons-nous ici, Gauchet ! hein ! pas de *Châlet* !.. Laissons ça aux concerts d'amateurs et aux orgues de Barbarie !

Bordier. — Il est dégoûté, le financier ! hein, Protteau ? Il jette Adam par la fenêtre !

Protteau. — Ma foi ! moi, je partage un peu l'opinion de monsieur... En fait de musique, je ne connais que Meyerbeer ! Au reste, je suis peut-être intéressé à l'aimer... nous travaillons ensemble en ce moment.

Bordier. — Pour les Folies-Nouvelles ?

Protteau. — Non, mon cher, pour le grand-théâtre de Berlin... un opéra allemand.

Bordier. — Comment ? tu sais aussi l'allemand, Protteau !., Mais tu es donc polyglotte, homme à barbe ?.. (Façon Numa.) Homme à barbe, seriez-vous polyglotte ?

Protteau (riant). — Ah ! délicieux !.. C'est Ravel, ça ?

Bordier. — Non ! c'est la Ristori. (Se tournant vers moi.) Décidément la barbe ne fait pas le bonheur ! Je ne sais pas où il prend l'esprit qu'il met dans ses pièces, celui-là, s'il y en met... mais ça m'étonnerait bien si l'on me prouvait un jour que c'est lui qui a fait le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire !

Bounhiol (au monsieur boutonné, qui le regarde dessiner en silence). — Vous aimez les arts, monsieur ?

M. Cotignon, (l'homme boutonné, d'un ton grave). — A la passion, monsieur. Des travaux sérieux m'ont empê-

ché de m'y livrer... mais je ne les en ai pas moins toujours adorés, idolâtrés. A Bordeaux, où j'ai passé la plus grande partie de ma vie, je ne sortais pas du musée sitôt que j'avais une heure de loisir. Je ne sais si vous connaissez le musée de Bordeaux, monsieur ; il est fort beau ! Une de mes parentes, madame de Bernheim, une tante du côté de ma mère, a fait don à ce musée d'une excellente copie de Raphaël. Ah ! monsieur ! en perdant cette tante respectable, j'ai bien perdu. Une femme accomplie sous tous les rapports ! Elle avait la manie des chats... elle en possédait trois, fort curieux du reste... et elle se plaisait à leur donner des noms qui provoquaient à l'hilarité... tels que Clodomir, Rosette, Atar-Gull. Atar-Gull était un chat noir, cela se devine... espiègle comme un singe ! Un capitaine de cavalerie, fort lié avec ma tante, avait pris Atar-Gull en affection... De la part d'un militaire, de l'affection pour un chat, cela vous surprend, peut-être ? Cependant, monsieur, Bellone ne défend point les fantaisies ! Ce capitaine avait un lieutenant qui brodait au métier comme une petite maîtresse.. il fit une paire de pantoufles à ma tante qu'elle conserva huit ans... sous globe... et...

Bounhiol (qui considère monsieur Cotignon avec une stupéfaction croissante). — Reposez-vous, monsieur.

M. Cotignon (qui ne comprend pas). — Merci ! je ne suis pas fatigué. Ce globe était d'une forme assez excentrique... je n'ai jamais vu son pareil qu'à Orléans... lors d'un voyage que j'y fis pour des intérêts de famille... Jolie ville qu'Orléans, monsieur !

Gauchet chantant :

Avec toi, ma charmante,
Plus mon verre se vide et plus ma soif augmente !

Bordier. — Bravo ! l'*Étoile du Nord*, Gauchet ! (A Perrin.) Financier, l'*Étoile du Nord* trouve-t-elle grâce près de toi ?

Perrin. — Hum ! pas de mélodie !

Protteau. — Monsieur Perrin a raison, et certes, pour notre opéra, je tiens à ce que Meyerbeer...

Bordier (façon Ravel). — Y fourre quelques scotichs... hein !... homme à barbe ?... Vous devez goûter la scotisch, vous ! Au fait ! pourquoi portez-vous tant de barbe que ça, traducteur de mon cœur ?

Protteau. — C'est un vœu... à une jeune fille... la première que j'aie aimée... Elle est morte...

Bordier. — Parce que vous l'aimiez... ça se conçoit ! C'est bien fait pour elle.

Protteau. — Oh ! on ne peut pas dire un mot de sentiment avec vous, Bordier !

Bordier. — Ce n'est pas de ma faute ! Je suis bâti comme ça ! (Façon Paulin Minier, dans le *Courrier de Lyon* : « Faut pas me demander de sensibilité... j'en ai pas ! »)

Gauchet (chantant) :

Avec toi, ma charmante...

M. Colignon (à Bounhiol, qui en a pris son parti). — La statue de la Pucelle, érigée sur la place du Martrai, à Orléans, est assez mesquine pourtant. Les ci-devant Carnutes devaient mieux à leur héroïne... Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut...

Bounhiol. — Une profonde vérité, Monsieur !

M. Cotignon (qui continue à ne pas comprendre). — Une profonde vérité, monsieur ! Ainsi, moi, comme je vous le disais tout à l'heure, si j'avais écouté mes instincts, peut-être à cette heure serais-je un artiste... célèbre ! Mais je n'avais point de fortune... Nous étions six à manger le pain paternel... Un de mes frères est mort au Brésil... Ma tante, Madame de Bernheim, l'y avait envoyé... je ne me rappelle plus dans quel but... Mon père, nature robuste et courageuse !... un homme des anciens temps. . un homme de granit et de fer... se tuait le corps et l'âme pour les siens, mais...

Bounhiol (s'apercevant que tandis que l'on cause, que l'on crie, que l'on rit et que l'on chante, je me suis glissé vers la porte pour m'évader *en catimini*). — Pardon, Monsieur, je suis à vous.

M. Cotignon (se tournant vers Perrin, qui s'approchait pour regarder le bois de Bounhiol). — Mais il fallait que la lutte eût un terme, vous le concevez, Monsieur ?

Perrin (surpris). — Comment ?

M. Cotignon (sans se déconcerter). — Mon frère fut trouvé mort un matin dans son lit, Monsieur ! mort d'une congestion cérébrale... mort... et il n'avait pas quarante-huit ans ! et l'avenir le plus brillant se déroulait devant lui... les plus brillantes protections lui étaient acquises ! (Perrin veut s'éloigner de Monsieur Cotignon ; ce dernier le retient par un bouton de sa redingote.) Ah ! monsieur ! quel coup de foudre pour ma mère !

Gauchet (chantant) :

Avec toi, ma charmante,
Plus mon verre se vide et plus ma soif augmente.

Protteau. — Oui, mon cher Bordier... Cette jeune fille s'est suicidée par désespoir de ce que je ne pouvais l'épouser... Et dès ce jour, en signe de deuil...

Bordier. — Vous avez laissé... pousser votre barbe !... Ce trait vous honore, polyglotte !... (Criant.) Eh ! là-bas ! Perrin... Cotignon est aimable, n'est-ce pas ?... il cause bien !...

Perrin (qui tourne au pourpre). — Comment !

Bordier (riant à part). — Il le *rase...* Il a *rasé* Bounhiol, il *rasera* Protteau... il *rasera* l'univers ! J'ai déterré ce *gêneur...* je le produis... Que Jupiter me foudroie si je le renterre !... (D'une voix de stentor à Gauchet.) Gauchet, assez d'Allemagne, hein !... Passons un peu au Rossini ! Le grand air du *Barbier...* Perrin le désire.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

XIX

— Comment pouvez-vous travailler au milieu d'un tel vacarme? dis-je à Bounhiol, qui m'a rejoint dans une sorte d'antichambre.

Bounhiol sourit.

— L'habitude, mon cher, l'habitude! Oh! mais vous n'avez rien vu encore; souvent ils sont une vingtaine dans mon atelier.

— Et cela ne vous gêne pas?

— Du tout. Seulement, aujourd'hui, il y a un monsieur Cotignon que Bordier m'a amené!.. Je prierai Bordier de peser ses connaissances une autre fois avant de me les présenter. Ce n'est pas une personne naturelle, que ce monsieur Cotignon!... C'est un monologue en paletot.

Et vous partez si vite?

— Oui. J'aurais été bien aise de causer un instant dessins, peinture avec vous... Mais, franchement, quand on n'y est pas rompu comme vous... ce bruit, ces cris, ces chants...

— Revenez un de ces matins. De dix à onze, je suis presque toujours seul.

— Je m'en souviendrai.

Je serre la main de Bounhiol et je vais sortir, lorsque je remarque dans un coin de la pièce un croquis assez hardi...

— Qu'est-ce que cela?

— Un portrait de Nostradamus, le célèbre astrologue, d'après une ancienne et très-rare gravure. Vous savez que Nostradamus vivait du temps de Catherine de Médicis, et que cette reine l'appela près d'elle, lui fit tirer l'horoscope de ses fils et le combla de présents. Nostradamus était né en 1503, il mourut en 1566. Un de ses fils, Michel, dit *le Jeune*, voulut prédire, ainsi que son père, mais voyant l'événement démentir toujours ses prophéties, il s'avisa d'annoncer la destruction de la petite ville de Pouzin, près de Privas, puis d'y mettre le feu lui-même, pour avoir raison au moins cette fois ; mais il fut surpris et tué... C'était en 1574, et...

Bounhiol continuerait encore, mais j'ai ouvert la porte et je me sauve...

Le laissant probablement fort étonné de ma conduite.

Je suis bien plus étonné que lui, moi, et c'est de voir qu'un homme qui vient de me signaler, à la minute, un *gêneur* au bavardage...

Se montre aussitôt tout aussi *gêneur* que celui qu'il a raillé.

Allons ! la *paille* et la *poutre* sont à demeure dans les yeux de la pauvre humanité !

XX

DE DIFFÉRENTS GÊNEURS INTIMES.

Huit mois se sont passés depuis mon cataclysme. Ces huit mois, je les ai employés assez utilement. J'ai quelques bonnes relations d'établies, quelques pièces en projet avec des auteurs estimés, une, entre autres, déjà en collaboration...

Au travail donc ! au travail !

J'occupe maintenant un petit appartement bien modeste, rue Poissonnière. J'avais pour 800 francs de loyer au temps de mes 6,000 livres de rente; je n'en ai plus que pour 400 aujourd'hui. Je possédais une bonne; j'ai une femme de ménage. Il m'arrivait souvent de dîner chez *Vachette* ou *Désiré et Beaurain*... je ne me permets plus que le *Passoir* et le *Bonvalet*... Mais Lucette m'assure qu'on ne dîne vraiment bien que là... Car... j'oubliais : Lucette

m'est restée, vous savez, quoique j'en sois réduit à la portion congrue comme finances. Elle continue de me rendre visite chaque soir en sortant de son magasin. Brave fille ! Que j'attrape un succès de cent représentations avec une de mes pièces, et je te mène voir la mer à Constantinople !

Quant à mes deux amis intimes, vous vous rappelez ?... Eugène Carpelle et Pierre Blanchin ? ceux qui me menaçaient d'un avenir si terrible si je ne me séparais de cette maîtresse... qu'ils voulaient me prendre !...

J'ignore s'ils ont eu vent de mes désastres, mais à diverses reprises, depuis huit mois, lorsque je les ai rencontrés, j'ai remarqué qu'ils m'évitaient avec un soin !.. Chers amis ! Je n'avais pourtant nulle envie de courir après eux ! Je suis bien convaincu que si je m'étais avisé de leur demander un mot de consolation à mes ennuis, ils n'auraient point manqué de se poser en prophètes méconnus, quitte à me prouver que Lucette était la cause de tout. Il n'y a rien de cruel, comme l'homme sans cœur, qu'on a méprisé aux bons jours, et auquel on revient malheureux.

Quel temps fait-il ce matin ? Il pleut à verse. Un temps tout exprès pour travailler. Il est onze heures ; j'ai déjeuné, un bon feu brille dans ma cheminée...

Je relis ce que j'ai écrit hier au soir de ma comédie avec Favery. Favery sera-t-il content de ces deux scènes ? Je l'espère. O collaborateur-chef, tu es pour le débutant dans la carrière, le Jupiter olympien dont un froncement de sourcils fait palpiter le cœur !

Je prends la plume.

Mais quel est ce bruit à côté, dans ma chambre à cou-

cher? C'est ma femme de ménage qui frotte. Oh! mais elle frotte avec une fureur exagérée! Trop de zèle!... Je ne pourrai plus parvenir jusqu'à mon lit en marchant sur un semblable miroir!

— Madame Vergé?

— Monsieur?

— Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini?

— Monsieur, il y avait de la bougie sur le parquet. Je ne sais comment monsieur s'arrange, il jette toujours de la bougie plein le parquet! A moins que ce ne soit pas monsieur, mais une personne qui...

— Merci, merci, madame Vergé, vous frotterez quand je n'y serai pas. Allez-vous en, hein?

— C'est différent, si cela gêne monsieur qu'on fasse honorablement son ménage...

Alors, monsieur n'a plus besoin de rien?

— De rien absolnment que de votre absence.

Madame Vergé a pris en grommelant sa brosse et son balai, et elle s'éloigne. C'est une bonne femme, que cette camériste à douze francs par mois; elle ne prise pas et elle ne me mange guère qu'un quart de sucre à la livre.

Mais elle frotte avec trop d'acharnement...

Et, comme toutes les femmes de ménage du globe, je crois, quand elle peut mettre quelque grief domestique sur le dos de ma maîtresse, elle y apporte aussi trop de joie.

A la première tache de bougie qu'elle me montre encore sur le parquet, je la chasse.

Où en étais-je? voyons : « Scène IV. Mademoiselle de Marsan, le Comte.

» *Le Comte* (entrant vivement). — Mademoiselle ! oh ! que je suis heureux de vous rencontrer seule !

» *Mademoiselle de Marsan* (surprise). — Monsieur le comte chez moi ! à cette heure !... »

Sapristi ! qu'est-ce que j'entends donc au-dessous !.. On dirait une serinette en ébullition. Mais non ! ce n'est pas une serinette, c'est bien pis ! c'est une femme qui chante en fausset !.. et que chante-t-elle, grands dieux ! *Ma Normandie... Ma Normandie...* en l'an de grâce 1854 ! c'est un châtiment qu'on lui aura infligé, pour quelque mauvaise action, bien sûr !

Elle se tait! Je respire!... Non, elle entame un autre couplet... Et toujours le même rhythme lent et monotone ! Toujours le même ton criard !

Oh ! les maisons d'aujourd'hui, avec leurs planchers en parchemin ! misère ! On croit être chez soi tout seul, et l'on assiste à une scène d'intérieur chez ses voisins ou bien on leur conte ses affaires.

La femme à la *Normandie* n'en finira donc pas ! elle en est à son sixième couplet. Dieu me pardonne ! elle amplifie sur le poëte! Il y a des lois pourtant contre ce genre de délits ! Si je frappais au plancher pour avertir cette dame que son chant m'agace ?... Oh ! elle serait capable de m'envoyer promener et de me condamner à perpétuité à la romance... Chut ! elle a cessé... Ah bon !.. voilà qu'elle cogne maintenant ! elle plante un clou dans la muraille ; elle a quelque figure aimée à pendre à son chevet, sans doute. Eh bien ! je ne sais ce que je préfère du marteau ou du fausset suraigu. Ah ! mais, madame, ça ne dure pas si longtemps

que ça pour poser un clou! comment tenez-vous donc votre marteau, madame?

Plus rien! l'homme adoré est pendu. Pourvu qu'elle ne le dépende point pour le rependre ailleurs! les femmes sont si fantasques!

Non, non, tout est bien terminé.

Ouf! j'en ai des gouttes de sueur au front!

Nous disons : « Scène IV. Mademoiselle de Marsan, le Comte...

Ah! c'est un pari, je pense! voilà un orgue qui réengage le feu dans la rue? Un orgue... et la pluie tombe à torrents! Il joue l'air des *Filles de Marbre,* le traître!... quelles *Marcos* espère-t-il donc évoquer aux fenêtres par ce temps-là?

Fumons une cigarette et attendons, c'est le parti le plus sage. Jamais je ne réussirai à faire causer *le Comte* et *mademoiselle de Marsan* au bruit de cette musique.

J'ai fumé une cigarette, deux cigarettes, trois cigarettes, l'orgue ne s'est point arrêté... et toujours les *Filles de Marbre*... Quel est donc ce mystère? serait-ce une aubade? *Montaubry* demeurerait-il par ici?... Oh! si cet orgue était là, près de moi!... C'est la musique du pauvre, dit-on... Mais il pleut trop, il n'y a pas le plus petit pauvre dans la rue; les pauvres sont chez eux à se chauffer à cette heure. Orgue infernal! va-t'en!...

Mes vœux sont exaucés! Il s'éloigne.

Il était temps! je n'avais plus de tabac.

Je me remets à mon bureau. Où en étais-je? Franchement je ne m'en doute plus... Ah! si, au fait, mes idées

commencent à reprendre leur cours. « Scène IV, mademoiselle de Marsan, le... »

Hein! on a sonné chez moi!... Quelque importun, peut-être?

Oui, mais peut-être aussi un ami, un confrère, mon collaborateur.

Allons ouvrir. S'il est ennuyeux d'être dérangé, il est bien inquiétant aussi de ne pas savoir qui vous dérange.

Je cours à ma porte ; j'ouvre.

J'aperçois une petite femme brune à rendre jalouse une mulâtresse, mise avec une simplicité... trop simple... Elle porte chapeau cependant, et chapeau orné d'une voilette! mais quelle voilette et quel chapeau!

— Monsieur Frantz Mozer?

— C'est moi, madame.

— Ah!

Et sans plus se gêner que si elle entrait chez un huissier, la dame brune passe devant moi, traverse tout mon logement, et se trouve assise dans mon cabinet avant que je n'aie pu prononcer un mot pour la retenir.

Qu'est-ce que c'est que cette contrefaçon de négresse-là? mon Dieu!

— Monsieur, je suis probablement indiscrète?

— Je vous avoue, madame...

— Mais vous êtes jeune, vous devez être bon, vous me pardonnerez.

Je me nomme Josepha Lassan, monsieur! j'écris, j'écris beaucoup, j'écris étonnamment! Tenez, voici une nouvelle que *je sors d'achever*.

Et madame de Lassan tire de son sein un cahier de papier sale, qu'enroule une ficelle.

— Monsieur, les journalistes m'en veulent ; ils se sont ligués contre moi, je ne sais pas pourquoi ; ou plutôt, si, je ne le sais que trop ! c'est depuis que certain grand monstre d'écrivain que je ne veux point nommer, que je ne nommerai point, a eu l'infamie de me bafouer dans son journal.

— Enfin, madame, que désirez-vous ? je n'ai pas de journal, moi ; s'il s'agit de quelque manuscrit à proposer, je ne puis donc...

— Vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez du tout au tout, vous pouvez m'être utile, très-utile. On m'a affirmé que vous étiez intimement lié avec le rédacteur en chef de la *Patrie*.

— Intimement lié, non, je le connais un peu.

— Cela me suffit, cela me suffit, monsieur ; vous lirez ma nouvelle, je vous en prie, vous la lirez ; c'est l'histoire d'un colimaçon et d'une fauvette, une histoire de cœur, monsieur ! et vous la donnerez à votre ami.

— Mon ami ? quel ami ?

— Ah ! ne me refusez pas, monsieur, ne me refusez pas ! Mais, juste ciel ! qu'est-ce que vous voulez que je devienne si vous me refusez !

— Madame...

— On m'évite de tous côtés, on me rudoie, on me chasse... c'est navrant, savez-vous, monsieur, pour une pauvre femme qui a besoin de se produire.

— Madame, la littérature est une carrière bien difficile, pour une femme surtout.

— Eh! monsieur, pourquoi difficile, si j'ai du talent... tout comme un autre... et j'ai du talent, j'en suis sûre!... mais c'est un parti pris... Oh! oui, c'est navrant de n'avoir pas plus d'égards, plus de pitié que cela!...

Et madame Josepha Lassan pleure à chaudes larmes.

Elle étend vers moi dix doigts suppliants, qui, certes, ont dû, depuis longtemps, jurer fraternité à l'écritoire, à en juger par la teinte d'ébène de leurs ongles.

Ha çà! cette femme est folle sans doute?

Je me hâte de me lever.

— Pardon, madame, mais j'attends quelqu'un, et...

— Je pars, monsieur, je pars! mais vous lirez ma nouvelle et vous la donnerez à votre ami, c'est convenu, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas convenu du tout, madame... Je vous répète...

— Merci! merci d'avance, monsieur! dans huit jours je reviendrai savoir ce que vous aurez fait. Adieu, ne vous dérangez pas... je connais les êtres.

Et madame Lassan disparaît.

Mais son manuscrit ne disparaît pas, lui.

Comment! Je serais exposé à une nouvelle visite de ce bas-bleu enragé et larmoyant! Oh! mais non!... Il est trois heures... trois heures déjà! comme le temps passe vite quand il passse mal!

Je m'habille, je ne suis plus disposé au travail... On perdrait l'inspiration à moins!

Et puis je veux déposer bien vite chez mon concierge le *Colimaçon et la Fauvette* de cette dame... Je n'entends pas que ces bêtes-là demeurent plus longtemps chez moi.

En fait de bêtes... bien!... très-bien!... voilà mon voisin d'à côté qui a mis son perroquet à sa fenêtre!

J'ouvre la mienne. La bonne de mon voisin est justement près de la cage.

— Mademoiselle?

— Monsieur?

— Monsieur Durand avait eu la bonté de me promettre qu'on n'accrocherait plus le perroquet dehors?

— Oh! ce n'est que pour deux minutes, monsieur. Il faisait trop de train dans ma cuisine... Je l'ai apporté là, mais je vais l'ôter, ce pauvre Jacquot!

Et puis, il pleut... ça le baigne... ça le rafraîchit, voyez-vous.

Ça le baigne est ravissant! Les voisins doivent-ils donc souffrir des soins de propreté des perroquets, maintenant!

Oh! je parlerai à M. Durand, et Jacquot sera privé sans retour de ses ablutions aux fenêtres, ou M. Durand n'aura plus de billets de spectacle... Je romps le traité d'alliance!

En attendant, empressons-nous de donner mes instructions à mon concierge.

— Monsieur Isidore... vous venez de voir une dame monter chez moi?

— Je viens... Mon Dieu! Monsieur, j'ai vu... sans voir... Vous concevez... un jeune célibataire a bien le droit...

— Il n'est pas question ici de mes droits de célibataire, monsieur Isidore; je vous demande, parce qu'il m'est utile de le savoir, si, oui ou non, vous avez vu monter chez moi une petite dame fort brune et assez mal mise? si c'est à vous ou à votre femme qu'elle s'est adressée?

— C'est différent! Du moment que monsieur a besoin

d'un renseignement positif, j'avouerai à monsieur que c'est à moi que la petite dame, très-brune en effet, et assez peu richement mise, a demandé l'étage de monsieur, et...

— Il suffit. Vous la reconnaîtriez, alors, si elle revenait ?

— Dame ! je la reconnaîtrais... je le pense !

— Il ne faut pas que le penser ; il faut en être convaincu, afin de l'empêcher de monter me déranger encore ; vous entendez ?

— Parfaitement, monsieur ! Ah ! c'est que monsieur ne veut plus avoir de rapports avec cette petite dame !... Elle aura déplu à monsieur !

— Je veux que vous lui remettiez ces papiers, qui lui appartiennent...

— Ah ! il y a des papiers.

— Oui, un manuscrit, que vous fourrez quelque part chez vous...

— Dans ma commode, monsieur ! Dans ma commode... oh !... rien ne s'y égare !

— Bref, c'est arrangé, n'est-ce pas ? Vous rendrez ce rouleau à cette dame en lui disant que je suis parti pour la Russie !

— Monsieur peut dormir sur ses deux oreilles ! La petite dame aura son compte ! Pour plus de sûreté, si monsieur veut attendre une seconde... j'appelle madame Isidore... monsieur lui donne également ses instructions...

— C'est inutile ! Vous êtes bien assez intelligent pour instruire votre femme à ce sujet, mon cher ami...

— Il est certain que... à mon âge...

Tandis que monsieur Isidore se rengorge, très-flatté de

mon opinion sur son intelligence, je m'éloigne, le laissant, sa casquette d'une main, le manuscrit de madame Josepha Lassan de l'autre.

Il a l'air d'un excellent homme, ce portier, mais il est trop poli. Ça dure bien longtemps, un mot à lui dire.

Il est vrai qu'il n'y a que quelques mois que j'habite *sa* maison, et que je lui ai déclaré en emménageant que, désireux de rentrer à toute heure, mon intention était de ne jamais lésiner sur les amendes.

Monsieur Isidore me donne de la politesse pour mes six à huit francs de gratifications mensuelles.

Quel temps ! quel affreux temps !... La pluie ne cessera donc pas !

Ah ! mais, j'ai une barbe d'une aune, je n'y songeais plus !... Si je me faisais raser !

J'entre chez mon barbier, à quelques pas de ma demeure.

Diable ! La boutique est pleine de monde !

— Monsieur, on vous *prend* tout de suite... Rien qu'une seconde de patience.

— Si monsieur veut regarder le *Journal pour rire.*

Voyons le *Journal pour rire* ! Peuh ! Un vieux numéro de dix jours au moins, tout déchiré, tout taché.

Ah ! c'est mon tour ! Mais le garçon qui me *prend* d'habitude est occupé... Je le regrette. J'éprouve toujours une aversion involontaire à livrer ma tête à de nouvelles mains. Franchement, l'art de se faire la barbe devrait entrer dans le système de l'éducation masculine. Cela éviterait bien du temps perdu, bien des ennuis, bien des dégoûts. J'ai essayé souvent de m'affranchir de cet esclavage du coiffeur,

mais chaque fois je me suis orné le visage d'estafilades si prodigieuses !...

Ce *commis* ne rase pas trop mal, d'ailleurs.

Voilà le patron qui rentre. Un drôle de corps que ce barbier ; il bavarde presque autant que celui de Séville... Par malheur, il n'est pas aussi spirituel.

Il m'a aperçu ; il me sait un de ses clients.

— Des soins ! des ménagements ! crie-t-il à son garçon. Effleurons l'épiderme, ne le brusquons jamais !

— Aïe ! mon épiderme est brusqué, je crois !

— Ce n'est rien, monsieur ! Un poil touché à faux... monsieur veut-il de la poudre de riz ?

— Oui.

— Un coup de fer à monsieur ?

— Non.

— Les cheveux de monsieur sont secs, bien secs ! Que monsieur y prenne garde, il perdra ses cheveux de bonne heure ! Si j'avais un bon conseil à donner à monsieur, je l'engagerais à se faire raser tout le dessus de la tête... Avec un léger toupet pendant cinq ou six mois, personne n'y voit rien... et le tissu capillaire reprend sa vigueur, son énergie.

— Merci, merci !

Il est stupide, décidément, ce garçon, avec ses pronostics de mauvais augure et ses offres de toupets... Est-ce que par hasard je perdrais si fort que cela mes cheveux ?

Hum ! J'aurai soin de ne plus me laisser raser par lui dorénavant.

J'ai payé. Je sors de la boutique... du *magasin* de mon coiffeur. Trois heures et demie. Il n'est pas encore l'heure de dîner. Je me dirige vers un café que fréquentent des artistes. J'y rencontrerai quelques connaissances.

XXI

LES GÊNEURS D'ESTAMINETS.

Comme je passais devant un groupe, à l'entrée de l'estaminet, pour aller m'asseoir au fond près de Reynier, le vaudeviliste, avec lequel je fais quelquefois une partie d'écarté, une voix sortie du groupe m'appelle.

Je me retourne. C'est un monsieur Périnet qui m'a hêlé. Je ne connais ce monsieur, un négociant, dit-on, que pour m'être rencontré souvent avec lui dans ce café ; il semble fort liant de son naturel ; il cause, il cause beaucoup, même avec ceux qui, à mon exemple, ne lui répondent guère. Monsieur Périnet parle toujours politique, et, pour ma part, je n'ai jamais été enclin à épancher mes opinions ou à m'ouvrir à celles des autres dans le sein d'un lieu public.

Cependant, je m'approche de monsieur Périnet. Tous ceux qui l'entourent ont les yeux sur moi.

— Un mot ! un seul, monsieur Moser, me dit-il. Je suis bien aise d'avoir votre sentiment sur un fait pour lequel je me trouve en ce moment en désaccord avec ces messieurs. C'est à propos des réfugiés à Londres, à Bruxelles, en Suisse. Ces messieurs prétendent que, lorsqu'ils le désirent, les réfugiés obtiennent très-facilement, pour le soin de leurs affaires, un permis de séjour à Paris ! Moi, je soutiens que cela n'est pas possible ! Qu'une telle faveur ne saurait être accordée à des gens qui...

J'interromps monsieur Périnet du geste.

— Monsieur, je ne suis nullement au courant de ce que font ou ne font pas les réfugiés, et je vous avoue que leurs actions m'intéressassent-elles, je n'aurais aucun motif pour vous le prouver. Vous me permettrez donc, n'est-ce pas, d'aller faire ma partie d'écarté.

Je m'incline et je m'éloigne, laissant monsieur Périnet, et le cercle de bavards qui l'entoure, tout ébahis du ton de ma réponse.

— J'ai une première ce soir au Gymnase, me dit Reynier, le vaudevilliste, dès qu'il m'aperçoit ; je vous ai gardé une stalle .. Ça vous va-t-il ?

— Mais avec grand plaisir !

Reynier est un charmant garçon, dont j'aime beaucoup l'esprit et le talent. Je suis très-aise d'aller applaudir une de ses pièces.

Il me présente mon billet.

A ce moment, un soi-disant journaliste, du nom de Bégard, que je n'avais pas remarqué, à demi couché à quel-

ques pas sur une banquette, se précipite vers Reynier, qui n'a pas encore eu le temps de remettre son portefeuille dans sa poche...

— Ah ! Je vous y prends ! lui crie-t-il, je vous ai vu ! Vous avez donné une place à monsieur Moser .. et pour moi, il n'y en avait plus !...

— C'est vrai... car cette place était promise depuis longtemps à monsieur Moser.

— Promise ! Laissez donc ! Il n'y comptait pas du tout. Est-ce la vérité, monsieur Moser ?

— Je vous demande pardon, monsieur.

— Parbleu ! Suis-je bête ! Vous ne démentirez pas Reynier, c'est tout simple ! Enfin, c'est bon, on se passera de vos billets, mon cher auteur, on s'en passera aujourd'hui.

Et monsieur Bégard retourne, en grommelant, se coucher sur la banquette, tandis que Reynier, penché vers moi, me dit :

— Je l'espère bien, qu'il se passera de mes billets aujourd'hui... et toujours, l'animal ! J'avais la sottise de lui en donner autrefois... Un jour, lors d'un *four* au Palais-Royal, j'appris positivement qu'il avait été le premier à demander la toile !

— Et vous ne lui avez pas dit ce qu'on vous avait appris ?

— Pourquoi faire ! Mon cher ami, vous ne connaissez pas ces bonshommes-là !... Il m'eût juré sur la croix et la bannière qu'on m'avait trompé... qu'il était incapable d'une telle noirceur !...

J'en aurais eu pour huit jours de protestations de dévouement et de tendresse...

J'aime bien mieux agir comme je le fais. Quand il sera las de courir après moi, il ne courra plus... Et s'il me siffle encore, du moins je n'aurai point fourni les verges pour me fouetter.

Et là-dessus, notre partie, hein, Moser? Deux verres de *biter* en liée. Garçon !

Le garçon nous apporte un tapis vert et des cartes.

Guillet, un acteur des boulevards, s'asseoit immédiatement à ma droite.

A la gauche de Reynier s'installe en même temps un gros homme à barbe, la pipe à la bouche, une choppe à la main.

C'est un type que ce gros homme : un gêneur peu gênant d'ailleurs, mais d'une espèce bizarre. Personne ne lui a jamais parlé, et il ne parle jamais non plus à personne dans ce café, qu'il hante depuis des années. Sa manie consiste, lorsqu'il aperçoit un groupe de causeurs ou de joueurs à sa convenance, à venir se placer près de ce groupe, puis, après quelques minutes d'attention discrète prêtée aux causeries ou au jeu, à s'endormir aussitôt profondément.

Quelques-uns disent qu'il est de la police et que son sommeil n'est qu'une feinte. Mais quel intérêt la police peut-elle avoir à assister, dans la personne d'un de ses membres, à des parties de piquet, de bésigue, d'écarté ou à des bavardages sur les arts, le théâtre? D'autres assurent que c'est un grand criminel qui ne peut bien dormir qu'en société.

Voilà une supposition bien dramatique relativement à un homme qui passe sa vie à ingurgiter des choppes. Je pré-

fère supposer tout bonnement que ce loir à face humaine est astreint à quelque profession nocturne dont les fatigues le condamnent au sommeil pendant le jour.

Mais alors que ne dort-il chez lui ?

Oh ! il y a des gens d'estaminet qui ont si peu, si peu, si peu de *chez eux*!

— Vous allez faire votre partie d'écarté avec monsieur Reynier, me dit Guillet... la fameuse partie ! Il faut que je vous regarde un instant. Je parierais que vous n'êtes pas de la force de trente-six chevaux.

— Et vous gagneriez... D'abord, cela me contrarierait, je ne vous le dissimule pas, d'être fort comme trente-six chevaux.

Si l'on veut ?

— Quoi ! Mais qu'est-ce que vous faites donc ? vous demandez des cartes avec ce jeu-là ? Tout figures ! Mais ça se joue jusqu'à ce que mort s'ensuive !... Ah ! vous voilà bien avancé, hein ? Si vous perdez le point, dites votre *mea culpa !...*

Permettez, monsieur Reynier, que je vous montre le jeu de monsieur Moser ! Tenez... trois dames et deux valets... et il va au cartes... C'est trop curieux !

Ah ! le roi !... cela remet un peu de beurre dans les épinards. Voyons, tâchons de ne plus commettre de boulettes. Refusez !... refusez ! A la bonne heure, coupez !... Votre as donc, maintenant... votre as !.. On le prend !.. ça nous est égal !... Le dix de pique, c'est une carte second. A vous le point... Marquons !

La partie continue de la sorte toute parsemée de cris de

joie et de lamentations échappés à Guillet chaque fois que je ne joue pas à son gré.

A diverses reprises j'ai été sur le point d'envoyer promener mon gêneur. Je finis par ne plus savoir où j'en suis. — Avec cela qu'à une table voisine il y a deux joueurs de jaquet qui tapent de leurs cornets sur les planches du trictrac, comme s'ils voulaient le démolir.

Mais Guillet est un bon garçon, si je le remercie trop vivement de sa sollicitude, cela le mortifiera. Il est si persuadé qu'il me rend service !

D'ailleurs, la *belle* est en train de se terminer ; je n'ai plus que quelques moments à souffrir.

Reynier a gagné ; Guillet lève les mains au ciel avec un accent désespéré.

— Voilà !... si vous n'aviez pas écarté à tort tout à l'heure, la partie était à vous. Hum ! c'était si simple !

Enfin !... Je m'en vais examiner où ils en sont de leur jaquet, ceux-là.

Guillet me quitte et déjà quelqu'un a pris sa place à notre table, ce quelqu'un me tend la main en s'écriant :

— Ah ! Moser-er-er ! ce cher-er Moser-er-er ! il joue à l'écarté ! Tant mieux-eux-eux ! Je trouve qu'il n'y a-a a que lui-i qui joue bien-en-en à l'écarté-é ici i-i.

Celui qui vient de me tenir ce discours, non pas en bégayant, comme vous pourriez le supposer d'après cet imparfait essai de reproduction de son langage, mais en grasseyant d'une façon déplorable.

Celui-là est Deschapelles, un ancien capitaine de lanciers au service de Louis-Philippe ; brave comme un lion, doux et bon comme un chien...

Spirituel, parfois, comme un singe...

Mais affligé de deux défauts capitaux qui lui nuisent souvent beaucoup.

1° Quand il se met à vous conter une histoire, cette histoire peut, à la rigueur, s'interrompre, — si vous êtes habile, — se terminer... jamais !

2° N'ayant pas le sou deux mois et demi sur trois, — parce qu'il mange régulièrement, en quinze jours, chaque trimestre de sa pension militaire. — Les deux mois et demi en question, quand vous rencontrez Deschapelles à l'estaminet, il ne vous lâche pas que vous ne lui ayez offert un petit verre.

Nota à l'honneur de Deschapelles : Pendant ses quinze jours de richesse, Deschapelles offre et paie des petits verres à l'univers entier...

— L'univers entier qui aime les petits verres.

J'ai compris ce que signifiait le compliment que vient de me lancer Deschapelles. C'est sa manière de me prévenir qu'il a soif. — Mon Dieu ! que ce Moser joue donc bien à l'écarté ! — Traduction libre : — Mon Dieu ! que je boirais donc bien un petit verre de *vieille* !

Car c'est de la *vieille* encore ! Deschapelles m'estime trop pour attendre de mon amitié une libation de vulgaire cognac.

J'ai fait signe au garçon. Il est au courant du pacte qui me lie à l'ex-lancier. Il lui verse son petit verre de *vieille*.

Deschapelles se contente de me lancer un coup d'œil de satisfaction. Il est trop occupé pour me parler à présent. Il raconte à un néophyte de l'estaminet comme quoi il a connu

jadis mademoiselle Mars, et comme quoi il elle a été folle de lui six semaines.

Car Deschapelles a été un don Juan jadis, j'omettais cette particularité. On ne s'en douterait plus en le voyant aujourd'hui. Mais il y a tant d'hommes et tant de choses qui s'effacent ou s'enlaidissent avec le temps.

Et mon *biter* que j'oublie... Je l'ai perdu, c'est bien le moins que...

— Un instant!... qu'est-ce que c'est que cette liqueur rougeâtre que vous allez boire là, Moser?

Une main a retenu ma main prête à porter le verre à mes lèvres. J'aperçois Bordier... Bordier, le jeune homme aux gros yeux, le faiseur d'imitations, le farceur d'atelier.

Bordier prend le verre.

Plusieurs badauds de l'estaminet s'approchent.

Bordier va régaler la galerie d'une facétie de sa gibecière. Elle n'est pas neuve... — la facétie, — elle est imitée de la scène du Chambertin, dans le *Nouveau Seigneur*. — Il me l'a déjà faite trois ou quatre fois, comme à bien d'autres, et à mon sens, elle est d'un comique médiocre. Mais Bordier paraît si enchanté en l'exécutant et la galerie si bien disposée... Prêtons-nous donc à la circonstance.

Bordier déguste gravement une gorgée de *biter*; — on rit. — « Tiens! c'est du *biter*! » — On rit plus fort. — « Est-ce du *biter*, au fait? » — Il avale deux gorgées; on rit aux éclats. — « Cependant, il me semble... — Il a bu les deux tiers du verre; quelques idiots se tordent. — « Oui, oui, décidément, c'était bien du *biter*! » — Il remet le verre vide sur la table; les idiots susdits se roulent.

— Et voilà de quelle manière ingénieuse, lorsqu'on a le gousset à sec, on se rafraîchit le gosier à flots !...

Me dit ensuite Bordier, en s'asseyant en face de moi, ses boules de loto étincelantes de la joie de son succès.

— Charmant ! Vous devriez aussi dîner un de ces jours en employant la même ingénieuse manière.

— Mais cela m'est arrivé ? cela m'est arrivé il n'y a pas trois jours, au café des Variétés, avec Favery.

Je lui ai mangé comme ça tout son déjeuner à mesure qu'on le lui servait... Ses œufs sur le plat, sa côtelette, son roquefort !... Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il avait faim.

— Et ça l'a diverti, néanmoins ?

— Infiniment ! Il est si original, ce Favery !... Je savais bien ce que je faisais !

— Et qui a payé la carte ?

— Lui ! Cela n'eût pas été drôle autrement.

Ah ! j'ai offert les cigares, par exemple... Oh ! j'ai offert les cigares... et...

— Et, interrompt Reynier, comme Favery, sous prétexte qu'il fume beaucoup après déjeûner, a demandé un paquet de *londrès*... à six sous l'un, vous en avez eu pour neuf francs pour votre part... vous...

Tandis que Favery acquittait sa note d'œufs sur le plat et de côtelette, qui ne montait pas à cent sous !

Il est assez drôle aussi, n'est-ce pas, ce dénoûment de votre farce ?

Je pars d'un éclat de rire.

Bordier essaie d'en faire autant, mais il a de la peine à y réussir. Il est évident que le récit complémentaire de Rey-

nier ne lui a rappelé qu'un fâcheux souvenir. Généralement les farceurs n'aiment pas qu'on leur rende la monnaie de leurs pièces.

Mais cinq heures sonnent. Reynier se lève pour partir. Je le remercie de nouveau de son billet, et je m'éloigne à mon tour. En traversant la salle de billard, j'ai encore à subir deux gêneurs qui, la queue étendue sur ma poitrine, exigent que je m'extasie devant leurs carambolages, leurs effets *à revenir* !

Je m'extasie trois bonnes minutes... c'est raisonnable !.. Mes gêneurs sont contents... Je puis enfin aller dîner !

Ah ! l'on sait bien quand on entre à l'estaminet, mais on ne sait guère quand on en sortira !

Pourquoi aussi allez-vous à l'estaminet ? me diront quelques lecteurs pudibonds ; est-ce qu'on va dans de semblables endroits ?

Mon Dieu, lecteurs pudibonds, je ne nie point qu'en général les estaminets ne soient fréquentés par une société... mêlée... mais c'est l'histoire de tous les lieux publics, cela. Libre à vous, d'ailleurs, de n'y causer qu'avec les gens que vous connaissez et qui vous plaisent.

Et puis, croyez-moi, les estaminets ont été calomniés ; on n'y rencontre pas plus d'escrocs qu'autre part... On y en rencontre moins, parce qu'ils y sont plus surveillés que nulle part.

Et puis les artistes — qui sont, pour la plupart, des gens fort honorables, — aiment l'estaminet, eux ! Or, quand on vit avec les artistes, il faut donc un peu vivre comme les artistes. Il faut hurler avec les loups.

Et puis, à mon avis, un homme doit aller partout.

Et puis...

Ah ! et puis... Tenez, je connais, il est vrai, un écrivain qui n'a mis, de ses jours, les pieds dans un café...

Mais, en revanche, cet écrivain porte éternellement un parapluie sous son bras...

Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau...

Ceci n'est pas une plaisanterie, encore moins un paradoxe. A force de vertu, voilà où cet homme en est réduit : au parapluie à demeure !... Il ne prendrait pas un grog avec un ami au café des Variétés ou du Gymnase, voire au café Minerve... de peur de se rendre blâmable par-devant sa conscience de *gentleman* d'abord...

Et d'écrivain ensuite.

— D'écrivain qui vise à l'académie.

Et le malheureux prend tous les jours en sortant de chez lui son sempiternel riflard, sans crainte de ridicule !...

Du ridicule... qui n'empêche personne, il est vrai, d'entrer à l'Académie...

Mais qui empêche qui que ce soit, — à Paris surtout, — d'être traité avec déférence et respect.

Soyez franc : entre l'homme qui s'en va sans façon fumer un cigare et boire un verre de bière avec des amis... — dans un endroit tout exprès disposé pour boire de la bière et fumer des cigares.

Et l'homme qui mourrait de soif plutôt que de franchir le seuil d'un estaminet... — parce que l'estaminet est mauvais genre.

Qui choisirez-vous pour société, pour compagnon, pour ami ?

Croyez-moi, toute affectation à mieux faire que les au-

tres, — dans le monde des arts... comme partout... — émane d'un esprit étroit, hypocrite ou sauvage.

S'il en eût existé de leur temps, à coup sûr *Alceste*, *Harpagon* et *Tartufe* se fussent détournés avec dégoût en passant devant un estaminet.

Mais Molière y serait entré souvent, lui.

XXII

LES GÊNEURS DE RESTAURANTS.

J'avais faim, j'ai pris place dans le salon du premier restaurant que j'ai rencontré sur ma route. Il n'y a pas beaucoup de monde encore ici; hâtons-nous de dîner. Rien n'est déplaisant, à mon avis, comme de rétrograder, par l'odorat, vers le potage, quand l'estomac en est déjà au dessert.

Ah! ces quatre messieurs assis là-bas font bien du bruit, ils m'ont toute l'apparence de gens de la campagne, et les gens de la campagne se croient partout à la campagne! Ils crient, ils rient, ils trinquent! Dix dîneurs comme cela, et le plafond de la salle ne tarderait pas à s'écrouler.

Après tout, ne vais-je pas faire le susceptible! Je n'avais qu'à aller dîner au Café Anglais ou chez Vachette, si je voulais savourer mon beefteck en silence! Et encore...

j'ai souvent rencontré chez Vachette et au Café Anglais des gens qui criaient beaucoup en dînant... quoiqu'ils ne fussent pas de la campagne... et qui n'étaient pas plus amusants que mes quatre villageois. Bah ! on danse bien sur un volcan, on peut bien dîner sur une toupie d'Allemagne !

Le maître de la maison vient s'enquérir de ma situation.

— Monsieur a commandé ?

— Oui.

— Monsieur n'attendra pas.

Il me présente toute ouverte une tabatière dans laquelle on coucherait un nouveau-né.

— Merci... Mais je vous serais très-obligé si vous pouviez faire comprendre à ces messieurs là-bas qu'ils causent un peu trop haut.

Le restaurateur sourit. Il aborde les paysans... J'espère qu'il va les engager à modérer la puissance de leurs organes... Quelle erreur est la mienne ! L'un des criards lui demande une bouteille. C'est la douzième qu'ils vont vider. Le restaurateur s'incline et court à sa cave. Allons ! il a raison ! Comment imposer silence à quatre dîneurs qui en sont à leur douzième bouteille !

Mais que ce garçon est long à me servir !

— Et mon filet ?

— Tout de suite, monsieur.

— Voilà une heure que vous me dites : Tout de suite !

Une dame et un monsieur s'installent à ma gauche.

— Qu'est-ce que tu veux manger, chère amie ?

— Ça m'est égal.

— Un potage Crécy ?

— Ça m'est égal.

— Des huîtres ?

— Ça m'est égal.

— De la volaille ?

— Ça m'est égal.

— Du gibier ?

— Ça m'est égal.

Le monsieur fait une mine dépitée. Il est certain que si tout est indifférent, comme nourriture, à cette dame, il sera assez difficile à ce monsieur de lui commander un dîner agréable.

Mais quantité de femmes ont ce mot stupide stéréotypé sur les lèvres quand on dîne avec elles au restaurant : « Ça m'est égal. » C'est un genre pour ne point paraître gourmandes.

Cependant, donnez-leur un mets bien simple... une entrecôte ou un pied de mouton, et vous verrez aussitôt leur grimace.

Ah ! ce monsieur s'est lassé des monotones *ça m'est égal* de la dame. Il la querelle tout bas. Elle affecte de ne point répondre, mais elle passe au coquelicot, au pourpre. Voilà une femme fâchée parce qu'on a désiré lui faire plaisir. Oh ! sexe enchanteur !

— Garçon ! une croûte au pot et un bœuf aux choux ! crie le monsieur.

La dame tressaille.

Eh ! eh ! pas trop mal ! ce monsieur est un homme d'esprit ; une autre fois, sa femme, ou sa maîtresse, ne se fera plus si fort tirer l'oreille pour demander des truffes et des perdreaux.

— Garcon ! et mon filet, voyons !

— Voilà ! Monsieur.

— C'est heureux!... Mais qu'est-ce que vous m'apportez donc là ?... ce n'est pas du filet... ça n'a jamais été du filet ?

— Ah ! je croyais que monsieur m'avait demandé du civet.

— Que le diable vous emporte !

— Monsieur n'a pas besoin de se mettre en colère, on va remplacer ce plat à monsieur.

— Oui, on me le remplacera dans une heure, n'est-ce pas ? Laissez ce civet, je le mangerai, ce sera plus tôt fait.

— Mais du tout, monsieur, puisque Monsieur veut un filet, je ne souffrirai pas...

— Ah ! vous allez me laisser tranquille à la fin, hein, garçon ?

Je suis parvenu à conserver mon plat de lièvre, que je mange, et sur lequel le garçon jette, en s'éloignant, des regards désolés ; le drôle avait le placement de son civet, sans doute, et j'ai dérangé ses projets.

— Cela contrarie-t-il monsieur, que je m'assoie à sa table ?

— Comment donc ! nullement, monsieur.

C'est un petit vieillard qui m'a adressé la question susdite, à laquelle je viens de répondre. Le salon est tout rempli de dîneurs, il faut bien se prêter de bonne grâce à la circonstance. J'étais seul à ma table, j'ai dû y accepter de la société.

Le petit vieillard commande une soupe à l'oignon et au

fromage. Ce que je craignais ; j'en étais aux relevés d'entrées, je retombe dans la soupe. Ah ! bah ! puisque je savoure un civet, un peu plus ou un peu moins d'odeur d'oignon, qu'importe !

Saprelotte que ce petit vieillard est donc propre ! il souffle dans son verre, il souffle dans son assiette, il souffle sur sa bouteille, il souffle sur la nappe...

Oui, mais tout ce souffle s'exhale jusqu'à mon visage, et cela ne me sourit guère.

Ah ! Borée se calme pourtant. Le voilà maintenant qui frotte tout ce sur quoi il a soufflé. Il râpe son pain avec son couteau, il le coupe par morceaux égaux , il les compte, Dieu me pardonne ! Quel maniaque !

Mais ce n'est pas tout, on lui a servi son potage, et ce septuagénaire a une façon d'avaler... Ah ! je ne parviendrai jamais à vous décrire cette manière hétéroclite de se verser des cuillerées de soupe dans le gosier, mais ce que je puis vous certifier, c'est que cela est tellement déplaisant à entendre que tout mon appétit s'en est enfui. Je n'ai plus qu'un désir, qu'un besoin, c'est de quitter cette table... ce voisinage... ce restaurant.

Le maitre de la maison passe près de moi, il me sourit et me présente de rechef sa tabatière.

— Non, non... Ce que je dois, monsieur, ce que je dois ?

— Monsieur ne prend pas de turbot !... frais comme l'œil.

— Non, non ! ce que je dois !

— Un peu de dessert ?

— Non, non ! ce que je dois !

On m'apporte mon addition au bout de cinq minutes.. cinq longues minutes durant lesquelles j'ai été contraint d'assister aux opérations du petit vieillard sur un plat de fricandeau à l'oseille.

L'atroce petit vieillard! il s'annonçait si propre, propre jusqu'à l'exagération, n'est-ce pas?

Et il prend sa viande, son oseille, sa sauce, tout avec ses doigts!...

J'ai soldé ma dépense, je m'enfuis... je ne m'arrête que sur le boulevard Bonne-Nouvelle. J'ai le cœur malade... il me semble que l'odeur de l'oignon et l'image du petit vieillard me poursuivent.

Ah! je ne dînerai pas de quinze jours... au restaurant.

XXIII

LES GÊNEURS DE THÉATRE ; LES GÊNEURS DE PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

On donne ce soir au Gymnase, avant la pièce de Reynier, un vaudeville de Scribe, que j'ai déjà vu souvent, mais que je reverrai encore volontiers, d'autant plus qu'il y a une débutante dedans. J'entre donc au théâtre, de bonne heure, avant l'arrivée du public des premières représentations. Le public des premières arrive tard... quand il arrive.

La stalle près de la mienne est occupée par un certain Mathieu, un ex-acteur, assez mauvais, des petits théâtres, aujourd'hui marchand de draps de la rue Saint-Denis. Quoiqu'il y ait longtemps déjà que Mathieu ait renoncé à Satan, à ses pompes et à ses planches, il a conservé néanmoins un goût prononcé pour tout ce qui concerne l'art dramatique. Il ne rencontre pas un ancien camarade, une

connaissance de coulisses, un auteur, sans le ou la saluer, ou lui tendre la main, — suivant le degré d'intimité des rapports. — Enfin, Mathieu ne manque jamais une première quelle qu'elle soit, aux Français ou aux Délassements ; c'est pour lui, plus encore un devoir qu'un plaisir.

Une première !... manquer une première !... un homme qui a eu l'honneur d'être artiste !... mais il préférerait mille fois laisser brûler son magasin. Pauvre Mathieu, va, tu ne seras jamais qu'un médiocre drapier ! le vieil homme tressaille trop souvent en toi !

Mathieu me connaît un peu, nous nous saluons.

— Vous venez voir la pièce de Reynier ? me dit-il.

— Oui.

— Charmante, à ce qu'il paraît ; les acteurs étaient enthousiasmés à la lecture.

— Cela pourrait bien n'être pas une raison... mais j'espère que cela en sera une.

— Moi aussi, Reynier m'a donné un rôle, dans le temps que j'étais à l'Ambigu... dans une féerie... un petit rôle... je faisais un âne... un âne parlant... Reynier a été plein de politesse avec moi après la première... Il m'a remercié comme si je lui eusse joué...

— Un tigre... Eh ! eh ! vous pensez donc toujours au théâtre, monsieur Mathieu ?

— Il n'y a que cela d'amusant au monde, monsieur Moser ! Il n'y a que cela ! Aussi ! que je fasse ma fortune, et vous verrez !...

— Vous remonteriez sur la scène ?

— Pourquoi pas ? J'ai juré à mon oncle, qui m'a laissé

son magasin, de vivre dans les draps, mais je n'ai pas juré d'y mourir.

Ah ! on va commencer la *Chanoinesse*. Vous connaissez ça ?

— Oui, mais je ne connais pas la débutante ?

— Il y a une débutante ?

— Mademoiselle Emma Roger.

— Emma Roger ? oh ! j'ai joué avec elle à la Salle-Lyrique... Comment, Emma Roger est ici ? j'en suis bien aise, c'est une excellente fille.

La toile se lève, Mathieu ne cesse point de parler pour cela ; il me raconte qu'il a failli épouser Emma Roger, il y a trois ans ; que cet hymen n'a tenu qu'à un cheveu, mais que des cancans ont tout brisé.

Pendant les premières scènes je laisse l'ex-acteur défiler son chapelet ; mais, au moment où la débutante paraît, comme il menace de redoubler de souvenirs amoureux et artistiques :

— Excusez-moi, mon cher ami, lui dis-je en l'interrompant, mais je tiens à entendre mademoiselle Emma Roger... Or, du train dont vous y allez, comme je risquerais fort de n'entendre que vous...

— C'est juste ! c'est juste ! je me tais !... Oh ! je n'ouvre plus la bouche, je vous le jure.

Mathieu observe en effet religieusement son serment. Il est tout yeux et tout oreilles ; il ne bronche pas plus qu'une statue.

Mais il y a derrière moi un monsieur bien pénible. Ce monsieur qui, sans doute, sait par cœur la *Chanoinesse* et qui tient à en témoigner à ceux qui l'environnent ; ce mon-

sieur joue et chante avec les acteurs et les actrices, depuis le lever du rideau, lançant avant eux la phrase dans la tirade, la pointe dans le couplet. Que ne se met-il dans le trou du souffleur, il remplacerait avec avantage cet estimable mais souvent somnolent employé, tandis que là, à l'orchestre, il est si fastidieux!

Espérons qu'il ne sait pas encore la pièce nouvelle!... Eh!... on a vu de ces gêneurs là; on avait eu l'imprudence de les laisser entrer une fois à une répétition, cela suffisait... le perroquet était dressé.

La *Chanoinesse* s'achève.

— Eh bien! que pensez-vous de la petite Roger? me dit Mathieu.

— Elle est gentille.

— N'est-ce pas? Je m'en vais lui envoyer un bouquet. Elle m'a aperçu... Elle se doutera que le bouquet vient de moi.

Mathieu sort. Cependant la salle commence à se garnir — *d'un public d'élite*, — style réclames. — Voilà les amis et les ennemis de l'auteur... — Ils se ressemblent tous si fort qu'on s'y perd. — Voilà les *chers confrères*, voilà les directeurs des autres théâtres. Tous ces messieurs entrent, qui à l'orchestre, qui au balcon, bien raides, bien gourmés. On dirait des juges prêts à assister aux débats d'un parricide. Quelques-uns sourient pourtant... mais le vilain sourire!... Ah! cela est si difficile de bien sourire quand un rival est sur le point, peut-être, de remporter une victoire! Voilà dans les loges les critiques du grand trottoir. Ne disons pas de mal de ceux-là, la plupart du temps ils sont dignes comme des augures... qui ne se regardent pas entre

eux... et ce masque impénétrable dont ils s'affublent est de bonne guerre : s'ils consentent rarement à applaudir quand tout le monde applaudit, du moins jamais non plus ils ne sifflent quand tout le monde siffle... Il y a compensation.

Voilà aussi les boursiers du boulevard des Italiens qui apparaissent. — Ah ! le premier jour de l'an de quantité de ces *Mondors* tombé le 1[er] octobre !... Je n'ai appris cela que dernièrement. — Voilà les *Dames aux Camélias* du ban et de l'arrière-ban... C'est à qui fera plus de bruit de ces dames et de ces messieurs en ouvrant une porte, en laissant tomber une banquette, en interpellant une ouvreuse. Certain argent et certain amour, quand ils s'occupent des arts tiennent fort à ce qu'on les remarque. Ah ! quels sont ces deux gaillards qui s'installent à ma gauche ? ils ont passé devant tout le monde le sourcil froncé, la poitrine tendue, l'œil provoquant ; mais je les reconnais : l'un est un commis-voyageur, l'autre un courtier en vins, tous deux amis... de café... de Reynier. De braves et robustes garçons, au reste, très utiles à une première. Reynier n'aurait garde de les oublier dans sa distribution de billets ; ils se feraient hacher pour *leur* auteur.

On a sonné. Un *chuuut* prolongé parcourt la salle. L'ouverture commence. Tardif et Sabran, — le commis-voyageur et le courtier, — promènent leurs regards sur les visages qui les entourent ; ils cherchent à lire sur ces visages ce qu'ils peuvent exprimer d'avance pour ou contre. Oh ! oh ! Tardif montre du geste à son compagnon deux *écrivaillons* de la petite presse assis devant moi : Messieurs Petit-Jean et Frontin, deux feuilles de chou : la *Coulisse* et le *Rôdeur des Théâtres*. Tardif a flairé une piste, messieurs

Frontin et Petit-Jean sont des *démolisseurs*, — du moins ils s'intitulent de la sorte dans leur aimable coterie. — Ces jeunes apprentis Frérons ont juré haine, bave et invectives à tout ce qui tient honorablement une plume. Ils haïssent, ils crachent et ils injurient donc à plaisir ; ils démoliront tout... ils l'ont juré sur les cendres de leurs vaudevilles, de leurs drames, refusés même à *Bobino*... Quand la littérature entière sera tombée en ruine sous leur pioche, eh bien ! à eux de reconstruire un *temple* en place des *boutiques* qu'ils auront détruites.

Chers bijoux d'écrivaillons ! ils n'oublient qu'une chose dans l'entraînement de leurs nobles passions ; c'est que leur pioche est en fer-blanc, et le *temple* qu'ils rêvent, une bicoque. Mais vous, qui vous imaginez qu'on devient un lion en aboyant sans cesse comme un roquet, lisez donc, si vous savez lire, les noms des hommes qui ont illustré, qui illustrent encore la littérature. Pour arriver, ceux-là, ils ont aimé, ils ont lutté, ils ont souffert en face de tous, au milieu de tous. Ils avaient trop de cœur, trop de foi, trop de talent aussi pour perdre leur temps comme vous à piailler et à mordre, honteusement tapis dans l'ombre, au coin d'un feuilleton borgne.

L'ouverture n'est pas achevée, et déjà messieurs Petit-Jean et Frontin aiguisent leurs griffes.

— C'est de Reynier, je crois, cette *machine* en deux, actes que nous allons avaler ?

— Je me le suis laissé dire.

— Eh bien ! nous allons avoir de l'agrément. Quel métier ! quel métier de forçat que le nôtre, mon pauvre ami !

— Ne m'en parle pas ! pour ma part, je suis sur les dents... cinq premières cette semaine !... et il faut raconter tout cela !... c'est à en avoir des indigestions !

— Chut ! chut !

XXIII

MM. Petit-Jean et Frontin se retournent à cette interruption, partie, derrière eux, de la bouche de Tardif et de Sabran ; ils toisent d'un air impertinent les deux amis.

— Ah ! c'est trop fort ! ricane M. Petit-Jean, on ne peut plus parler pendant l'ouverture, maintenant !

— Ce sont des Pylades de l'auteur, sans doute ! c'est trop joli !...

Sabran tressaille ; il va répliquer aux bonshommes, mais Tardif qui me paraît d'un tempérament plus froid, plus posé, arrête son compagnon d'un mot : la toile est levée.

C'est égal, j'engage MM. Petit-Jean et Frontin, malgré leurs airs ironiques, à s'en tenir au quasi-muet avertissement qu'ils viennent de recevoir. Cela pourrait aller mal pour eux tout à l'heure.

La pièce commence; dès les premières scènes, des situations, de l'esprit, le jeu charmant des comédiens disposent parfaitement le public.

Mais, à sa sortie, le jeune premier, en se retournant, a involontairement fait tomber une chaise...

Quelques rires s'élèvent dans la salle. Ah ! il est vrai que c'est d'un comique achevé, une chaise qui tombe!... Qui pourrait retenir son hilarité, à l'aspect d'une chaise qui tombe!... Une chaise qui tombe !... Connaissez-vous, au monde, rien de plus divertissant !...

MM. Petit-Jean et Frontin, comme bien vous vous y attendez, ont ri plus fort que qui que ce soit.

— Est-il maladroit ce petit Armand ! Hein, est-il gauche !

— Mon bon, après tout, c'est bien pardonnable... quand on a de la prose comme ça à débiter... ça trouble...

— Ah ! ah !.. délicieux !.. Je mettrai celui-là dans mon article !... et...

— Pardon, messieurs, mais je n'entends rien.

Cette fois, c'est Mathieu qui s'est penché vers les journalistes.

Ils se retournent de nouveau tous deux avec leur clignement d'œil habituel :

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ?

— Il y a que je n'entends que vous et que je préfère entendre la pièce.

— Monsieur a raison, dis-je aux deux démolisseurs, et je vous serai très obligé, pour ma part, de garder vos réflexions pour l'entr'acte.

— Ah ! vraiment !

— Oui, vraiment... Et si vous ne vous taisez pas, c'est nous qui vous feront taire !

— Et plus vite que ça encore !

Tardif et Sabran se sont mêlés, à leur tour, à la conversation.

MM. Petit-Jean et Frontin affectent de ne pas avoir entendu leurs derniers interlocuteurs. Ils se contentent de hausser les épaules avec le plus souverain mépris en reprenant leurs positions premières. Réfléchiront-ils, décidément, maintenant, avant de *chuchotter*... tout haut ?

Cette petite scène n'a pas duré deux secondes, mais elle a causé, néanmoins, un léger désordre à l'orchestre. Des *chut* successifs se sont élancés de tous côtés, surtout du côté des *chers confrères*. C'est encore troubler un peu que de vouloir faire cesser le trouble. Ah ! MM. Frontin et Petit-Jean en sont arrivés à leur honneur !... Une chaise renversée n'est jamais perdue !

Enfin le silence s'est rétabli. L'acte va s'achever. On a applaudi, beaucoup applaudi.

Mais, dans une tirade, un mot, un peu risqué peut-être, provoque quelques murmures.

Non ! non ! Les rédacteurs de la *Coulisse* et du *Rôdeur* n'ont pas été assez intelligents pour réfléchir ! Comment résister d'ailleurs à une si belle occasion ! On a murmuré.

— Ignoble ! ignoble ! dit l'un.

— Des mots d'argot dans une comédie, dit l'autre.

— Mais c'est de la littérature de mauvais lieu !...

— Du style de...

Les jeunes démolisseurs n'en peuvent pas dire davantage. Ils viennent de se sentir simultanément saisis, tous

deux, par le collet et presque enlevés de leurs stalles. Ah! Tardif et Sabran étaient à bout de patience!

— Nous vous avions dit de vous taire, taisez-vous donc! s'écrient les deux amis en secouant les deux ennemis.

— C'est une horreur! Voulez-vous nous lâcher?

— Oui, quand je t'aurai cousu la bouche, drôle!

— Rue Richelieu, 15, Petit-Jean, journaliste, monsieur!

— Rue d'Antin, 28, Frontin, journaliste, monsieur!

— Nous nous fichons pas mal de vos adresses! Nous allons arranger ça tout de suite, sur le boulevard, entendez-vous?

— Nous ne nous battons pas comme des crocheteurs, nous, messieurs!..

— Pourquoi donc ça? vous parlez bien comme des chiffonniers!...

— Nous lâcherez-vous, à la fin!

— Oui, nous lâcherez-vous!...

— Chut!... chut!... Silence à l'orchestre!

— A la porte! à la porte!

XXIV

SUITE DES GÊNEURS DE PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

C'est sur ce tumulte que le premier acte de la pièce de Reynier s'est terminé. Pauvre Reynier ! Il a dû entendre tout ce bruit, qu'il doit être malheureux !... Ah ! s'il a des ennemis bien acharnés, il a des amis trop ardents, aussi ! Le *pavé de l'ours*... La Fontaine a tout dit... tout... jusqu'aux premières représentations ! L'orchestre tout entier s'agite, se démène comme une fourmilière au sein de laquelle on aurait jeté un tison... Les uns sont contre, les autres sont pour... Un garde municipal paraît. — Qui a causé du scandale ? — Monsieur ! — Monsieur ! — Per-

sonne !... — Si fait !... — Non !... — Si !... — Non !... Allez-vous en, municipal, c'est fini !

Fini !... Et Tardif et Sabran — animés de cette colère aveugle qui brûle encore même lorsque les aliments lui manquent, — ne font que répéter à Petit-Jean et à Frontin :

— Mais sortez donc ! sortez donc un peu avec nous, si vous n'êtes pas des lâches !..

Voilà qu'ils les tueraient volontiers, maintenant, pour leur apprendre à rire quand M. Armand commet une maladresse !...

Heureusement que MM. Frontin et Petit-Jean ne tiennent pas du tout à être tués... pas même à être tout simplement rossés. Ils se sont assis. Ils ne bougent plus ! ils ne bronchent plus ! Ils ne répondent plus !

Aidé de Mathieu, je parviens enfin à faire comprendre à Tardif et à Sabran qu'Alcide aurait tort de continuer à brandir sa massue quand l'Hydre s'humilie.

Le garde municipal s'éloigne ; le calme se rétablit.

— Ah ! qu'ils ne recommencent pas, toujours ! grommellent Tardif et Sabran en foudroyant de leurs regards le dos des deux démolisseurs !

— Ils ne recommenceront plus ! Taisez-vous !

— Dire que le style de Reynier est ignoble !

— Dire que c'est de la littérature de mauvais lieux ! Les mauvais lieux sont ceux où ils perchent, les cuistres !

— Chut ! chut ! ils ne diront plus rien ! Allons ! allons ! Le second acte va commencer... songez qu'une algarade semblable encore et la pièce de Reynier est très-compromise !

— Vous avez raison, messieurs... Et pour Reynier... Mais si ce n'était pas pour Reynier !...

— Oui, mais c'est pour Reynier !

Le second acte commence en effet, et, cette fois, rien ne l'interrompt ; il file à ravir.

On entend bien encore, par-ci par là, aux passages les plus intéressants, les plus dramatiques, quelques nez qui se mouchent avec une persistance déplorable !... — C'est extraordinaire ce que les premières représentations engendrent de rhumes de cerveaux ! —

J'ai surpris aussi, de côtés et d'autres, certains regards fixés sur Petit-Jean et Frontin, Sabran et Tardif !... Ces regards semblaient dire à ces messieurs, dans leur expression railleuse :

— Eh bien ! quoi donc? Vous avez cessé de crier, de vous battre ! Déjà !...

Mais en dépit de ces nez et de ces regards désireux de tapage, le succès est constant ; le nom de Reynier vient d'être proclamé au milieu des bravos !

Courons féliciter ce cher auteur. Je dis adieu à Mathieu ; je salue Tardif et Sabran qui me prennent les mains et me les serrent à me les rompre. Eux aussi, du reste, ils vont voir Reynier. Ils l'attendront à la porte du théâtre jusqu'à ce qu'ils puissent, à son tour, lui briser un peu les doigts.

Quant à MM. Petit-Jean et Frontin, que diable sont-ils devenus? Tandis qu'on nommait l'auteur ils ont disparu de l'orchestre avec une promptitude !... Les démolisseurs auraient-ils craint d'être démolis !...

En traversant les couloirs je coudoie la foule des chers confrères. Les uns sont mornes et silencieux comme s'ils

venaient d'être sifflés. Je n'exagère pas, je vous jure, j'ai vu mille exemples de ces tristesses-là dans des circonstances semblables. Cependant, pour des hommes... d'esprit, ou qui devraient être des hommes d'esprit, cela est assez gauche de commettre, *coram populo*, la bêtise... — le mot péché n'est pas assez vigoureux — de l'envie. Mais on ne se refait pas, que voulez-vous ! On a du chagrin, on le montre. C'est la faute d'une physionomie trop expressive.

D'autres, au contraire, affectent les manières les plus riantes. Défions-nous ! Ce sont les plus méchants, parce que ce sont les plus intelligents. Ils causent tout haut de la pièce... Que disent-ils ?

— C'est très gentil, n'est-ce pas, *ma petite vieille ?*

— *Ma petite vieille* est un mot carressant de l'argot de ces messieurs. *Ma petite vieille* remplace, entre eux, la locution : *mon cher*, qui est usée, et celle de : *crétin...* qu'on pense souvent, mais qu'on n'ose pas dire. —

Le *petite vieille* interrogé répond au *petite vieille* interrogeant :

— Mais pas mal ! pas mal !... Pas très-original, par exemple !...

— Et fait !... As-tu jamais vu un second acte bâti comme ça ?...

— Quelques longueurs !...

— Oui ! Oh ! Trop de longueurs !...

— Il y a des mots...

— Des mots... Je le crois bien !... un peu crùs, même ! Ce Reynier ose tout dire, lui !...

— Je crois que ça fera de l'argent.

— Pas un sou, ma *petite vieille*... pas trente représentations à deux mille...

— Si fait !.. C'est bien monté !..

— Ah ! sous ce rapport, c'est possible !..

— Allons ! Allons ! c'est un succès, va...

— Je le veux bien ! C'est un succès !

C'est un succès !... et c'est mal fait !... et les mots sont trop crûs !.. Et ça n'aura pas trente représentations à deux mille !...

Arranger tout cela !

O chers confrères, vous êtes comme les chats : vous égratignez même en caressant.

XXIV

Reynier est au foyer des artistes — foyer qui brille, en ce moment par une absence complète d'auteurs. Règle générale, après une chute, les *petites vieilles* abondent à l'entour de la victime. C'est un devoir de porter des consolations à celui de qui l'on peut se dire en le regardant, — comme dans la caricature du faubourien et de l'ivrogne : — « Je serai peut-être comme cela demain ! »

Et puis les consolations ça coule de source d'un cœur soulagé d'inquiétude.

Mais après un succès, ah ! ma foi !.. On est si fatigué !.. Il est tard !.. On va se coucher.

Ou caqueter un brin dans quelque café, sur les destins de la pièce.

Comme je ne suis pas encore un auteur... — et c'est, peut-être même *parce que* je ne suis pas encore un auteur,

— j'ai supposé tout simplement, qu'il était de bon goût d'aller adresser mes compliments à Reynier, pour deux raisons : la première, parce que sa pièce est une très-jolie chose ; la seconde, parce qu'il a eu la bonté de me donner un billet pour la voir.

Reynier causait avec Bonnet, le libraire, quand je suis entré au foyer : sans doute Bonnet était venu pour acheter la pièce nouvelle, cependant je le vois qui s'éloigne, d'un air de mauvaise humeur. L'affaire ne sera pas conclue.

Je cours à Reynier.

— Vous devez être content? lui dis-je.

— Et vous?

— Moi aussi, la preuve c'est que j'accours vous féliciter.

— Tout le monde n'est pas de votre avis, pourtant, dans la salle, avouez-le?

— Dame!... vous n'en êtes pas à votre première pièce, mon cher Frantz... vous devez donc savoir qu'il n'y a point de roses...

— Sans épines, c'est vrai! Et les épines Petit-Jean et Frontin ont piqué raide, ce soir, n'est-ce pas?

— Ah! vous connaissez ces bonshommes?

Si je les connais!.. Tenez. Cela date de l'année dernière. Un matin, deux jeunes gens au maintien timide, se présentent chez moi. Ils m'apportaient un vaudeville et me priaient de le lire, en me répétant, l'un après l'autre, *qu'ils seraient heureux d'avoir un collaborateur comme moi!*

Leur physionomie, leur politesse, leur timidité me plaisaient. Je prends donc le manuscrit de mes deux jeunes gens et je le lis tout de suite ; animé, je vous le jure, des

dispositions les plus favorables. Mais, hélas ! Rien, absolument rien dans ce malheureux acte !.. Pas une situation, pas un mot. Une action rebattue, usée !.. un style impossible... une orthographe parfois douteuse !..

Quand ces petits jeunes gens reviennent le lendemain, chercher mon opinion sur leur œuvre, je ne savais comment la leur exprimer. Cela est si difficile, à mon avis, de dire des vérités désagréables à des personnes qui se sont posées comme vos amies. Je finis pourtant par accommoder le mieux possible ma fin de non-recevoir. Je parle de travail fait trop à la hâte, de négligences de jeunesse, d'inhabilité de débutants...

Bref, mes jouvenceaux se retirent en m'assurant qu'ils ne m'en veulent pas le moins du monde, de ma franchise!.. Au contraire !...

— Nous allons chercher quelque chose de mieux, me disent-ils, et si nous trouvons, vous nous autorisez à une nouvelle visite ?

— Assurément.

A quelques jours de là, j'avais une pièce aux Variétés. Le lendemain de ma première, en parcourant les petits journaux, qu'est-ce que je trouve au bas de deux articles qui me traitaient — comme les dames de la Halle traitaient jadis les pratiques récalcitrantes. — Vous savez, il y a une expression pour désigner ce style là ?

Vous le devinez. Je trouve ces deux noms : Petitjean et Frontin.

Mes petits jeunes gens timides de la veille s'étaient métamorphosés en *poissardes de lettres.*

— Qu'est-ce que votre histoire prouve ? Que ces mes-

sieurs Frontin et Petitjean étaient faits pour... aboyer... et non pour écrire.

— Oui, mais cela prouve aussi que beaucoup d'hommes sont méchants et lâches là où ils devraient être bons et courageux !.. Car, enfin, que demain un journaliste comme Janin, comme Gautier, comme Fiorentino, de qui j'aurai serré la main ce soir, dise que ma pièce est mauvaise... Il aura le droit de dire cela si telle est son opinion... Le droit, et de par la valeur même de son nom — valeur que ce nom aura acquise à la suite de quinze, de vingt années de travaux, — le droit, de par le style même de sa critique qui pourra me déchirer, mais qui ne me souillera jamais. Mais que l'homme, sans nom, sans antécédents, — sans avenir le plus souvent encore, — qui sera venu, ne fût-ce qu'une minute, demander une place à mon foyer pour me supplier de lui donner un bon conseil, — et à qui j'aurai vraiment donné ce bon conseil, — me jette ensuite, à plaisir de la boue au visage... Tenez, Frantz, je le répète, c'est honteux... c'est vil... c'est lâche !

La voix de Reynier, en prononçant ces derniers mots, s'est altérée sensiblement.

— Prenez garde, mon ami, lui dis-je, si MM. Petitjean et consors pouvaient vous voir et vous entendre en ce moment, ils seraient bien heureux !

Reynier sourit.

— C'est vrai. Je suis un fou d'attacher de l'importance à tout cela.

— Surtout après un succès comme celui que vous venez d'obtenir.

— Un succès ! Dieu vous entende !

Et bien ! vos acteurs sont satisfaits, j'espère !

— Ah ! oui ! parlons encore des acteurs ! Je sors de leurs loges, où j'ai été les remercier ; sur six, il y en a quatre qui m'ont reçu à ravir, il est vrai... et les quatre plus forts, c'est encore vrai... Mais, par contre, savez-vous ce qu'ont fait les deux derniers ? L'un m'a dit qu'il ne jouerait pas la pièce cinq fois, parce qu'il n'était pas fait pour de telles *pannes*...

— Une *panne* !.. Un rôle énorme !..

— L'autre, madame Z... m'a tourné le dos parce que sa camarade R... a été plus applaudie qu'elle !

Et pour m'achever, tout à l'heure... vous avez bien vu Bonnet, l'éditeur, qui était là ? Bonnet est un ancien camarade de pension. Je lui avais donné une stalle...

Après le second acte de ma pièce, devinez de quoi il est venu me parler, ici, au foyer ? D'un voyage qu'il va entreprendre en Allemagne... pas d'autre chose. Il affectait de ne pas se souvenir que la pièce qu'on jouait ce soir était de moi... Qu'il assistait à cette première représentation... et qu'il était libraire...

Si bien, qu'à bout de patience je lui ai dit tout d'un coup :

— Eh ! bien ! Tu as raison, mon ami va voyager... et amuse-toi !

Moi, je vais vendre ma pièce à Michel Lévy.

Il était inutile de te donner tant de peine pour me prouver que tu voulais la payer une centaine de francs de moins qu'elle ne vaut !...

Mais, je bavarde, et il se fait tard... Je ne vous retiens pas, Moser. Merci encore de vos compliments, entendez-

vous, et quand vous serez joué à votre tour, le ciel vous garde des gêneurs !

— Vous ne partez pas avec moi ?

— Non. J'attends quelqu'un. Adieu.

Je quitte Reynier. Au moment où je passe le seuil du foyer, je me croise avec Achille Bernay, qui court au triomphateur. Achille Bernay est un *cher confrère* qui à collaboré plusieurs fois avec Reynier. Probablement il n'aura pas voulu partir comme les autres, celui-là, sans venir offrir sa légitime offrande.

J'écoute... Oui, oui... je ne m'abusais pas...

— Adorable ! adorable ! mon cher ! Pétillant d'esprit, de gaieté... Des scènes pleines d'âme et de chaleur ! Un sujet d'une originalité... étourdissante... C'est la plus jolie pièce !..

Seulement...

Il y a un *seulement* ! Comme dans le *Bassecour* des *Faux — Bonshommes* ! Sauvons-nous ! Achille Bernay ne vaut pas mieux que les autres ! Avant cinq minutes il aura prouvé par A plus B à Reynier que *sa plus jolie pièce* est sa plus mauvaise !

Dans la rue, devant la porte du théâtre, je me jette dans Sorel, — un autre cher confrère. — Sorel semble tout effaré.

— Reynier est-il encore au foyer ? me crie-t-il.

— Oui.

— Tant mieux ! Je viens d'avoir une affaire avec un Monsieur qui dit des horreurs de la pièce au café... et je veux lui conter ça.

— A quoi bon? Il vaudrait mieux ne lui rien conter du tout, je trouve.

— Vous vous trompez, mon cher! Oh! il y a de ces choses qu'on aurait tort de cacher à ses amis! Vous concevez? Je serais à la place de Reynier, cela me ferait beaucoup plaisir qu'on vînt m'apprendre de telles infamies! Au reste, ce Monsieur, je l'ai joliment arrangé! Je ne sais pas ce que c'est... Un rédacteur du *Sylphe*, je crois... Il m'a appelé imbécile parce que je défendais Reynier... Je l'ai traité de manant... Ah! mais! tant pis! Nous nous sommes fort mal quittés!

Au revoir!

Et Sorel grimpe quatre à quatre au foyer. Il n'en aura pas le démenti. Il verra Reynier.

Sorel est le gêneur aux mauvaises nouvelles; le gêneur qui vous dit *dans votre intérêt*, après une première :

— Pourquoi donc vous êtes-vous laissé jouer si mal, mon cher? Vos acteurs sont affreux.

Ou bien :

— Dieu! Quelle déplorable mise en scène! Quels décors! C'est ignoble! A votre place, je n'aurais pas accepté cela.

Ou encore :

— Mon cher, j'ai lu un article sur vous... C'est effrayant! Il n'est pas permis de traiter un homme comme on vous traite!

Il faut attaquer ce journal-là en diffamation, mon cher.

Tenez! J'ai acheté le numéro tout exprès pour vous l'apporter.

[illegible]

XXV

LES GÊNEURS DE NUIT.

Je n'aime pas à rentrer immédiatement chez moi en sortant du théâtre. Après deux ou trois heures, souvent davantage, passées dans une stalle, je trouve qu'il est bon de se dégourdir un peu les jambes.

Et puis, je vous l'ai dit, le succès des autres, loin de me refroidir, m'anime. Je conçois qu'on devienne courageux en voyant gagner une bataille bien plus qu'en assistant à vingt défaites. Je rumine donc ma scène. — Vous vous rappelez ? Ma fameuse scène du comte et de mademoiselle de Marsan ?.. Que je n'ai jamais pu entamer ce matin ? —

Les idées, les expressions me viennent... Ah ! je vais me mettre au travail en rentrant, c'est positif !

Oui, mais Lucette qui m'attend sans doute !

Ah ! décidément, c'est quelquefois gênant pour un homme de lettres, une maîtresse !

Bah ! Je dirai à Lucette de s'endormir, et je travaillerai. Voilà tout !

Tout en rêvant, j'ai passé la porte Saint-Denis, la porte Saint-Martin... Me voilà devant les petits théâtres.

Il est donc bien tard, que les cafés se ferment de tous les côtés !

Minuit et demi ! Eh ! eh !.. Le comte et mademoiselle de Marsan sont d'une société bien séduisante. Le temps passe vite avec eux !

En faisant volte-face pour m'en retourner vers mon logis, je me trouve devant trois hommes qui foulent les dalles d'un pas flâneur, comme s'il n'était que midi.

— Tiens ! Moser !

— Ah ! Moser !

— Bonsoir, Moser !

A ces accents, j'ai reconnu trois acteurs du terroir, dont deux ont une réputation assez usurpée d'esprit et de bonne humeur. Le troisième ne sert que comme repoussoir aux deux autres. C'est une sorte de *chœur antique* en un seul homme. Il suit ses deux amis partout pour recevoir leurs mots, leurs pensées, leurs confidences... et les acclamer... Mais il lui est interdit d'ouvrir jamais la bouche pour son propre compte.

— D'où venez-vous ? où allez-vous ? s'écrient à la fois

Delvigne et Gérard, — les deux qui ont parlé, — en me saisissant chacun par un bras.

— Je viens du Gymnase. Je vais me coucher.

— Vous coucher !.. Est-ce qu'on se couche si tôt que cela ? Vous vous promènerez un peu avec nous... Tenez ! Delvigne nous contait des histoires sur la Russie, où il est né ; c'est à crever dans sa peau !

— Ah ! vous sortez du Gymnase ?.. Au fait ! c'était la pièce de Reynier ce soir... Ça a-t-il bien été ?

— Très-bien.

— Tant mieux ! Je l'aime beaucoup, moi, Reynier.

— Et moi aussi. N'est-ce pas, Leroy, que Reynier est un charmant garçon.

— Charmant.

Leroy, c'est le chœur antique.

— Et vous, faites-vous toujours de l'argent à votre théâtre ?

— Toujours.

— Ah ! vous êtes fort amusant dans votre rôle, Delvigne ; je vous y ai vu deux fois déjà, etc...

— Oh ! laissez-donc ! Je ne vaux pas mieux que les autres ! Est-ce qu'on est bien ou mal au boulevard ? Qu'est-ce que c'est que d'être bien d'abord ?

— Mais c'est n'être pas mal...

— Chut ! chut ? Moser... Ne lui répondez donc pas ! Ce pauvre Delvigne est dans un de ses accès de misanthropie depuis quelques jours.

— Mais non !.. Je dis la vérité, Messieurs ! Pour nous autres, petits comédiens, à quoi bon nous monter la tête ? Il n'y a de réellement intelligents, parmi les acteurs de

drame, que ceux qui savent gagner quarante, cinquante mille francs par an !.. Comme Laferrière, Mélingue, Fechter, par exemple !..

Mais nous... qui nous tuons le corps et l'âme pour attraper deux, trois, quatre, cinq cents misérables francs par mois...

Nous ne sommes que des ânes, nous !..

Voyons ! Est-ce juste, Leroy !

— Très-juste !

— Parlez pour vous ! Ils sont charmants, avec leurs ânes !..

En voilà des gaillards qui vous donnent de l'émulation !..

Tiens, Delvigne, je préférais tes histoires de Saint-Pétersbourg à tes rengaines sur le théâtre... Retournons en Russie, hein ?

— Moi, si vous le permettez, Messieurs, je vais retourner chez moi !

— Décidément, vous ne poussez pas avec nous jusqu'à la Bastille, Moser ?

— Impossible ! Je le regrette, mais je suis trop las.

— Bonsoir donc !

— Bonsoir !

— Vous y perdez !.. Tant pis ! Vous n'apprendrez pas comment, à Saint-Pétersbourg, une simple chandelle peut se métamorphoser, en deux ans, en cinquante tonnes de suif... Or donc, mes enfants, vous saurez...

Les trois amis sont déjà loin de moi, d'autant plus que je marche très-vite. Cependant, dans le silence de la nuit, j'entends encore retentir leurs éclats de rire. L'histoire de la chandelle cosaque est réellement comique, à ce qu'il

paraît. Oh! elle les mènera, pour le moins, jusqu'au Jardin des Plantes.

Je regarde à ma montre à la lueur d'un bec de gaz. Une heure!

— Il a une montre! il a une montre! Ce n'est donc point un mythe. On voit des hommes de lettres qui portent une montre!

XXV

Celui qui vient de prononcer ces mots est une façon de géant assis sur un banc de pierre à quelques pas du bec de gaz où je me suis arrêté pour regarder l'heure. J'avoue que dans le premier moment, cette réflexion nocturne, émise ainsi à haute voix, m'a produit une certaine impression.

Mais le géant s'est levé... Je le reconnais...

C'est Raymont... un bohême, — tout ce qu'il y a de plus bohême de lettres, — souvent ingénieux comme écrivain ; comme homme parfois amusant, toujours menteur, continuellement gris.

— Que diable faisiez-vous là sur ce banc ? dis-je à Raymond.

— Mon cher, une aventure désolante. Je suis allé dîner chez Vachette avec des dames... Elles m'ont volé mon portefeuille.

— Oh ! les vilaines dames !

— Ce n'est pas de ma faute ! Je les avais rencontrées au bois... Elles causaient bien... Moi, je n'aime pas à dîner seul...

— Enfin, tout cela ne me dit pas ce que vous faisiez sur ce banc à une heure du matin ? Est-ce que vous espériez voir passer vos dames par ici ?

— Non. J'attendais un ami qui est allé faire une course... pour entrer souper avec lui aux *Mousquetaires*... Parce que... vous concevez... mon portefeuille qu'on m'a volé... Vous n'avez pas deux francs à me prêter, Moser ?

— Si fait ! Tenez.

— Bien obligé. Vous venez souper avec moi, hein ? Je vous conterai un feuilleton que j'achève. Ça commence comme ça : « Toutes ces dames au salon ! » C'est original, hein ?.. Ce début ?.. « Toutes ces dames au salon ! » Hein ! Est-ce assez original ?

— Très-original. Adieu,

— Et la suite... Attendez donc !...

Je me sauve sans plus écouter Raymond. Au reste, il a ses deux francs, ça doit lui suffire.

Ah ! je m'attendais bien au dénoûment de sa bourde ; ses bourdes varient tous les jours... leur dénoûment seul ne varie jamais : « Prêtez-moi donc deux francs ! »

Et je ne vous trompe point, ce garçon ne manque pas

de moyens! Il aurait pu se faire une position, sinon brillante, du moins honorable avec sa plume! Et voilà où il en est réduit! Il a bú toute la journée, il va boire encore... jusqu'à ce qu'on le renvoie de ce café, où il est allé chercher quelques confrères en bohême... puis il ira se coucher — s'il va se coucher — dans quelque trou fantastique de quelque quartier impossible!..

Et demain ce sera à recommencer sur de nouveaux frais de paresse, d'esprit perdu, de gasconnades et d'ivresse!..

O Murger, vous avez fait un livre bien remarquable, sans aucun doute, mais vous le savez, n'est-ce pas? Votre *Schaunard*, votre *Colline*, votre *Rodolphe*, ont tourné plus de faibles esprits que tous les *Faublas*, les *Saint-Preux* et les *Valmont* n'ont perverti de faibles cœurs.

Hé! là!.. Que me veulent ces deux hommes qui me barrent le chemin en dansant? J'ai peu de sympathie pour les hommes en blouse qui se livrent à la chorégraphie sur le boulevard à une heure du matin.

J'oblique à droite... ils sautillent à droite... Je tourne à gauche... ils pirouettent à gauche.

Et ils chantent en même temps. Oh! ils sont très-gais!.. trop gais!

Mais que leur prend-il? Ils descendent vivement l'escalier de pierre qui mène à la chaussée...

Ils disparaissent à toutes jambes?

Des pas derrière moi... J'y suis! Ce sont des gardes de nuit qui s'avancent. Mes danseurs ne se sont pas souciés de la rencontre.

Et bien! moi, je la bénis. Gardes de nuit, je vous bénis,

et la preuve, c'est que je vous suivrai tant que vous marcherez dans ma route !

Vous m'accusez d'être un poltron, lecteur, vous haussez les épaules de pitié !.. Ah ! je l'avoue : on a beau dire que Paris, la nuit, est maintenant la ville la plus sûre du monde, je m'y fie peu, moi !.. Si j'ai tort, que la *Gazette des Tribunaux* cesse donc alors d'enregistrer chaque matin ses récits d'attaques nocturnes !

Me voici dans ma rue. Je salue mentalement mes braves compagnons de route...

Quelques pas encore, je suis chez moi.

Mais il y a quelque chose devant ma porte. C'est un homme étendu tout de son long sur le pavé... Si c'était un de mes joyeux compères de tout à l'heure ? Non... celui-ci est en veste.

— Hé ! l'ami !

Oh ! il ronfle comme un Suisse, il n'est pas dangereux !

Mais ce pauvre diable, il est affreusement mal là, la tête dans le ruisseau.

Si les gardes de nuit pouvaient passer de ce côté !

Allons ! je vais du moins adosser mon ivrogne contre la muraille. Sapristi ! il n'est ni commode ni agréable à manier.

— Hé ! l'ami !

— Ah ! Eléonore ! mon Eléonore ! Je t'aime, entends-tu ?

Il a le vin tendre.

Cette bonne Eléonore, qu'est-ce qu'elle peut faire, pourtant, elle, en ce moment ?

— Hé ! mon brave ! réveillez-vous, voyons, il est tard, vous n'êtes pas dans votre lit.

— Oui, parjure, tu m'as trahi, tu m'as trahi, cruelle !.. Plutôt la mort que le pardon !

Ah ! c'est bien différent ! si Eléonore est parjure, ne réveillons pas sa victime...

Et rentrons nous coucher. C'est singulier comme j'ai bien plus envie de me coucher maintenant que de travailler ? Cela m'apprendra à aller me promener si loin.

J'ai sonné une fois, deux fois, trois fois... six fois. Ah çà ! est-ce que mon portier, — qui est si poli, — me laisserait dehors cette nuit ! Il connaît bien ma manière de sonner, pourtant !

Dsing ! dsing ! dsing !

Ce n'est pas possible, il est en voyage... ou mort !

Ah ! enfin !... Gredin, va ! Et la sonnette correspond à son oreiller !...

— Qui est là ?

— Monsieur Frantz Moser, parbleu !

— Ah ! je croyais monsieur rentré... Si monsieur veut de la lumière ?

— C'est inutile, merci !

Inutile ! Aïe ! sur quoi ai-je glissé ?... On émaille l'escalier de feuilles de salades, maintenant !

Ah ! l'on m'éclaire ; je ne le regrette pas ! Pauvre petite Lucette, elle m'attendait !

XXVI

DE DIFFÉRENTS GÊNEURS DE SOCIÉTÉ.

Ma pièce avec Favery : *l'Enfer en ce monde*, comédie en cinq actes, a été reçue dans un théâtre de genre. Tous les journaux l'ont annoncée... Bons journaux ! Seulement la plupart ne nomment que Favery dans leurs annonces. Un oubli sans doute ! c'est égal, cela me chagrine. Il y a surtout un article de Morellet, — un chroniqueur, — qui m'a surpris. Morellet parle de *l'Enfer* comme d'une pièce qui doit bientôt passer, et, à ce propos, il vante le talent, la verve de Favery...

Mais, quant à moi, moi qui me suis rencontré vingt fois depuis un mois avec Morellet, moi qui ai causé vingt fois avec lui, moi qu'il sait parfaitement être le collaborateur de Favery pour cette pièce, Morellet, dans son article, ne cite pas plus mon nom que s'il ne m'avait jamais vu !... C'est un système de cet aimable critique, sans doute. Morellet juge que c'est bien assez d'être obligé de parler de ceux dont tout le monde parle... qu'il est inutile d'entretenir le public de ceux qu'il ne connaît pas encore.

Depuis huit jours l'*Enfer* est en répétition. Je n'en dors plus ! mais les acteurs n'en pourraient pas dire autant. C'est peut-être la faute de ma prose... cependant ils avaient l'air presque tous enchantés à la lecture. Ils répètent les mains dans les poches, et puis tantôt c'est l'un, tantôt c'est l'autre qui n'arrive pas à l'heure au théâtre... souvent qui n'y arrive pas du tout... Oh ! si j'étais directeur, comme je me montrerais rigoureux pour les amendes !

Je dois néanmoins cependant excepter mademoiselle M..., notre grande coquette, du nombre des artistes qui me rendent si malheureux. Mademoiselle M... met une conscience dans ses travaux préparatoires... Il est vrai qu'elle a un des meilleurs rôles.

Elle a une jolie tête, mademoiselle M... On m'avait assuré que, de près, elle louchait... Quelle calomnie ! elle a même les yeux les plus doux, les plus expressifs. Je lui ai apporté un bouquet de violettes ce matin, elle l'a accepté très-gracieusement.

Ah ! il faudra que je dise à Lucette de ménager un peu ses visites... car enfin, si par hasard...

Eh bien ! à quoi vais-je penser là, moi ! une femme qui

possède un hôtel, deux voitures, des diamants plein des coffres, dit-on... Je suis fou...

J'ai reçu hier une lettre d'invitation d'un de mes oncles à une réunion pour ce soir : « On dansera et on fera de la musique, » porte la lettre. Irai-je à cette soirée ? Mon oncle est un ancien notaire, un peu pédant, un peu gourmé... un peu... sot... tranchons le mot. Il y a bien longtemps que je ne le fréquente plus. Il s'est assez mal comporté jadis avec mon père, autant que je me le rappelle, et je ne sais même pas à quel sujet il me fait l'honneur de se souvenir de moi. Qui donc lui a donné ma nouvelle adresse, au fait ?

Bah ! à tous péchés miséricorde, c'est le frère de ma mère... et puis, puisqu'il m'annonce de la musique, il reçoit peut-être quelques artistes !

Je m'habille. Oh ! les infâmes blanchisseuses qui fourrent tant d'empois que cela dans les chemises ! Ce n'est plus de la toile qu'on a sur la poitrine, c'est une cuirasse de carton.

Et ces bottes ! Dire qu'il y a dix ans que ce cordonnier me chausse et qu'il n'est pas encore parvenu à me faire une paire de bottes qui ne me gênent point au coudepied !

Me voilà prêt. Mon oncle habite le boulevard Beaumarchais ; le temps est beau, ma foi ! je ne suis pas encore près de gagner vingt-sept mille francs par an, comme Protteau, je vais prendre l'omnibus...

— Avez-vous une place, conducteur?

— Une seule, monsieur.

— Je n'en demande pas davantage, seulement vous m'obligerez de m'indiquer où elle est, n'est-ce pas ?

— Monsieur... si vous vouliez vous reculer un peu, s'il vous plaît ?

Le monsieur à qui le conducteur s'adresse avait, en effet, si singulièrement placé ses jambes et son manteau, quand je suis entré dans le véhicule, qu'il m'était impossible de voir la stalle demeurée libre à ses côtés. Avez-vous remarqué quelquefois comme il y a des gens en omnibus qui semblent désolés de vous y faire place ? mon voisin est du nombre de ces gens-là, sans doute. Il n'a pas pu m'empêcher de trouver une stalle, mais il s'étend tellement dans la sienne qu'à chaque instant je suis dans la nécessité d'arrêter son coude qui menace ma figure.

Ah ! voici la maison de mon oncle, je n'en suis point fâché. C'est bien commode pour les petites bourses, les omnibus, mais bien scabreux pour les personnes qui vont en soirée !

Mon oncle m'accueille à bras ouverts. Quelques reproches sur mon abandon depuis quelque temps et voilà tout ; il ne parle pas du passé... c'est très-convenable. Il a su mon adresse par un compositeur de romances qui doit venir ce soir, Eugène Galland... Ah ! Eugène Galland vient ici... tant mieux ! il fait de jolie musique et il la chante bien, dit-on.

Le chapitre des salutations de famille achevé, j'entre au salon ; la réunion n'est pas encore très-nombreuse... Mais il est de bonne heure.

Mon oncle me montre une petite fille assise au piano.

— C'est Fœdora, ta petite cousine, me dit-il, tu vas l'entendre exécuter un morceau de *Guillaume Tell* !

Et elle n'a pas sept ans !...

Mademoiselle Fœdora, ma petite cousine, — qui n'a pas encore sept ans, — régale en effet les assistants d'un morceau dont l'*exécution*, — c'est bien le terme convenable, — dure près de trois quarts d'heure. Trois quarts d'heure de *pianotage* ! Il est donc vrai, les mœurs changent... les sonates restent !

Ah ! je me suis rappelé pendant ce supplice musical, le joli mot d'Alphonse Karr, à qui l'on demandait en semblable circonstance, son opinion sur le petit prodige qu'il venait de trop entendre.

— Elle a beaucoup de talent, cette chère enfant, n'est-ce pas ? lui disait-on.

— Beaucoup...

Néanmoins elle m'étonnait infiniment plus au commencement du morceau qu'à la fin.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'alors *elle était bien plus jeune* !

J'ai cependant mêlé mes applaudissements à ceux de la *foule enivrée* quand ma petite cousine a achevé sa besogne. Il faut être poli avant tout dans le monde ! Et puis cette petite est en nage !... cela vaut bien quelques bravos.

Mais j'aperçois Eugène Galland. Il vient à moi.

— Ah ! vous voilà ! j'ai bien fait, hein, de donner votre adresse à votre oncle ?

— Très-bien.

— Vous verrez, ses soirées sont charmantes ! on s'y amuse énormément.

— J'en suis sûr, si vous y chantez vos compositions.

— Oh ! quelques-unes... vous concevez... je n'abuse pas de l'indulgence...

— Comme vous arrivez tard, mon cher Eugène, s'écrie mon oncle, qui s'approche en ce moment de nous, il est dix heures passées !

— Ah ! mon bon ami... c'est que je sors d'une grande soirée !... à la Chaussée-d'Antin... et si je ne vous avais pas promis...

— Mais nous allons rattraper le temps perdu, aussi !... On vous attend, vous savez ? Toutes ces dames vous attendent...

— Laissez-moi respirer au moins !

— Non ! non ! tout de suite une romance ! je vous en prie !

— Soit ! mais rien qu'une... je suis si fatigué !

Eugène Galland se met au piano ; il chante avec goût, sa musique ne manque point de mérite ; on l'applaudit beaucoup, et cette fois je joins sans arrière-pensée mes bravos aux bravos qui retentissent.

Mais après *Mon cœur souviens-toi*, qu'Eugène Galland vient de nous offrir, ma tante exige qu'il nous offre encore *Les Souvenirs de ma Chaumine*... cela est si touchant ! Eugène Galland se rend. Peut-on résister quand on vous supplie avec tant de grâce ! *Les Souvenirs de la Chaumine* achevés, une dame demande *Ma pauvre Mère* ! Allons ! va pour *Ma pauvre Mère* ! La dernière note de *Ma pauvre Mère* vibre encore, toujours au milieu des marques les plus frénétiques d'enthousiasme, qu'Eugène Galland s'écrie : Ah ! Mesdames, vous ne connaissez pas *Le coucher du Soleil ?*

Tenez, si cela ne vous ennuie pas trop, je vais vous donner *Le coucher du Soleil*, c'est tout nouveau !

Tudieu ! il paraît que lorsqu'on ne le prie plus de chanter, Eugène Galland s'y invite lui-même !... Nous avalons *Le Coucher du Soleil*... et ne vous imaginez pas que ce soit la fin ! voici maintenant *Tu m'as trompé* !

— Oh ! il en a comme cela jusqu'à minuit, si on ne l'arrête pas, me dit un vieux monsieur, au sourire railleur, assis à mes côtés, et qui comprend sans doute l'expression de désespoir empreinte sur mes traits.

Jusqu'à minuit ! *Qu'on me ramène aux carrières* ! Qu'on me rapporte ma petite cousine et ses variations sur *Guillaume Tell.*

Ah ! dût Eugène Galland devenir mon ennemi mortel, je n'y tiens plus, et tandis qu'il cherche une chansonnette comique, cette fois, à *offrir à ces dames*, après *Tu m'as trompé* ! je me glisse du salon dans une chambre voisine, où sont installés des joueurs de wist. Heureux joueurs ! ils n'entendent que de loin les romances d'Eugène Galland ! Ils ont même le droit de ne pas les entendre du tout en ne les écoutant pas.

Ah ! les hommes ne savent pas apprécier leur bonheur ! Voilà un des joueurs de wist qui se lève *pour aller applaudir Eugène Galland*, dit-il ; la vérité est que ce monsieur vient de perdre trois *robers* de suite ! Les joueurs infortunés n'ont plus la tête à eux, c'est évident ! On m'offre de prendre la place vacante ; j'accépte. Le wist n'est pas mon jeu favori, pourtant ; quoiqu'on lui ait fait une grande réputation de *difficile à bien jouer* je le trouve assez simple au contraire ; il n'exige que de la mémoire et une attention

soutenue ; et puis, il a un immense inconvénient, il manque de péripéties variées ; pas d'atous en main en relevant les treize cartes... un partenaire dans la même situation... et l'on est sûr de son affaire : on a devant soi près de cinq minutes à essayer de reculer sa défaite, sans pouvoir espérer, une seconde, la victoire.

On a tiré les partenaires ; le mien, ou plutôt la mienne, est une dame d'une quarantaine d'années qui se tient à la table de jeu aussi grave que si elle assistait à une assemblée d'actionnaires... à qui l'on demanderait de nouveaux fonds.

La partie s'engage ; j'ai mauvais jeu ; ma partenaire a la main pleine d'atouts, mais elle les garde précieusement jusqu'à la fin, — beaucoup de gens jouent le wist comme cela. — Nous perdons le *tri*.

— Pourquoi n'avez-vous pas battu atout, madame, vous en aviez sept ?

— Parce que ce n'est pas ma manière, monsieur.

— C'est différent, madame.

— D'ailleurs, monsieur, vous qui me blâmez !... je n'ai rien dit... je ne dis jamais rien !... mais vous avez pris deux fois avec des as... on ne prend jamais avec des as... c'est connu, cela !

— C'est ma manière, madame.

D'après cette petite discussion, vous concevez comment la partie de wist continue ? Deux fois de suite encore mon vis-à-vis est farci d'atouts et deux fois de suite nous perdons, parce qu'il s'obstine à ne jamais les utiliser.

Il est à constater également que je m'acharne à faire couper mes belles cartes par nos adversaires ; c'est une petite

consolation de combattant trahi par la fortune : si je tombe, je tomberai en brave !

Grâce au système de mon partenaire, doublé de mes fautes volontaires, la partie a marché vite.

J'en suis pour mes trente sous ; six fiches, la fiche valait cinq sous.

Mais la grosse dame me lance des regards furibonds en ouvrant sa bourse.

— On ne joue pas comme cela, en vérité, murmure-t-elle ; quand on joue si mal on ferait mieux de s'abstenir... c'est honteux !

Et autres aménités du même genre. C'est extraordinaire comme dans le monde, le vrai monde même, les joueurs qui perdent se laissent aller, dans leur dépit, à l'oubli de toutes convenances ; voilà une femme que je n'ai jamais vue et qui, sous prétexte que je me suis montré inhabile, m'accable de quasi-impertinences.

Ah ! je pourrais bien lui répondre : madame, mieux vaut mille fois mal jouer le wist que de le jouer lugubrement comme vous !

Mais le parti le plus sage est de *souffrir et se taire* — comme le vieux soldat de M. Scribe. — Je prends donc ce parti ; je salue mon irascible joueur et je quitte la table.

D'autant plus que j'ai entendu les préludes d'un quadrille succéder enfin, au salon, aux roucoulements d'Eugène Galland ! Une contredanse ne peut pas être plus redoutable pour moi qu'une partie de wist.

Ma tante me prend à part.

— Avez-vous une dame, Frantz ?

— Non, ma tante.

— Tenez, là-bas... près du piano... en robe rose...

— Très-bien, ma tante.

J'invite la dame rose ; elle est vieille et laide, mais je ne suis pas de la maison pour rien... J'accomplis mon sacrifice avec dignité... Ah ! un véritable sacrifice, car cette dame rose ne se contente pas d'être laide et vieille, elle est encore d'une gaucherie ! Elle brouille les figures... elle me marche sur les pieds... Elle devrait pourtant savoir danser depuis le temps !

Une valse avec une très-jolie personne me dédommage de ma fâcheuse contredanse. A la bonne heure ! Il est agréable de tenir ainsi dans ses bras une jeune fille fraîche, joyeuse et légère... Nous glissons... nous volons sur le parquet...

— Ah ! Le diable emporte le maladroit qui s'est jeté sur nous ! Il a failli nous renverser !

Et il rit... il rit aux éclats ! C'est le frère de ma valseuse, à ce qu'il paraît... Il a voulu s'amuser !.. Aimable gêneur ! Mais la valse cesse ; les domestiques servent des rafraîchissements ; des glaces, des sirops...

Quel vacarme !... C'est mon jeune homme de tout à l'heure qui, dans sa précipitation à vouloir se rafraîchir, a renversé un plateau chargé en se ruant dessus avec plusieurs de ses amis. Quelques dames ont leurs robes toutes tachées... elles poussent des cris de désespoir... Le parquet est inondé et couvert d'éclats de verre et de porcelaine.

Le jeune homme rit toujours... Il trouve que c'est très-drôle.

Ah ! je sais bien ce que je ferais, à la place de mon oncle, à l'égard de ce monsieur !

Tandis qu'on répare autant que possible le dégât au salon, je me réfugie dans la salle de jeu. Je m'entends nommer. Eh ! mais ! C'est Reynier qui est là, à une table de wist !

— Comment ! Vous connaissez donc mon oncle ?

— Votre oncle !... Monsieur Borel est votre oncle ?

— Sans doute.

— Eh bien, vous voyez : il a en effet l'aimable habitude de m'inviter à ses soirées...

Seulement...

Et Reynier me dit à l'oreille, tout en réunissant ses cartes.

— J'ai l'habitude, moi, de ne pas abuser de sa politesse, parce que je ne m'amuse guère ici... vous me pardonnez cette franchise ? Je n'aime pas la danse et le wist à cinq sous la fiche me semble abrutissant comme le loto !...

— Je suis bien de votre avis !

— Vrai ? Alors...

— Monsieur, vous n'êtes pas au jeu !

— C'est juste ! Pardon, monsieur... Voulez-vous m'attendre un instant, Moser ?... J'ai une proposition à vous faire.

— Volontiers.

Pendant que Moser achève sa partie — et elle n'est pas près de s'achever, j'en ai peur : il a un partenaire qui met une minute avant de se décider à jeter une carte ! — j'entre dans une chambre où quelques jeunes gens sont venus,

comme moi sans doute, chercher un peu de fraîcheur et de tranquillité.

Ils sont quatre assis sur un divan. Ils causent force musculaire... tours de force... Le singulier choix de conversation dans un bal !

— Oui, mon cher, dit l'un d'eux — bâti, du reste, en Alcide, — depuis que je vais au gymnase de Roux, je ne craindrais pas de me mesurer avec dix hommes !

— Oh! dix hommes !

— Mais tâte donc... tiens ! Tâte un peu ces biceps, maintenant !...

— Il est vrai. Oh ! tu as beaucoup gagné comme biceps ! C'est égal, dix hommes !.. Hein, Jules ?

— Il me fait mal !

— Je vous fais mal ?... Et si je vous disais que, l'autre jour, chez mon père, j'ai parié cent sous avec un de nos amis que je casserais, d'un coup de poing, un marbre de cheminée...

— Et que je l'ai cassé ?...

Mon père était furieux... Mais j'ai empoché, tout de même, mes cent sous !

— Un marbre de cheminée, c'est comme les cailloux ou les billes de billard... Il y a une manière de casser cela... Mais quant à lutter contre dix hommes !... Hein, Jules ?

— Il me fait mal !

— Eh bien, vingt francs, voyons, que je vous porte tous les trois sur mes épaules !...

— Ici !... Non ! non ! Pas de ces jeux-là ici, messieurs !

— Si ! si ! Il n'y a qu'à pousser la porte pour qu'on ne nous dérange pas ! C'est l'affaire d'une seconde. D'abord,

si vous refusez, c'est que vous avez peur de perdre vos vingt francs, voilà tout !

— Peur !... Voilà les miens, puisque tu le veux.

— Voilà les miens.

— Voilà les miens.

— Bon !

Le jeune homme fort s'est empressé d'aller fermer la porte de la chambre. Il me lance à la dérobée un coup d'œil en passant devant moi. Ce pauvre garçon !... Je regrette d'être entré là ! Je suis bien persuadé que c'est surtout à cause de moi qu'il tient à accomplir son tour de force ! L'amour-propre, vis-à-vis d'un étranger, l'a poussé à provoquer ses amis, de même que c'est par amour-propre que ces derniers ont accepté la gageure. L'un a voulu me prouver qu'il me tuerait, si je l'en sollicitais, d'une chiquenaude. Les autres ont tenu à me montrer qu'ils avaient chacun vingt francs dans la poche !

J'ai bien envie de m'en aller... Cela coupera court, peut-être, à ce dangereux passe-temps !

Mais ils ont déjà mis habit bas tous quatre !.. Un premier ami se hisse sur l'épaule de Porthos... un second grimpe à son tour sur l'autre épaule... Oh ! il les portera ! Charmant, en vérité !.. Ah ! voici le troisième qui opère son ascension...

Aïe ! les malheureux !.. Porthos avait trop présumé de sa vigueur. Il chancelle ! D'Artagnan, Aramis, ébranlés par ce mouvement d'oscillation, ne tiennent plus pied... ils glissent en s'accrochant à la chemise du piédestal.. Athos tombe le premier sous ses compagnons !..

Aramis et d'Artagnan ont déchiré leur pantalon au ge-

nou... Les manches de Porthos sont en lambeaux... Athos a une énorme bosse au front.

— Je vous ai portés... J'ai gagné !

— Du tout! du tout! Tu n'en as porté que deux.. Fournier n'a pas monté tout à fait, lui ; est-ce vrai. Fournier?

— Hein ? Je ne sais pas ! ... Regardez donc mon front, comme c'est gros !..

— Enfin, Messieurs, ce n'est pas ma faute... Fournier est tombé en route !

— Il fallait le retenir.

— J'ai essayé... c'est pour cela que j'ai chancelé.

— Oh ! Tu as chancelé parce que tu n'en pouvais plus !

— Je n'en pouvais plus !.. Recommençons !

— Merci ! J'en ai assez moi !

— Si fait ! Il a raison... recommençons ! Il n'y a rien de fait !

Vous concevez bien que je me sauve pendant que nos quatre joyeux drilles se préparent à renouveler leur jeu ! C'est déjà trop d'avoir vu cela une fois !

Je suis complaisant, d'ailleurs ; je referme la porte sur moi. Qu'il se tuent à leur aise, si ça les amuse !... Mais les meubles de mon oncle qu'ils vont briser aussi !

Ah ! je l'aperçois justement, mon oncle !.. à l'entrée de la salle du jeu.

— Mon oncle... un mot... Il y a là, dans une chambre à coucher, quatre jeunes gens qui m'effrayent pour votre mobilier !

— Comment cela ?

— Sans doute ! Ils jouent à se monter sur les épaules... et...

— Je sais ce que c'est... je sais ce que c'est!.. C'est Théodore Levert, qui se divertit avec ses amis!.. Oh! il est étourdissant ce garçon-là, vois-tu... comme vigueur!.. Il nous a fait des choses... à la campagne... surprenantes!

— Mais dans votre appartement... vous ne craignez pas.

— Je ne crains rien du tout... Laissons-les s'amuser.

— Comme il vous plaira.

— Et causons un peu de toi, mon ami... Je te cherchais dans cette intention!.. Dis-moi... tu as dansé avec une dame en rose tout à l'heure... n'est-il pas vrai? Une dame que ta tante t'avait désignée?

— En effet, mon oncle.

— Eh bien, mon ami... voilà ce que j'ai à te dire : cette dame est veuve, elle a douze mille livres de rente et je lui ai parlé de toi...

— Pourquoi faire?

— Pourquoi faire! Comment! tu ne comprends pas!

— Du tout, mon oncle.

— Quel enfant! Ah! tu es bien le digne fils de ton père, va, toi!.. Ecervelé comme lui!

— Vous êtes trop bon.

— Mais c'est que c'est vrai! Voyons! En t'invitant à venir ce soir faire la paix avec moi, crois-tu que je n'avais pas un but, Frantz? Mon Dieu! on m'a accusé autrefois d'être égoïste, personnel... La preuve que je ne suis rien de tout cela, c'est que je me suis occupé de l'avenir d'un neveu... qui ne s'occupait guère, pourtant, de savoir si j'étais ou non encore en vie!

— Mon oncle!

— Ce n'est pas un reproche! Il faut que jeunesse se

passe !.. plus ou moins mal... Seulement... écoute : tu as perdu la moitié de ta fortune, je le sais... Que comptes-tu faire, maintenant ?

— Mais demander au travail de me rendre ce que j'ai perdu.

— Au travail ! Quel travail ? Tu veux écrire, je crois, faire des pièces de théâtre !.. Un joli métier !

— Mon oncle...

— Ne m'interromps pas ! Oui, un joli métier, je le répète !.. Un métier de paresseux ! de flâneur !

Et puis, es-tu fait pour ce métier seulement ? Car si l'on disait encore que tu es sûr d'y amasser des rentes...

— Mon oncle !..

— Ne m'interromps pas ! Tu te crois de l'esprit, du talent, probablement... Tout le monde s'en croit, en pareil cas. Et si tu crèves de faim un jour avec tes belles idées !..

— Que vous importe, si je ne vous demande pas de pain !

— Allons ! Tu vas te fâcher... mais je ne te dis pas tout cela pour te faire de la peine... Au contraire !

— Je vous serais bien obligé alors de m'apprendre pourquoi vous me le dites... et ce qu'ont de commun ma position de fortune, mes travaux et la dame rose ?

— Ce que cela a de commun... C'est tout simple... et pour un vaudevilliste en herbe, tu n'es pas malin.

Mais je veux te la faire épouser !

— Me faire épouser une femme de cinquante ans !.. et laide comme le péché mortel !.. Ah ! ah ! ah !

Je pars d'un éclat de rire.

Mon oncle paraît profondément vexé de la façon dont j'accueille son projet !

— Mon cher neveu, me dit-il, les lèvres pincées, je ne m'attendais pas...

— Permettez, mon oncle... — J'ai aperçu Reynier, qui se levait de la table du jeu... je ne me soucie pas d'en avoir pour une heure de sermon ! Permettez, mon oncle, dis-je, d'un ton grave cette fois, nous reprendrons cette conversation plus tard, s'il vous plaît... Je ne trouve pas que le moment soit bien choisi pour un pareil sujet !..

Je ne vous remercie pas moins de vos bonnes intentions...

Et là-dessus, vous me permettez de rejoindre un de mes amis, n'est-ce pas ?

Et sans attendre de réponse, je cours à Reynier.

— Eh bien ! et votre proposition ?

— C'est d'aller ensemble finir notre nuit dans une maison où l'on professe une sainte horreur pour le wist et les vieilles femmes... Cela vous sourit-il ?

— A merveille ! Partons.

Mon oncle est toujours à la même place, réfléchissant, sans doute, sur la frivolité de son *coquin de neveu* !.. Qu'il réfléchisse !.. J'ai pris le bras de Reynier ; nous nous glissons à travers la foule des danseurs... nous cherchons nos chapeaux... nos paletots...

Et nous fuyons !

Ah ! mon cher oncle, si jamais on me repince à vos soirées ! Ah ! c'était un piége que votre amabilité !.. Vous vouliez faire une affaire, en me colloquant une de vos

clientes... désireuse, la vieille folle, d'unir ses cinquante ans et ses douze mille livres de rentes...

A de la jeunesse et de la gaieté !...

Et pour atteindre votre but, mon doux oncle, pour m'obliger à tendre les bras à de tristes chaînes, vous n'avez rien trouvé de mieux que de railler mes vingt-cinq ans, ma pauvreté, mes rêves !..

Bien obligé, gêneur au mariage... gêneur moraliste... gêneur Prudhomme !..

Vous ne me reverrez jamais !

XXVII

LES GÊNEURS DE LANSQUENET.

— Vous savez où je vous mène ? me dit Reynier, quand nous sommes en voiture ; chez la petite Robert. Connaissez-vous la petite Robert ?

— De vue.

— C'est plus que suffisant pour être reçu chez elle !.. D'ailleurs, présenté par moi... Ah ! vous allez voir là une partie de lansquenet un peu brillante, mon bon !

— Une partie de lansquenet... Diable ! C'est que je n'avais pas beaucoup emporté d'argent !..

— Je vous en prêterai. Je m'étais muni de provisions,

me doutant bien que je ne ferais pas de vieux os à la soirée de votre notaire d'oncle !..

Ah ! ses soirées sont fadasses, à votre oncle de notaire, mon cher Frantz !

— Je partage votre opinion !

Mais... un mot, Reynier... Ce sont donc des amis à vous qui se réunissent pour jouer chez mademoiselle Robert ?

— Des amis ?.. Il y en a quelques-uns... quelques artistes... quelques hommes de lettres.

Et puis quelques autres — le plus grand nombre — qui vous tutoient, qu'on tutoie... et dont on ne sait pas même le nom !

— Et vous jouez avec des gens que vous ne connaissez pas ?

— Eh ! mon bon, on aime le jeu, on joue où on peut !.. Voilà le résultat de la fermeture des maisons de jeu ! Ah ! si Bade et Spa étaient aux portes de Paris !.. On irait, à Bade, Spa... ou Hombourg !.. Ces honorables tapis verts verdoient à cent lieues... On va chez des demoiselles Robert !

— Cependant... vous ne craignez pas...

— Je ne crains rien, rassurez-vous également !.. Les réunions de notre demoiselle Robert, à nous, n'ont rien à démêler avec les tribunaux... J'aime à croire que s'il en pouvait être autrement, vous ne me supposeriez point capable de vous entraîner avec moi !..

Plaisanterie à part cette chère fille donne tous les huit jours, ce qu'elle intitule ses thés... parce qu'on n'y absorbe que du punch...

Ses amis et amies sont seuls invités à ces petites fêtes...

Or, comme elle possède une quantité assez formidable d'*amis* et d'*amies*, il se trouve toujours que chaque réunion des *thés* monte, pour le moins, à une cinquantaine de personnes.

Maintenant, parmi ces cinquante personnes, il s'en trouve bien, sans doute, deux ou trois, — je parle de la partie mâle, — dont on ne connait pas absolument la généalogie...

Mais comme, après tout, les connaissances, les véritables connaissances y font majorité, on peut, sans danger, se laisser aller aux douces joies du lansquenet..

Quite, si l'on flaire un loup dans la bergerie, à agir de prudence en verrouillant son porte-monnaie.

Mais nous voici arrivés, mon ami. Venez voir notre *enfer* au petit pied ; vous savez qu'on appelait jadis les maisons de jeu des *enfers*... — un titre très-intelligent, par parenthèse... mais celui-ci n'est pas bien terrible... Il est peuplé de bons diables et, souvent, de fort jolies diablesses !

Reynier me précède en riant. Nous entrons dans une maison, d'assez belle apparence, de la rue Taitbout. Il y a des équipages, des coupés à la porte. Allons ! Reynier a raison ; c'est un enfer de bon goût, au moins !

L'appartement de mademoiselle Robert est superbe ; un salon où les invités qui ne jouent pas... ou qui ne jouent plus... ou qui joueront plus tard... — ont le droit de causer, de faire même de la musique... Il y a un excellent piano d'Erard.

Un autre salon avec une immense table où l'on taille le lansquenet et le baccarat.

Ce second salon est le plus peuplé.

Reynier m'a présenté à la maîtresse de la maison, qui me tend la main comme si je l'avais vue naître... — sans quitter, comme de raison, sa place près du tapis vert ! C'est à elle bientôt la banque.

— A présent, vous êtes chez vous, me dit Reynier...

Et il est allé déjà s'installer entre deux amis.

Oui, oui, en effet, j'apercois là pas mal de figures de connaissance, comme hommes, des comédiens, des auteurs, des peintres... puis des boursiers...

— Les femmes, je n'ai pas besoin de vous dire à quel monde elles appartiennent.

Mais il y a aussi dans ce cercle oblong certaines figures qui me reviennent bien peu ! Après cela, ce sont peut-être les plus honnêtes gens du monde. Quand on est mal disposé, on trouverait une physionomie de coquin à un *prix Monthyon*.

Que vais-je faire ? Jouer, il le faut bien. Mais je n'ai que trois louis sur moi : c'était l'océan au wist de mon oncle, c'est la rivière de Bièvre au lansquenet de mademoiselle Robert ! Ne nous pressons pas. On a toujours le temps de mal faire.

Je me promène dans l'appartement. Des domestiques m'offrent à chaque pas du thé... comme on le prend dans cette maison, dans des verres à Bordeaux... avec un arôme très-prononcé de rhum. Deux ou trois hommes, autant de dames, sont assis dans le salon de conversation... mais par couples... et causant fort bas. Je ne trouverai rien à

observer de ce côté. Ce sont des joueurs et des joueuses qui ont encore le moyen de s'aimer, ou, ce qui est plus probable, ce sont des amoureux qui n'ont pas le moyen de jouer.

Je rentre dans le *sanctum sanctorum*. Je me faufile entre Reynier et une grosse mère que je connais de vue.

Reynier a une pile d'or devant lui.

La grosse dame n'a rien.

XXVII

Ah ! ah ! Vingt louis dansent sur le tapis ! Derville, le peintre, est banquier.

— Banco ! dit la grossse dame.

— Banco, soit ! Fais voir tes vingt louis, ma bonne Rosa.

— Tout à l'heure... va toujours... Dyonnet me les doit.

Ce pauvre Derville fait la grimace mais il n'ose pas refuser...

Un valet... une dame... une dame encore...

Mademoiselle Rosa a gagné ; on lui passe les vingt louis... — Mais si elle avait perdu... qu'aurait-elle passé, elle ?

Ah !.. voilà en face de moi un Monsieur qui geint d'une furieuse force !

— Pas une main ! pas une main !... Si ce n'est pas du guignon ! s'écrie-t-il à chaque instant, en promenant autour de lui des regards désespérés dont personne ne se soucie.

Les joueurs sont comme les enfants : sans pitié.

— Il y a un louis, murmure une petite voix.

C'est une jolie blonde qui possède cette petite voix.

— Le louis demandé !

— Un *refait*... Je passe la main.

Cette demoiselle passe la main après un seul coup.. Eh ! eh !.. Si elle joue de la sorte toute la soirée, et que le sort la favorise, je parierais pour un billet de mille francs comme récompense de ses prudentes peines !

C'est le monsieur qui geint incessamment qui a pris la main de la blonde. Il saute en un clin d'œil.

— C'est horrible ! vocifère-t-il cette fois en donnant un grandissime coup de poing sur la table.

Mazette ! mais s'il continue de gémir ainsi crescendo, ce Monsieur va tout briser tout à l'heure !

Au tour de Reynier. Il passe deux fois, trois fois, quatre fois...

— Banco ! dit, d'un ton guttural, un petit homme à l'autre bout de la table.

Reynier tressaille. Ce petit homme est son gêneur. Il a perdu continuellement contre lui depuis qu'il est à la table de jeu.

Oh ! il perd de nouveau !

— Je donnerais bien dix louis pour que ce gaillard-là

me laissât tranquille, me dit Reynier à l'oreille. Il a le mauvais œil, c'est sûr... et il s'acharne après moi !

— Que ne passiez-vous la main ?

— Est-ce qu'on passe la main, mon cher !..

J'ai la banque... je passe quatre fois... et moins fier que Reynier je m'arrête quand je vois huit louis qui m'appartiennent.

La grosse mademoiselle Rosa dévore mon gain des yeux.

Prêtez-moi donc un louis, mon petit, pour ma main ?

Comment refuser à une femme qui vous appelle son *petit* !

Cependant je me permets, tout en m'exécutant, de répondre à mademoiselle Rosa :

— Mais vous venez de gagner un banco de quatre cents francs !

— Vous croyez ? Ah bien oui ! Tout a filé, déjà.

— Filé !.. Comment ! Vous n'avez point ponté ?

— Est-ce que je sais, moi !.. La preuve que je suis à sec, mon petit, tenez...

Et mademoiselle Rosa me montre le tapis veuf de la moindre monnaie devant elle.

Ah ! il est positif que cette place du tapis... c'est un abîme... tout s'y engloutit !

— Pas une main ! pas une main !

Toujours le monsieur désespéré qui braille. A présent, c'est avec une nuance particulière : il a des larmes dans la voix.

Mais l'on se dispute là-bas... Il s'agit de dix louis à partager entre quatre ponteurs et tous les quatre en demandent cinq... ce sera difficile à arranger.

. . . .

Et la partie continue à peu près de ce train jusqu'au matin.

Je dis : à peu près, car, en dehors des gémissements du monsieur qui *n'a jamais de main*... les bancos victorieux du *jettatore* de Reynier, les manières prudentes de la jolie blonde et les emprunts réitérés de mademoiselle Rosa à ma bourse, il s'est — vers les quatre heures — produit un incident nouveau. Un monsieur qui n'avait fait que causer jusque là, dans le salon voisin, a pris place à la table de jeu...

Et tout aussitôt ce monsieur, extrêmement aimé de dame Fortune, ce semble, s'est livré à des rafles effrayantes !

A sa première main il a gagné mille francs.

A la seconde, quinze cents.

Deux mille à la troisième.

Ainsi de suite... jusqu'à extinction de louis dans toutes les bourses... de bougies dans tous les candélabres.

Pour moi, je ne me plains pas. Je n'ai jamais perdu que les soixante francs que je possédais en tout et pour tout...

Mais Reynier en est pour soixante louis, le pauvre garçon !

Le jeu cesse ; la bataille finit faute de combattants.

Le monsieur si heureux salue et s'éloigne le premier.

— Quel est ce monsieur ? crient aussitôt dix voix à mamoiselle Robert.

— Je ne sais pas... Il m'a dit qu'il était l'ami intime de Reynier.

— Mon ami intime !.. à moi !.. Je ne l'ai jamais vu !

— Allons donc !

— C'est un grec !

— C'est un filou !

— C'est un escroc !

— C'est un voleur !

— Il faut courir après lui !

Courir !.. Essayez !..

— C'est drôle, quoique ça, cet aplomb ! s'écrie mademoiselle Robert.

— Drôle, pas trop ! dis-je à Reynier qui s'éloigne avec moi.

— Il est certain que je mettrais ma main au feu que ce monsieur nous a joué un tour de sa façon...

Ah ! vous convenez donc que le lansquenet est un mauvais jeu ?

— Oui !... quand il a ses gêneurs, comme ce soir.

— Mais n'en a-t-il pas toujours ?

— C'est possible... mais qu'y faire, mon bon ? Parce qu'il existe des champignons qui empoisonnent, faut-il donc, pour cela, renoncer à manger jamais des champignons !

J'ai été *floué* ce soir par un escroc.

Je me rattraperai demain avec un honnête homme.

Adieu.

Et Reynier me quitte en essayant de sourire.

Le pauvre fou ! J'ai appris — huit jours plus tard — qu'il est marié... qu'il a deux enfants...

Et qu'il laisse, sept jours sur dix, sa femme et ses enfants presque sans pain.

Pas de conduite, et, avec de l'esprit et du talent, on devient un gêneur bien triste : le gêneur des siens !

XXVIII

A VOL D'OISEAU.

. . . .

. . . .

Ces deux lignes de points vous représentent deux années écoulées depuis que j'ai écrit la dernière ligne, le dernier mot du précédent chapitre.

Est-ce donc à dire que ces deux années durant, je n'aie plus rencontré de gêneurs ?..

Hélas ! vous savez bien que plus on va dans la vie, et plus les gêneurs y abondent !

Quand ce ne serait que les cheveux blancs, les rides et

les rhumatismes qui se prennent à vous dire, à mesure que vous vieillissez, que vous devenez laid... désagréable...

Et qu'il ne serait pas mal de songer à votre testament !

Le véritable motif pour lequel j'ai cessé d'inscrire, jour par jour, mes impressions de voyage dans le pays de la Gêne, le voici tout simplement : la paresse.

Je me suis senti saisi, un beau jour, de découragement devant l'effrayante besogne que j'avais entreprise ; celle d'apprendre aux populations attentives comme quoi un homme ne peut faire un pas, un geste, manger, boire, dormir, travailler, aimer, haïr, crier, se taire, sans qu'aussitôt ne surgisse près de lui quelqu'un ou quelque chose pour l'empêcher de se taire, de crier, de haïr, d'aimer, de travailler, de dormir, de boire ou de manger à son aise !

Et, dès ce jour, j'ai laissé dormir, au fond d'un carton, le manuscrit de ces souvenirs.

Cependant, comme il faut que tout ait une fin, sur la terre... quand même cette fin devrait être incomplète, — il n'y a que les mélodrames à succès qui soient assurés d'un dénoûment heureux, — je veux, cher lecteur, vous donner dans ces dernières pages un complément de mon œuvre. en vous signalant, à vol d'oiseau, quelques variétés de gêneurs dont je ne vous ai pas entretenus jusqu'ici.

Quand je dis complément, il est bien entendu que cela ne complétera rien du tout !.. mais...

Ah ! ma foi ! tenez !.. assez de phrases, n'est-ce pas ? Ça me gêne de les tourner tant bien que mal, ça vous gêne également de chercher à les comprendre...

Je récapitule ce que j'ai fait depuis deux ans et je laisse courir ma plume, jusqu'à ce qu'elle tombe de lassitude...

Donc... Il y a deux ans, d'abord, — je ne sais si vous vous le rappelez... quand ma comédie avec Favery, *l'Enfer en ce monde*, était sur le point de se jouer ! — je suis devenu éperdûment amoureux de mademoiselle X... — Vous rappelez-vous aussi mademoiselle X..., la grande coquette, qui avait un rôle dans ma pièce et à qui j'apportais des violettes aux répétitions ?

L'amour est l'impitoyable gêneur du travail. Amoureux de mademoiselle X..., j'ai commencé par perdre un temps prodigieux... rien qu'à aimer.

Et puis mademoiselle X... était d'une exigeance ! Jalouse en outre, comme une tigresse !.. Il n'y avait plus moyen avec elle de s'occuper d'autre chose que d'elle !

Bref, mes amours m'ont coûté, en premier lieu, des dettes. Mademoiselle X... me savait pauvre... Elle ne voulait jamais rien accepter de moi...

Or, il n'y a rien qui coûte plus cher qu'une femme qui ne veut rien accepter.

Ensuite, quand mademoiselle X... s'est fatiguée du bonheur dont *je la comblais*, à mon tour j'ai été empoigné par le démon de la jalousie... un rude gêneur encore que ce démon là, allez !.. et qui vous rend d'un bête !..

Si bête... qu'on ne recule devant aucune bêtise !

Et je n'ai pas reculé non plus !.. Au lieu de me retirer tranquillement quand on me disait, avec politesse, qu'on en avait assez, j'ai tenu à rester de force...

Cela m'a bien servi !.. Oui... à me rencontrer avec un rival, au nez de qui j'ai fait l'impertinent... — et qui me l'a bien rendu, je l'avoue !

De là, un duel... un duel, parce que j'avais dit à mon

successeur qu'il me déplaisait et parce qu'il m'avait répondu qu'il ne s'en inquiétait guère !

Mais la colère... l'orgueil... l'obéissance au point d'honneur, surtout !

Oh ! les vilains gêneurs que tous ces sentiments-là !

Blessé par mon rival, je restai trois semaines au lit. Pendant ces trois semaines le calme et la raison me revinrent. Les duels ont cela de bon qu'ils tiennent lieu, parfois avec avantage, de saignée énergique sur la personne de leurs victimes.

Seul, entre un médecin — un étrange médecin qui a la passion des vieux tableaux et qui me parlait *Zurbaran*, *Murillo* et *Velasquez*, quand je lui demandais où en était ma blessure... —

Et une garde-malade — une atroce vieille femme qui fumait... oui, qui fumait !.. Elle avait été paysanne bretonne dans son printemps...

Je regrettais les soins de Lucette... de ma pauvre Lucette, que j'avais brutalement congédiée de mon cœur et de ma maison... pour y introduire une étrangère... qui l'avait bien vengée !

Et, chaque jour, je me disais : « Si je lui écrivais un mot ?.. Lucette reviendrait peut-être... peut-être me pardonnerait-elle ! »

Mais je ne lui écrivais pas... par amour-propre... Je craignais d'être repoussé, refusé...

Encore un gêneur assez despote, que l'amour-propre !

Une fois sur mes jambes, pourtant, par une matinée tout éclatante de soleil, je n'y tins plus... Je courus au magasin de Lucette !..

Chère fille ! Elle me reçut comme si je n'eusse jamais été méchant ni sot avec elle. Le seul reproche qu'elle m'adressa, quand je lui appris que je sortais de mon lit, fut celui-ci :

— Il fallait m'appeler !

— Il fallait venir sans que je t'appelasse !..

— Venir !.. oh ! non !.. Je ne te savais pas malade, d'abord... et puis j'aurais eu peur de te gêner !

Je sautai au cou de Lucette ; le soir même elle reprenait le cours de ses visites...

En soupirant bien un peu, il est vrai... en revoyant ce petit logement où une autre...

Le souvenir est souvent un gêneur.

Je me remis à travailler... Il était urgent de réparer les brèches faites à ma bourse par ma liaison à bon marché avec mademoiselle X... J'avais des créanciers, maintenant, une infinité de créanciers — une catégorie des gêneurs que j'avais ignorée jusque-là, une catégorie ignoble !.. qui ne vous laisse ni paix ni trêve, qui vous réveille le matin, qui vous empêche de vous coucher le soir, qui vous écrit des épîtres impossibles, qui vous invective, qui vous menace de la prison, qui vous y fourre quelquefois !..

Je travaillais donc avec fureur... pour acquitter mes dettes... recouvrer mon repos...

Et acheter une belle robe à Lucette...

Comme j'avais plusieurs cordes à mon arc, j'utilisai courageusement toutes mes cordes.

Tandis que je finissais deux vaudevilles avec Reynier, un drame avec Favery...

Deux nouvelles avec moi-même...

J'entreprenais en même temps quelques aquarelles...

En outre, je confectionnais un album de romances...

Dam ! on ne sait pas !.. je pouvais vendre ma musique et ma peinture, à l'occasion !

De plaisirs, je ne m'en permettais que rarement. Une fois, cependant, un dimanche, pour être agréable à Lucette, je consentis à aller dîner avec elle aux environs de Paris, chez des parents qu'elle possédait par là. Ces parents étaient des paysans... rien de mieux. Lucette m'avait présenté à eux comme son futur. Très-bien ! Ces chers villageois m'avaient accueilli à ravir, et de mon côté je faisais tout mon possible, en fait d'amabilités, pour leur donner, à comprendre — on a mis cela souvent en couplets au boulevard... — que l'habit noir ne dédaigne pas la veste, pas plus que la veste ne doit mépriser l'habit noir... quand cette veste et cet habit noir sont portés par de braves gens... — sur l'air de Caleb. —

On prit place à table. Du potage à la salade, l'entente la plus cordiale ne cessa de régner entre mes hôtes et moi.

Mais voilà que comme on servait le fromage, Lucette ayant refusé d'y goûter, tandis que je priais un de mes voisins de ne pas remplir si souvent mon verre, des murmures inquiétants commencèrent à s'élever.

Une parente traita Lucette de bégueule... Un parent observa que je *faisais des manières* pour me griser, parce que, probablement, *leur vin ne valait pas celui que je buvais à Paris* ! L'élan donné, le branle ne pouvait plus s'arrêter ! Après les mots à double entente, les coups de patte, vinrent les gros mots et les coups de poing...

Lucette perdit son châle dans la bataille, moi j'en fus pour une basque de mon habit... ce malencontreux habit noir que j'avais revêtu pour honorer mes hôtes...

Et qui les avait humiliés, au contraire !

En m'en revenant avec Lucette...

— Ceci t'enseigne, chère enfant, lui dis-je, que s'il est permis aux gens de la ville et aux gens de la campagne, de *boire un coup* ensemble...

C'est une faute, de part et d'autre, de se réunir... en un *joyeux festin* !

Les paysans sont susceptibles. Les gens de la ville ont les proportions de l'estomac restreintes... Ceux-ci crient trop... ceux-là ne crient pas assez... ceux-là peuvent ingurgiter pendant des heures... ceux-là n'ont plus soif au bout de dix minutes....

Jetons un voile sur le passé, Lucette. Mais ne m'emmène plus dans ta famille, au nom du ciel !

Et quand tu y retourneras, toi, je t'engage même, si tu désires y être bien reçue, à jurer que ton futur est mort...

Pour avoir trop avalé d'eau sucrée...

Ça flattera tes bons parents, cette mort-là !

. . . .

Revenons à nos travaux.

Un de mes vaudevilles avec Reynier, reçu en janvier 1855, a été joué en juillet seulement.

Il a fait une chaleur excessive tout l'été de 1855. — Reynier et moi nous avons gagné à peine nos trente représentations. Oh ! l'été ! Quel gêneur pour les théâtres ! On a parlé souvent de les fermer pendant la canicule... mais ça

gênerait bien aussi les artistes qu'on ne paierait plus, alors, tout naturellement... qu'en pensez-vous ?

Quant à mon drame avec Favery, il faut que je vous offre le portrait du directeur qui nous l'a reçu... et qui ne nous le jouera jamais... — Accrochez ce portrait dans un coin de votre mémoire, pour bien le reconnaître et vous défier du modèle quand vous aurez affaire à lui !

Ce directeur est un Roger-Bontemps qui se moque de tout depuis le matin jusqu'au soir... et de son théâtre, et de ses acteurs, et de ses pièces, et de ses auteurs, et du public.

Et de lui-même, soyons juste !

Tout lui est égal, à ce cher monsieur Robin. — Nommons-le Robin ; il a du mouton, du mouton gras dans la démarche. — Vous n'avez personne dans votre salle, monsieur Robin. — Ça m'est égal. — Votre jeune premier rôle est sur les dents. — Ça m'est égal. — Votre amoureuse pleure trop. — Ça m'est égal. — Vous ferez de mauvaises affaires ! — Ça m'est égal. — Vous avez du noir sur le nez. — Ça m'est égal.

Et jamais de variations. Le pendant à la dame dont je vous ai parlé... — au restaurant !

Seulement, qu'il y fasse attention ! Il n'aura pas toujours près de lui, comme la dame susdite, un Monsieur de bonne composition pour lui offrir le bœuf aux choux... de la commandite !

Allons, monsieur Robin, voyons ! Quand nous vous avons porté notre drame, vous nous avez dit : « C'est aussi mauvais qu'autre chose... je le reçois. — Qui nous jouera cela ? — Mes acteurs sont aussi exécrables que partout ailleurs...

Qu'est-ce que cela vous fait ? — Et les décorations, on va s'en occuper, hein ? — Soyez tranquilles ! J'ai de vieilles toiles... on les nettoiera... ça vaudra des neuves... comme on me les peint d'habitude...

Ah ! monsieur Robin ! monsieur Robin ! Vous prenez trop jovialement les choses, aussi ! Vous riez trop... Ça en devient fatigant !

Vous riez même quand vous donnez votre parole ! Ai-je menti ?

Nous devions passer dans six semaines... Monsieur Chapeau-sur-la-tête — le dramaturge à succès, — est arrivé dans votre cabinet. Il disait de vous, la veille encore, que vous n'étiez qu'un crétin... Vous ripostiez qu'il n'était qu'un drôle...

Baste !.. vous ne vous en êtes pas moins serré la main avec passion en vous trouvant ensemble. Au théâtre, les rancunes sont des *accessoires* de carton.

— Mon cher, vous a dit le grand homme, je vous apporte une pièce...

— Ça m'est égal !

— Plaît-il ?

— Non ! Pardon !.. — Un tic !.. — Je voulais dire : « O joie ! »

— Cinq actes, douze tableaux...

— Charmant !

— Mais, comme il est dans mes principes, quand je porte une pièce quelque part d'y faire mes conditions... *Sine quâ non* !

— Tiens ! vous savez donc le latin, vous ? Je ne l'aurais jamais cru !..

— Je sais bien autre chose qu'on ne croit pas que je sache...

Je sais d'abord qu'il me faut trois *étoiles* pour mon drame.

— Trois *étoiles* !.. Ça sera cher !

— *Sine quâ non* !

— Encore ! Peste !.. Mais pourquoi trois *étoiles*, si votre drame est bien ?

— Parce que les *étoiles* servent aux pièces, et que je ne suis pas si niais de laisser mes pièces se passer d'*étoiles* !

C'est bon pour ces petits malheureux auteurs de deux liards, qui commencent, de se laisser jouer par la troupe ordinaire d'un théâtre !

— Il suffit ! Je vais me mettre en quatre pour vous satisfaire.

— C'est bien ! Demain vous aurez votre drame...

— Ah ! vous m'octroierez une prime aussi, vous savez.

— Ah ! une prime encore !..

— *Sine quâ...*

— Assez !.. vous aurez votre prime !

— Et je gagnerai de l'argent... et mon collaborateur gagnera de l'argent... et les *étoiles* gagneront de l'argent !

Vous seul peut-être n'en gagnerez guère !

— Ça m'est égal.

. . . .

Et voilà comment monsieur Chapeau-sur-la-tête nous a passé la jambe, à Favery et à moi...

Oh ! je n'y mets point de fausse honte ! Monsieur Chapeau-sur-la-tête passe admirablement la jambe !..

Et il s'en vante !

Un beau gêneur !..

Heureusement, Dieu est juste ! En dépit de ses succès — avec fourniture d'étoiles !.. — et de ses dédains superbes pour ceux *qui ne gagnent pas d'argent...* — il doit bien avoir aussi sa petite gêne dans quelque repli de son petit morceau de cœur, ce cher monsieur Chapeau-sur-la-tête !

. . . .

Quant à mes nouvelles...

Mais, pardon, lecteur ! on sonne à ma porte.

Serait-ce un créancier ?.. une Josepha Lassan quelconque ?

Serait-ce un Monsieur qui vient m'emprunter cent francs ?.. — Cela m'est arrivé hier. — Un garçon à qui j'avais parlé une fois, et qui me demandait, sans façon, cinq louis... un verre d'eau !..

Serait-ce Etienne Pidou, un ancien camarade de pension, que j'ai rencontré l'autre soir, mis comme on ne se met pas... vu que lorsque, par sa faute, on en est arrivé à ne plus pouvoir se mettre que comme cela... il vaut mieux se cacher que de faire rougir pour vous, de dégoût, les gens qui vous connaissent !

Serait-ce Charles Tellier, — le vaudevilliste, — qui brûle de causer une heure avec moi... en me demandant tous les quarts d'heure :

— Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?

Pour que, si j'ai la faiblesse de lui conter ce que je fais, — et s'il trouve ce que je fais à sa convenance, — il s'empresse d'aller le faire avant moi quelque part !

Serait-ce ce Romain qui désire me révéler, — pour la cinquantième fois, que sa maîtresse le trompe !..

Serait-ce un comédien de province qui veut me supplier de le pousser... vers le Gymnase ?

Serait-ce Dunois, l'ancien directeur, qui aurait l'intention de me prouver, par des chiffres, comme quoi on lui a payé cent mille francs son théâtre...

Où il avait l'habileté de récolter chaque soir, comme recette, une moyenne de deux cents francs ?

Serait-ce...

Mais on carillonne à démonter la sonnette...

Si c'est un gêneur il la remontera !

. . . .

Ciel ! Cher lecteur, je n'ai la force que de vous écrire ces deux lignes... — Si la joie fait peur, le bonheur fait mal.

J'hérite ! Entendez-vous ? J'hérite d'un parent éloigné... sur la décrépitude et les infirmités duquel je ne comptais pas !

J'ai vingt mille livres de rentes !..

Adieu.

Mes souvenirs, je les donnerai à un ami... il en fera ce qu'il voudra...

Ah ! je vous certifie que maintenant, avec ma nouvelle fortune, je ne m'amuserai guère à...

Ça serait trop long à vous développer... Adieu, lecteur !..

FRANTZ MOSER.

ÉPILOGUE.

Par une singulière coïncidence, au moment où je terminais la lecture du manuscrit de Moser, on sonnait violemment aussi à ma porte... absolument comme dans le dernier chapitre des *Souvenirs d'un Géné.*

Je me pris à rire. Un des gêneurs dont Moser venait de m'entretenir menaçait-il mon repos?

Cependant j'allai ouvrir...

Et j'aperçus un homme aux traits bouleversés...

— Une lettre pour vous, monsieur, me cria-t-il; lisez vite.

Je considérais la lettre que cet homme me présentait; l'écriture m'en était inconnue.

— Oui, ce n'est pas *lui* qui a écrit cela, me dit l'homme, c'est sa petite bonne amie... Lui, ça lui est défendu à présent, d'écrire !

Je poussai un cri de terreur.

Voici ce que j'avais lu :

« Monsieur Frantz Moser se meurt. Il désirerait vous voir. Au nom de votre mère, venez, monsieur ! »

— C'est comme ça, fit l'homme, qui n'était autre que monsieur Isidore, le portier de Moser. Ce pauvre jeune homme !.. Une attaque d'apoplexie !..

— Vite ! vite ! interrompis-je, partons !

Vous avez une voiture, sans doute ?

— Certainement, monsieur... Un coupé... un coupé ! Rien que ça ! Et que je n'en demanderai le remboursement à personne, voyez-vous ! Parce que, quand il s'agit de quelqu'un qu'on aime... quoique simple concierge... on a ses idées !..

Montez donc, monsieur.

— Et quand ? comment a-t-il donc été frappé ?

— Ce matin... à six heures... Il se levait... Sa petite bonne amie était encore là... heureusement. Pauvre chère fille ! elle ne le quittait plus guère depuis quelques jours... Il paraît qu'il allait l'emmener dans un grand voyage...

Il partira tout seul pour le grand voyage, hélas !

— Enfin ! enfin ! On a envoyé chercher un médecin ?

— Trois médecins, monsieur, trois médecins. Ah ! j'aurais amené tous les médecins de Paris, si j'avais pu !

— Et ils ont dit ?

— Ils ont dit... à moi... et à la demoiselle... vous concevez ? Pas à lui... parce que...

— Oui, oui ! Ils ont dit ?

— Qu'il en avait pour jusqu'à ce soir, peut-être.

Monsieur, voyez-vous, quand ma femme a appris ce malheur-là dans la maison... ce n'était plus une maison... c'était un *pleuroir* !.. Beaucoup de locataires ne connaissaient pas monsieur Moser pourtant... C'est égal ! Ça les a affectés, ces gens ! Au reste, faudrait avoir un cœur d'airain pour apprendre sans broncher qu'un de ses semblables est à l'article de la mort ! pas vrai ?.. tout près de vous !.. C'est au point que madame Veillot, une dame du premier, qui partait avec sa bonne pour aller faire son marché, en est rentrée chez elle toute saisie. Et monsieur Veillot a voulu monter voir monsieur Moser, lui... il a dit qu'il avait fait des études sur la pharmacie dans sa jeunesse, cet homme, et...

La voiture s'arrête...

— Nous sommes arrivés, n'est-ce pas, mon ami ?

— C'est juste, monsieur. Suivez-moi. Ne vous inquiétez pas. Ça ne regarde que moi, la voiture.

Je suis monsieur Isidore.

C'est un bon homme que ce portier, mais il est cruellement bavard !

. . . .

Moser était étendu sur son lit.

La main gauche dans les deux mains de Lucette.

La droite gisant inerte le long de la ruelle.

Je m'avançais lentement. Au bruit de mes pas, le mourant et la jeune fille tournèrent la tête vers moi.

Elle se recula pour me laisser approcher.

Lui !.. Oh ! quels terribles ravages !

Des traits contournés, violacés, renversés.

Et pourtant un sourire rayonna, à ma vue, sur cette figure, hier charmante, aujourd'hui hideuse sous le coup de foudre qui l'a frappée !

— Oui, oui, murmura-t il, je ne suis pas beau à voir, n'est-ce pas, mon ami ? Ah ! c'est une fâcheuse chose que les attaques d'apoplexie. Cela vous abîme bien un homme.

Et... saviez-vous cela, dites donc ?.. Je l'ai appris à mes dépens.., la manière de procéder de ce fléau est assez bizarre !.. Il s'attaque à un côté, et c'est l'autre côté qui meurt le premier.

Je me retournai. La gaieté de l'accent de Moser, jointe à la manière pénible dont il s'exprimait, sous l'étreinte de la paralysie, tout cela formait un assemblage devant lequel le cœur me manquait.

Moser s'aperçut de l'effet qu'il avait produit sur moi, car il reprit plus gravement :

— Pardon, mon ami... Vous souffrez en ma présence. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

Mais je désirais savoir...

C'est trop fort de songer à cela en un pareil moment, hein ?

Enfin... Avez-vous lu mon manuscrit ?

— Oui.

— Et... Est-ce que vous croyez en pouvoir faire quelque chose ?

— Sans doute.

Moser me tendit sa main restée vivante.

— Merci, me dit-il. Ça me fait plaisir de savoir, en m'en

allant, que... mes gêneurs amuseront peut-être quelques-uns de vos amis.

Mes gêneurs !

Ah ! je ne m'attendais pas, l'autre jour, en vous remettant ces papiers !

Décidément, j'étais prédestiné.

J'allais être si heureux... redevenu riche et libre.

Mais la mort... la grande *gêneuse*, ne l'a pas voulu.

Un cri partit au pied du lit. Lucette avait eu beau mordre son mouchoir pour étouffer ses sanglots, les sanglots avaient été les plus forts. Ils s'élançaient vers le mourant.

Ce dernier regarda avec une ineffable expression de bonté celle qui lui disait ainsi tout son désespoir.

— Pauvre Lucette ! pauvre Lucette ! fit-il... Elle craint de pleurer devant moi pourtant, et elle n'en souffre que davantage !

Pleure ! pleure à ton aise, ma fille... Cela ne peut gêner ceux qui s'en vont de se voir regrettés par ceux qui restent !

Lucette tomba à genoux, le visage enseveli dans le couvre-pieds.

— Du reste, ajouta Moser en me serrant doucement la main, je meurs tranquille. La pauvre petite sera heureuse sans moi, si elle n'a pu l'être avec moi.

Mon argent m'aura servi à quelque chose.

Et puis...

Et son regard devint limpide et doux.

— Je suis en paix avec Dieu, voyez-vous ! Un de ses serviteurs me l'a dit tout à l'heure... Oh ! c'était un brave cœur que ce prêtre !

Pas un gêneur, celui-là !

« Dieu pardonne, m'a-t-il dit. Priez. »

Et j'ai prié.

Allons ! allons !.. Je vous garde là... Adieu, mon ami, adieu.

Vous croyez que mes *Souvenirs* valent la peine...

Ah !.. Tenez... je vous en prie, acceptez donc cette épingle en mémoire de moi !

Moser me désignait du doigt une petite épingle d'or, sur la table de nuit.

Comme je l'attachais à ma cravate, un léger bruit frappa mon attention. Il partait de la muraille contre laquelle appuyait le lit de Moser... C'était comme le son régulier et monotone d'un mouvement de montre... mais bien plus sourd... bien plus lent.

— Mon Dieu ! encore cette vilaine bête ! s'écria Lucette avec un chagrin mêlé d'effroi.

— Une araignée à marteau qui ne veut pas me laisser mourir sans me taquiner, fit Moser avec un dernier et triste sourire.

. . . .

Pauvre Moser !

Sur sa tombe, même, il a fallu encore qu'il eût un gêneur !..

Un *gens de lettres* qui a prononcé un discours en vers sur les vertus, le talent, le courage... que sais-je !.. de l'écrivain que la France venait de perdre !

Moser n'en demandait pas tant que cela après lui, j'en suis bien sûr.

. . . .

Et maintenant, ai-je été un gêneur pour vous, lecteur, en vous donnant les *Souvenirs d'un Géné ?..*

Si vous le pensez, ne me le dites pas !

FIN DE LA TRIBU DES GÊNEURS.

LES

SOUHAITS DU VIEUX CURÉ

LES SOUHAITS DU VIEUX CURÉ

I

Je ne sais s'il existe encore à Paris, rue Bourbon-Villeneuve, un petit restaurant — devant lequel, enfant, je passais souvent, il y a une vingtaine d'années — et qu'on appelait alors, s'il m'en souvient bien, la maison du père Godot.

La maison du père Godot était un de ces établissements culinaires de sixième classe, inconnus, heureusement peut-être, à nombre de Parisiens, à qui leur appétit, soutenu d'une bourse bien garnie, permet de faire chaque jour un déjeuner et un dîner confortables.

Pour dîner ou pour déjeuner chez la père Godot, il n'était nécessaire de posséder ni cinq francs, ni trois francs, ni deux francs, ni trente-deux sous, ni même vingt-deux

sous... ce chiffre assez fabuleusement réduit déjà pourtant, auquel sont cotés les repas de Rameau et autres Flicotteaux, ces illustres *trompe-la-faim* sous la forme de restaurateurs.

A l'enseigne du *Gagne-Petit*, — enseigne loyale s'il en fut, — chez le père Godot, on mangeait à la portion, voire même à la demi-portion, ce qui signifie que moyennant la somme de douze à quinze sous comptant, — oh ! toujours comptant ! — la grisette, l'ouvrier sans ouvrage, le petit employé ou l'acteur de la banlieue, pouvait entrer là se substanter, — quitte à aller dîner ailleurs ensuite, si ses moyens le lui permettaient.

Enfin, tous les dineurs qui n'y voyaient pas plus loin que leur diner, venaient au Gagne-Petit chaque jour sans se préoccuper d'y approfondir les mystères de la gibelotte.

Et voilà comment, en dépit des plaisants, la maison du père Godot faisait, sinon des affaires d'or, du moins d'honnêtes affaires, en réunissant tant bien que mal, bon an mal an, les deux bouts.

Après tout, n'est-ce pas, il faut bien qu'il y ait dans Lutèce des gens qui ne gagnent rien et d'autres qui se contentent de faire semblant de dîner.

Quand ce ne serait que pour servir d'ombre dans le grand tableau de la vie parisienne aux gens qui gagnent ou qui dînent plus qu'il ne faut.

Or, c'était vers la fin du mois de septembre 1835.

Six heures du soir venaient de sonner.

L'heure où Paris se met à table.

Il n'y avait encore que cinq à six personnes dans la salle basse du père Godot, lorsque Horace y entra.

Horace était un jeune homme de trente à trente-deux ans, grand, mince, aux traits fins et distingués.

Sa mise, quoique des plus simples, décelait pourtant plutôt le bien-être que la gêne.

Il y a toute l'explication de la position financière d'un homme dans la finesse du drap de son habit ou de sa redingote, dans la coupe de son pantalon, dans la manière surtout dont il est chaussé.

Et Horace était donc ce qu'on appelle communément bien mis.

Après avoir jeté sur sa droite, en entrant chez le père Godot, un rapide coup-d'œil sur un groupe de quatre jeunes femmes qui se livraient à un festin de trois francs, à elles quatre, notre jeune homme, poussant une exclamation de dépit, comme quelqu'un qui ne trouve pas ce qu'il cherche, se dirigeait machinalement vers une table en face de lui.

Et tout en marchant, malgré son évidente préoccupation, ses regards se promenaient de côté et d'autre.

Evidemment encore c'était sa première visite au restaurant du père Godot.

Lorsque tout à coup un éclair de surprise illumina les traits soucieux de notre jeune homme.

Il venait d'apercevoir un prêtre assis devant une table dans un coin de la salle.

Et ce prêtre, dont les cheveux étaient tout blancs, avait une de ces figures toutes radieuses de bonté et de douceur, et vers lesquelles on se sent tout de suite attiré.

Sans se rendre compte du sentiment qui le poussait, Horace s'était avancé vers l'homme de Dieu, et le saluant avec respect :

— Cela vous serait-il désagréable, monsieur, lui dit-il, que je prisse place à votre table?

— Désagréable ! pourquoi donc, monsieur? répliqua le prêtre ; bien au contraire.

Et le jeune homme et le vieillard échangèrent un sourire de sympathie, en s'asseyant l'un en face de l'autre.

— Quoi qu'il faut servir à monsieur? un potage? un demi-potage? criait à ce moment une voix dans les oreilles d'Horace.

C'était Anastase, le garçon, l'unique serviteur de la maison Godot, un petit bonhomme de quatorze ans à peine, qui demandait ainsi ses ordres au nouveau-venu.

— Donne-moi ce que tu voudras, mon ami, repartit Horace.

— Alors, un potage entier pour monsieur... Monsieur mangera bien un potage entier?..

Et Anastase courait déjà à la cuisine, quand se ravisant :

— Ah! fit-il, monsieur prend-il du vin?

Horace regarda à la dérobée le prêtre en face de lui.

Le brave homme entamait alors sa bouteille... une vraie bouteille, ma foi !

— Non, pas de vin ; merci, mon garçon, répondit Horace.

Ce fut au tour du prêtre d'examiner du coin de l'œil son vis-à-vis.

Pendant ce temps, Horace dépliait sa serviette.

Cependant Anastase reparaissait déjà, apportant *triomphalement* au *client* une julienne dans laquelle la pomme de terre dominait avec une véritable tyrannie de reine des légumes.

Quelques secondes après, Horace achevait son espèce de potage, comme le prêtre achevait une espèce de beefsteak, qui avait dû bien abuser de sa patience.

Et la conversation s'engageait ainsi entre le vieillard et le jeune homme :

— Vous êtes de Paris, monsieur ?

C'était le prêtre qui faisait les avances.

— Oui, monsieur.

— Ah !... ah !... une belle ville, monsieur, une ville magnifique... superbe ! bien au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Moi, c'est la première fois de ma vie que je viens dans la capitale, et en m'en retournant dans mon petit village normand, j'emporterai, je vous assure, des souvenirs précieux de mon voyage.

Mais qu'est-ce que vous faites donc là ?..

Tout en écoutant le prêtre, Horace avait pris une carafe et se versait...

Horace s'arrêta à mi-verre pour répondre en regardant son interlocuteur.

— Mais j'ai soif, je me sers à boire, monsieur.

— A boire, à boire... répéta le prêtre ; mais cela n'est pas bon, à votre âge, de boire de l'eau.

Et, tenez, voulez-vous m'obliger ?..

Et une légère rougeur se répandait, tandis qu'il parlait ainsi, sur les traits du vieillard.

— Je ne boirai jamais une bouteille à moi tout seul,

vous comprenez ?.. Voulez-vous que nous la partagions, là sans façon ?

Et, sans attendre la réponse du jeune homme, le vieillard lui versait déjà son vin.

Horace rougit à son tour.

— Vous êtes trop bon, monsieur, fit-il, en vérité, et je ne sais si je dois...

— Bah !.. reprit le prêtre... je m'ennuyais tout seul à ma table... vous avez été assez aimable pour venir m'y tenir compagnie... il est bien juste que je fournisse ma quote-part de gracieuseté... D'ailleurs !.. bien vrai ! encore une fois... je ne bois pas beaucoup de vin, voyez-vous, mon enfant... En Normandie, nous ne sommes pas habitués à ce genre de douceurs... C'est donc un service que vous me rendez en acceptant ce que je vous offre... Eh ! eh !.. qui sait !.. J'aurais été trop gourmand peut-être, un vilain péché !.. et grâce à vous, ainsi je ne risque plus de mal faire.

Horace sourit au vieillard.

A ce moment, Anastase apportait au premier un beefsteak nouvelle édition, au second une fricassée de poulet.

Une fricassée de poulet pour six sous !

Et on osait médire de la maison du père Godot !

Tout en mangeant, nos deux amis... car ils étaient amis déjà, vraiment, ce vieillard et ce jeune homme !.. oh ! à coup sûr, bien autant que certaines gens qui ont vécu vingt ans ensemble ; tout en mangeant, donc, nos deux amis avaient repris leur conversation.

— Et de quel côté de la Normandie êtes-vous, mon père ? demanda Horace.

— Oh !.. du petit côté, mon enfant, du département de l'Eure... Je dessers Fleury-sur-l'Andelle... à quatre lieues des Andelys... Connaissez-vous ce pays-là ?

— Non.

— Fleury n'est qu'un pauvre village... trop pauvre, hélas !.. et j'avais espéré en venant à Paris... Mais ceci ne vous intéresserait que médiocrement, je pense ?

— Pourquoi donc ?

— Oh ! c'est que les chagrins d'un petit curé de campagne...

— Valent bien les ennuis d'un petit artiste de Paris.

— Ah ! vous êtes artiste, mon enfant, artiste... peintre ?

— Oui, mon père.

Le vieillard considéra le jeune homme avec une sorte de joie naïve.

— Ah ! vous êtes artiste ! répéta-t-il.

Et après une pause :

— Eh bien ! au fait, reprit-il, vous avez raison, mon ami... mon cher... Comment vous nommez-vous ?

— Horace.

— Bon ! Moi, je me nomme Blondeau, entendez-vous ? Donc, vous avez raison, mon cher Horace... Je vais, puisque cela ne vous ennuie pas, vous conter mes chagrins. A votre tour ensuite, vous me direz ce qui vous tourmente. Et qui sait ! peut-être que, de cette étrange confidence, s'il ne résulte pas un complet adoucissement à nos peines, du moins, mon Dieu ! n'est-ce pas... un sage avis, parfois un bon conseil...

Mais buvez donc... Ah ! nous allons nous fâcher, pre-

nez-y garde, si vous mettez encore tant d'eau dans votre verre!..

— Oui, oui, quoiqu'il arrive, reprit Horace en serrant la main du vieillard, il adviendra pour l'un de nous, de cette rencontre, une des plus douces joies qu'il ait jamais éprouvées...

— Pour l'un de nous!.. pour l'un de nous!... Pourquoi pas tous les deux, mon enfant?... Vous êtes donc un égoïste, vous?... Eh! eh! vous voulez donc accaparer tout le plaisir à vous tout seul?...

Mais vous ne mangez plus?

— Non: je n'ai plus faim, mon père.

— Déjà!... vous n'êtes pas en appétit aujourd'hui, ce me semble. Cependant... vous prendrez bien encore un fruit?

— Oh! non!

— Laissez donc!... j'ai demandé au garçon une poire et un raisin. Je ne sais où j'avais les yeux de croire que je mangerais tout cela...

Tenez, voilà qu'on m'apporte justement mon dessert.

— Allons... la poire ou le raisin? Qu'est-ce que vous préférez?

— Mais...

— Au fait! tiens, je ne veux pas me gêner, moi, j'aime mieux le raisin. Voici la poire pour vous.

Et maintenant en deux mots ma petite histoire, n'est-ce pas, mon enfant?

Et les coudes appuyés sur la table, le visage bien en face de son compagnon, qui ne pouvait se lasser de contempler ces traits animés d'une expression angélique, le vieux curé commença ainsi.

— Vous saurez donc, mon jeune ami, que j'étais venu tout joyeux à Paris pour y recueillir un modeste héritage... Deux mille francs... Vous voyez que cela n'était pas bien énorme, et que si je m'en retourne tout triste à mon pays, c'est que l'héritage m'a glissé entre les doigts, emporté par un malhonnête homme qui n'a pas songé, sans doute, en commettant sa mauvaise action à mon égard, que c'était bien plutôt le bon Dieu qu'il volait qu'un humble pasteur... puisque cet argent que je venais chercher près de lui, il ne l'ignorait pas, était destiné au service de Dieu.

Une larme mouilla les yeux du vieux curé.

— Mais, fit Horace ému, cet homme qui vous a volé, mon père, vous avez porté plainte contre lui au moins ?

Le vieillard secoua la tête.

— A quoi bon ? reprit-il. D'abord cet homme a disparu depuis longtemps, et quand on le rattraperait... croyez-vous donc qu'on retrouverait sur lui cet argent... qu'il m'a pris ?...

— Cependant...

— Et puis... quand ce ne serait pas pour lui... que je méprise sans doute... j'ai découvert que ce méchant homme avait laissé à Paris une femme, des enfants, dans la misère... et vous comprenez, mon ami... C'est bien assez déjà qu'ils soient malheureux, abandonnés, sans que le déshonneur encore...

Bref... je les ai consolés au contraire... comme j'ai pu... en pleurant un peu avec eux...

— Et en leur ouvrant votre bourse aussi, avouez-le, mon père ?

— Oh!... cela... c'était tout naturel... ils manquaient de pain.

Et voilà toute mon histoire, mon enfant. Je m'en retourne comme j'étais venu... Je me trompe... j'avais l'espérance en arrivant, et je ne l'ai plus.

— Mais serait-ce une indiscrétion, mon père, que de vous demander ce que vous comptiez faire de ces deux mille francs que vous veniez chercher à Paris?

Le vieux prêtre sourit avec mélancolie.

— Je vous l'ai dit, mon ami, reprit-il, je les avais consacrés d'avance au service de Dieu. Possesseur de ces deux mille francs, mon intention était de faire reconstruire le clocher de ma pauvre église, lequel clocher ne tient plus depuis longtemps qu'à un fil... puis d'élever tout autour de notre cimetière un bon mur à la place de la mauvaise barrière en bois à demi-détruite qui l'enclôt, mais ne le protége pas. Vous concevez, mon enfant... le repos des morts... c'est sacré, cela... et j'aurais été si heurenx que mes chers trépassés pussent dormir tranquillement sous la terre que j'ai bénie !

Le prêtre essuya ses yeux. Horace s'était détourné légèrement.

— Ah ! continua le premier avec un gros soupir, et puis j'avais rêvé encore une grande joie, grâce à mes 2,000 fr. : l'église de Fleury ne possède pas un seul tableau, pas une madone, pas un portrait de saint... et riche comme je croyais l'être bientôt... Mon Dieu, je sais bien que pour prier il n'est pas absolument utile... Mais c'est égal, voyez-vous, mon ami, une sainte image placée au-dessus du maître-autel... Ah !...

Le vieux curé n'acheva pas; mais un nouveau soupir au moins aussi désolé que le précédent dit, pour lui, à Horace, combien de regrets amers s'étaient amassés dans ce digne cœur navré par la perte de ses plus chères espérances.

Horace demeura muet un instant; il semblait gravement réfléchir.

Tout à coup, serrant encore la main du vieux curé :

— Voyons, mon père, dit-il, ne vous désolez pas.

Quant à la réédification de votre clocher et à la construction du mur de votre cimetière, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, d'abord, en s'adressant aux fidèles... de votre paroisse.

Le prêtre hocha la tête.

— La paroisse, se compose de six cents habitants tout au plus, répliqua-t-il... et tous... pauvres comme leur curé...

Ah!.. il y en a bien un cependant parmi eux, qui, s'il le voulait...

— Ah! vous voyez bien.

— Sans doute, mais il ne le veut pas. Je lui ai déjà parlé cent fois de cette bonne œuvre, et cent fois il m'a tourné le dos... ce vilain Poupillier.

— Ah! il se nomme Poupillier.

— Oui, un maître maçon... Vous concevez, un maître maçon, la besogne ne lui reviendrait qu'à moitié prix à lui. D'ailleurs, il est riche, très-riche.

Horace se leva.

— Vous partez, mon récit vous a ennuyé, n'est-ce pas! fit le prêtre en regardant, non sans quelque étonnement le

jeune homme. Et cependant vous m'aviez promis de me conter à votre tour vos peines.

— Je ne l'ai pas oublié, mon père, et je compte aussi bien tenir ma promesse plus tard.

— Plus tard!... Mais quelle heure est-il? Sept heures déjà! Mon Dieu! comme le temps passe vite, quand on cause. Mais, cher enfant, je pars à neuf heures pour mon pays.

— A neuf heures! Par quelle voiture?

— Je ne sais pas. Ça se prend rue du Bouloi, une rue tout près d'ici, c'est même à cause de cela que j'ai dîné dans ce quartier.

— Eh bien!... mon père... une proposition, voulez-vous? fit gaiement Horace en se penchant vers le vieux curé.

— Une proposition... et laquelle mon ami, repartit ce dernier, de plus en plus surpris de l'allure joyeuse du jeune homme.

— La voici : je suis artiste, je vous l'ai dit... rien ne me retient pour l'instant à Paris. Je cours jusque chez moi chercher ce qu'il me faut pour peindre... un chevalet, une toile et une boîte à couleurs...

Je prends en même temps un petit paquet de linge... quelques hardes...

A neuf heures, heure militaire, je vous rejoins à la voiture de la rue du Bouloi.

Et nous partons ensemble pour Fleury-sur-l'Andelle.

Et dans un mois... — Ah! il faudra que vous me nourrissiez, par exemple, pendant ce temps-là, mon père...

Mais je mange et je bois fort discrètement, vous l'avez vu...

Et dans un mois, dis-je, si votre église n'a pas encore son clocher en bon état...

Si vos chers morts ne dorment pas bien tranquilles encore derrière une épaisse muraille.

Eh bien, du moins, vous aurez au-dessus de votre maître-autel un tableau de saint ou de sainte, à votre choix... et un beau tableau, je vous le jure.

Et, qui sait?... peut-être que ce tableau portera bonheur à l'église...

Qui sait si maître Poupillier, le maçon, ne se piquera pas d'honneur à son tour?

Et si la muraille et le clocher n'arriveront pas à la suite du tableau?

Allons, bon père, que dites-vous de ma proposition? voyons, vous plaît-elle? m'emmenez-vous?

Tandis qu'Horace parlait ainsi, le vieux curé, qui avait bondi sur sa chaise dès les premiers mots, n'avait pas cessé de fixer sur son interlocuteur des regards étincelants.

Il n'écoutait pas les paroles du jeune homme, il les buvait, il les aspirait par tous les pores.

A cette dernière phrase qui terminait le petit discours d'Horace :

— M'emmenez-vous?

Le vieillard, au lieu de répondre, poussa un petit cri.

En même temps, il appelait le garçon du père Godot, et lui mettant une pièce de cinq francs dans la main :

— Payez-vous, payez-vous! balbutia-t-il ; deux dîners,

deux dîners, vous entendez ; celui de monsieur que voilà et le mien...

Et pressant avec effusion de ses deux mains la main d'Horace, le vieux curé ajouta tout bas à l'oreille du jeune homme :

— Je commence à vous nourrir, vous le voyez, mon enfant, c'est donc vous dire que j'accepte avec transport votre proposition.

Oh ! un beau tableau dans mon église, un beau tableau ! Ce sera la Vierge et son divin enfant, entendez-vous, mon ami ? Ça vous est égal, à vous, le sujet ; et moi c'est celui que j'avais rêvé. Ah ! si je vous emmène à ce prix-là, si je vous emmène... Mais je le crois bien, et vous mangerez plus qu'ici. Ah ! mais je vous y forcerai bien cher ami, et...

Mais allez donc ; que faites-vous là à m'écouter bavarder ? Courez donc chez vous, mon enfant, courez donc ; songez qu'il ne nous reste plus que deux heures avant de partir.

Horace était sur le seuil du restaurant, adressant de la main un : au revoir, à son vieil ami.

— Ah ! rappelez-vous le nom de la rue au moins où nous prenons la voiture, rue du Bouloi ; vous la connaissez, n'est-ce pas, cette rue-là mon enfant !

— Oui, oui, soyez tranquille.

Et Horace disparut.

— Votre monnaie, monsieur, que vous oubliez, dit l'honnête Anastase au prêtre qui sortait à son tour de la maison du *Gagne-Petit*, quelques secondes après ce que nous venons de raconter.

Le curé regarda dans les mains de l'enfant les trente sous qui lui revenaient sur sa pièce de cinq francs.

— Garde pour toi, dit-il.

— Pour moi tout ?... s'écria Anastase, émerveillé d'une telle générosité.

— Oui tout...

Et le vieux prêtre, en s'acheminant doucement vers la rue du Bouloi, murmurait :

— Oh ! quand on est heureux, il me semble qu'il est encore plus facile d'être bon !

II

A l'époque où se passe notre histoire, la vapeur ne transportait pas encore à volonté, en France, de l'un à l'autre des quatre points cardinaux, et voyageurs et marchandises, avec une rapidité qui peut être fort avantageuse pour les marchandises, mais qui, certes, n'est pas toujours des plus agréables pour les voyageurs.

J'entends des voyageurs qui aiment à voyager.

Oh ! le progrès ! la belle chose, en vérité, pour vous priver la plupart du temps de mille petits plaisirs, au profit d'une satisfaction douteuse !

Parti tout simplement de Paris par la diligence d'Evreux, sur les neuf heures du soir, le curé Blondeau, et son nouvel ami le peintre Horace, arrivaient donc tout simplement aussi, le lendemain matin, à sept heures et demie, à Fleury.

Fleury est un petit village qui traverse la route de Rouen à Paris. Il est situé au pied d'une côte, sur la rive droite de

l'Andelle ; l'autre pente de la vallée est beaucoup plus rapide, et, pour la franchir, la route forme plusieurs zigs-zags. Du haut de cette montée, la vallée de l'Andelle offre un coup d'œil délicieux ; la vue se plaît à suivre les méandres de la rivière au milieu des vertes prairies, des jardins, des potagers, des champs de la plus grande fertilité ; de jolis coteaux, partout cultivés, forment une digne parure à ce riant tableau.

En remettant le pied sur le territoire de son village, le vieux curé n'avait pu retenir un soupir de satisfaction. C'était la joie du cœur simple et sans ambition, se retrouvant là où il avait l'habitude de battre.

— Venez, mon enfant, dit-il en prenant le bras d'Horace, dans deux minutes nous serons chez nous.

Et le prêtre et le jeune homme s'acheminèrent par la grande rue, l'unique rue — comme dans tous les villages, de Fleury ; le premier s'inclinant à chaque instant, parce qu'à chaque instant, sur son passage, se trouvait quelque laboureur, quelque femme, quelque enfant qui saluait avec respect le retour de son pasteur... le second, examinant tout autour de lui, avec la curiosité de l'artiste, ces maisons bâties en terre séchée au soleil, recouvertes de toits de chaumes et flanquées, la plupart, sur la façade d'un petit jardin où — *utile dulci* — presque toujours les fleurs se mêlaient aux légumes.

Cependant — le vieux curé n'avait pas trompé son compagnon, — en moins de deux minutes, ils étaient arrivés sur la place du village, devant l'église ; le presbytère y attenait.

Le prêtre frappa à la porte de sa maison.

La porte s'ouvrit.

— Monsieur la curé, fit une voix, quel bonheur !

C'était mademoiselle Marguerite, la servante du vieux prêtre.

— Oui, ma bonne, c'est moi, et je ne reviens pas seul, tu vois, je t'amène un ami.

Mademoiselle Marguerite regarda Horace.

Horace regarda mademoiselle Marguerite.

C'était une petite vieille toute maigre, toute ridée, toute jaune, mais sur le visage de laquelle, comme un reflet de la physionomie de son maître, rayonnait une expression angélique de douceur et de bonté.

— Eh bien ! puisque vous l'amenez, que Monsieur soit le bien venu, fit Marguerite en adressant sa plus belle révérence à Horace.

— Est-ce que Monsieur restera queuque temps chez nous ?

— Autant qu'il lui plaira, ma bonne.

— Bien !... bien !... vous comprenez, monsieur le curé, je demande ça parce qu'il faudra que je songe tout de suite, alors...

— A lui préparer une chambre... sans doute, sans doute, Marguerite... et il n'aura même pas assez d'une chambre... il lui faudra encore... Mais nous nous occuperons de tout cela plus tard. Pour le moment Marguerite, fais-nous bien vite à déjeûner, car monsieur Horace et moi nous mourons de faim...

— Ah ! monsieur s'appelle Horace ?

— Oui, ma bonne, et Horace sera pour vous un ami, je l'espère, comme il est déjà l'ami de votre maître.

— Si vous le voulez bien, toutefois ?

En parlant ainsi, Horace avait tendu la main à la petite vieille.

— Si je le veux bien ! s'écria-t-elle en laissant presser ses doigts secs et effilés par les doigts nerveux et charnus du jeune homme, si je le veux bien !... Mais c'est déjà fait, pas vrai, monsieur le curé ?... Je vous aime déjà, moi, puisque vous aimez notre maître... Et là-dessus, asseyez-vous. Je m'en vas vous faire bien vite une bonne grosse omelette.

Marguerite avait disparu ; le curé se tourna vers Horace :

— Voilà toute ma société, depuis vingt ans que je suis dans ce pays, dit-il... Les naïves causeries de ma bonne Marguerite et mon bréviaire, quelques rosiers que je cultive dans un coin de terre, là, derrière cette fenêtre : voilà mes joies. Mes devoirs, je n'ai pas besoin de vous les dire, n'est-ce pas ? Je tâche d'instruire et d'éclairer ceux qui veulent bien m'entendre ; je les console quand ils souffrent, je les prépare à se trouver devant Dieu quand ils meurent. Et c'est ainsi que ma vie s'écoule...

— Comme celle d'un digne et saint homme, interrompit Horace.

— Comme celle d'un homme qui croit et qui aime, fit le prêtre.

Mais, reprit-il gaiement, tandis que Marguerite apprête notre déjeuner, si nous songions un peu, en effet, à vous trouver un atelier quelque part, hein, mon jeune ami ? Ma maison n'est pas grande, comme vous voyez ; mais, c'est égal, je crois que j'ai là-haut...

Horace prit le bras du curé.

— Avant de nous occuper du soin de *la* servir, dit-il sérieusement, ne pensez-vous pas, mon père, qu'il serait mieux d'aller lui adresser un petit bonjour? Pour vous qui avez été quelque temps éloigné d'*elle* ce sera un vrai bonheur, j'en suis sûr... Et pour moi... dam!... il faut bien que vous me montriez la place où vous comptez mettre mon tableau.

Le vieux curé jeta un doux regard sur le jeune homme.

— Merci!... merci, mon cher enfant, murmura-t-il. Vous avez raison, allons la voir tout de suite, notre pauvre église! Je craignais que vous ne fussiez un peu fatigué, c'est pour cela que je n'osais pas encore vous proposer... ce qui est, il est vrai, un bonheur pour moi. Mais puisque cela ne vous contrarie pas...

Et le vieux curé, ouvrant une porte de la salle à manger, derrière laquelle se trouvait la cuisine:

— Marguerite, fit-il, mets toujours le couvert; nous revenons dans un quart d'heure.

— Bien, monsieur; pas plus tard, n'est-ce pas? l'omelette serait froide.

. . . .

Oui, oui, la pauvre église! le vieux curé l'avait bien dit à l'artiste.

A l'extérieur, des murailles lézardées du bas en haut, un clocher sans flèche, et tombant en ruines, un porche en auvent auquel on parvenait par des degrés en pierres disjointes et usées, dominant une place creusée par les eaux et mal ombragée par quelques tilleuls rabougris.

A l'intérieur, rien sur quoi l'œil pût s'arrêter avec un peu de charme, quatre murs blanchis à la chaux et sans

aucun ornement, de mauvais bancs reposant sur un mauvais carrelage, un autel en forme de tombeau, surmonté d'un grand crucifix en cuivre ; des fonds baptismaux en plâtre, une chaire en bois de sapin.

Voilà la description de ce qu'était l'église de Fleury-sur-l'Andelle en l'an de grâce 1835.

Et cependant, en sortant de là, côte à côte avec le vieux prêtre, Horace rêvait...

Il rêvait, lui, le jeune homme, le Parisien, l'artiste...

Le sceptique, enfin...

Ah ! c'est que cette chétive maison de Dieu avait une âme... elle était habitée par la prière, la ferveur et la résignation.

. . . .

Derrière l'église s'étendait le cimetière.

Ce cimetière, enclos de pieux à moitié pourris, ouvert à tous les regards, à tous les bruits... et où, suivant la touchante expression du vieux prêtre, ses chers morts ne devaient pas dormir tranquilles

. . . .

Comme le curé et Horace, après avoir parcouru le cimetière, montaient une petite ruelle qui longeait l'église et aboutissait des champs à la place, un grand gars de vingt-cinq ans environ se trouva sur leur passage.

— Ah ! te voilà, Vignon, fit le curé au jeune paysan, en l'arrêtant du geste. Eh bien ! deviens-tu plus sage, enfin, mon ami ?

Vignon, au lieu de répondre, examina d'abord en dessous le compagnon du curé.

Le paysan flairait le parisien.

— Mais, répliqua-t-il enfin, avec un air mi-narquois, mi-gêné... Mais, monsieur le curé, j'ai toujours été sage, il me semble... Je ne sais pas ce que vous avez à me sermoner plus que tous les autres chaque fois que vous me rencontrez ; on aura vingt-six ans à la Noël et on s'amuse quelque fois un brin, c'est possible ; mais on n'est point à pendre pour ça.

Le curé secoua la tête.

— Si pour mériter le titre d'honnête homme il ne s'agissait que de ne point encourir la peine d'être pendu, reprit-il, l'honnêteté serait trop facile !... et à ce compte-là, certes, Vignon, tu serais la perle des braves gens... Je sais fort bien qu'on ne t'a jamais accusé d'avoir détourné à ton profit le bien d'autrui...

— Ah !... vous en convenez... c'est encore heureux... Eh bien !... si je travaille raide, et si je ne vole personne, qu'est-ce que vous me réclamez encore, monsieur le curé ?

Le regard du vieux Blondeau devint presque sévère.

— Ce que je réclame de toi, fit-il en s'approchant du paysan de façon à lui poser la main sur l'épaule, tu le sais bien, Vignon..., et au lieu de ce ton railleur que tu affectes avec moi quand tu me rencontres, tu devrais me témoigner du respect, si tu ne sais pas encore me témoigner d'obéissance.

Vignon fit un brusque mouvement et un pas de côté, se dégageant ainsi de l'étreinte du prêtre.

Et remettant sa casquette sur sa tête :

— J'comprends pas les *rébus*, dit-il avec un gros rire impertinent.

Et, d'un bond, s'élançant au-delà d'Horace qui se trou-

vait dans la ruelle montante, au dessous du vieux prêtre, le paysan eût bientôt atteint une sente sur la droite, bordée d'une épaisse haie d'aubépine, derrière laquelle il disparut.

Le curé haussa tristement les épaules.

— Pauvre fou ! murmura-t-il, ça se croit fort parce que ça a le triste courage de braver un vieillard...

— Qu'est-ce donc que ce garçon ? dit Horace qui avait suivi cette petite scène au dénoûment bizarre, avec un certain intérêt.

— Ce que c'est, repartit le prêtre en reprenant le bras d'Horace, je viens de vous le dire, mon ami, un fou... et de la pire espèce, hélas !... un fou méchant. Doué de muscles d'acier, il abuse de cette puissance que la nature lui a donnée, pour battre tous ceux qui lui déplaisent ou qui lui résistent. De plus, comme à force de s'habituer à ne point se reconnaître de maître, il s'est habitué en même temps à ne point s'imposer de lois, au lieu de se conduire comme les autres garçons du village qui prennent pour femme tout honnêtement, devant l'église et les hommes, celle qu'ils aiment, Vignon a jugé convenable de pervertir une jeune fille qui vit là-bas, tenez, avec sa mère... Et pis que cela, il a tant fait près de cette pauvre enfant que depuis cinq mois bientôt qu'elle est à lui — elle qui, auparavant, n'aurait manqué pour rien au monde à aucun de ses devoirs religieux — elle n'a pas franchi une seule fois le seuil de l'église; pas une seule fois elle n'est venue s'agenouiller devant moi, au tribunal de la pénitence.

En parlant de la sorte, le vieux curé avait des larmes dans les yeux.

Et Horace écoutait ces pieux regrets avec une émotion dont la veille encore il ne se fût pas cru capable.

. . . .

Cependant le vieux prêtre et l'artiste rentraient au presbytère.

Le déjeuner était prêt depuis longtemps déjà... car on avait outrepassé le quart d'heure demandé.

L'omelette était même un tant soit peu froide.

— C'est de votre faute, messieurs, dit Marguerite.

— C'est de notre faute, répétèrent avec humilité le curé et Horace.

La collation achevée par un dernier coup d'un bon cidre, clair et parfumé, auquel Horace avait largement fait fête, on s'occupa du soin de loger l'artiste.

Le presbytère, construit en cailloux et en mortier, se composait d'un étage, surmonté d'un toit en pente, à deux pignons, sous lequel s'étendaient deux petites mansardes.

Quoiqu'en pussent dire le curé et sa servante, qui voulaient à toute force lui céder, l'un sa chambre au premier étage, l'autre sa chambre au rez-de-chaussée, ce fut dans les mansardes qu'Horace fit élection de domicile.

— J'aurai un appartement complet, au contraire, répondait-il aux deux braves créatures qui lui répétaient à tour de rôle : « Mais vous serez mal, là haut ! »

Ma chambre à coucher près de mon atelier... l'asile du repos près de l'asile du travail !... Que voulez-vous de mieux ? Et puis, il y a de l'air ici et du jour. Je travaillerai tard, je me lèverai tôt... Je serai à mon aise... Et je ne gênerai personne ! Je reste ici.

Il fallut bien se rendre. Il y avait, dans un cabinet noir

du presbytère, un lit tout garni, qui avait servi jadis à un neveu du curé, venu à Fleury passer quelques mois pour se remettre tout à fait des secousses d'une grave maladie.

En un clin d'œil ce lit fut transporté par Marguerite dans celle des mansardes choisie par Horace pour sa chambre à coucher.

Pendant que la servante disposait ainsi d'un côté l'*asile du repos*, Horace, aux yeux du curé, tout réjoui déjà de ces préparatifs, mettait en place dans l'*asile du travail*, et son chevalet et sa toile, et sa palette et sa boîte.

— Comment, voilà tout ce qu'il faut pour faire un chef-d'œuvre ? disait gaîment le vieillard en examinant pièce à pièce et les planchettes de noyer, et les brosses, et les petites fioles remplies d'huile ou d'essence.

— Mon Dieu, oui ! répondait Horace ; un peu de couleur... quelques pieds de toile, et... beaucoup de génie... Et avec ça... on passe à la postérité ! Après avoir trop souvent manqué de pain de son vivant.

— Pauvre enfant !... Oui, je comprends, l'art ne traite pas toujours généreusement ses adeptes, n'est-ce pas ?

— Oh ! ce n'est pas absolument pour moi que je parle, mon père.

— Enfin, travaillez, travaillez toujours à votre aise ici, un mois, deux mois, trois mois si vous voulez, mon ami ; ne vous pressez pas, vous avez le temps. Et chaque année ensuite, si l'atelier du presbytère ne vous a pas trop laissé d'ennuyeux souvenirs... Eh bien, qui vous empêchera d'y revenir ? On ne touchera à rien là dedans, durant votre absence. Ces mansardes vous appartiennent désormais... De

même que votre place est marquée à ma modeste table, comme dans mon cœur.

. . . .

Le curé et sa servante avaient laissé Horace seul.

L'artiste ouvrit la fenêtre de son atelier...

Autour de cette fenêtre s'enroulaient des cordons de vigne vierge, de lierre et de clématite.

Au-dessous, dans leur petit coin de terre, s'épanouissaient les rosiers de toute sorte, ces élèves chéries du vieux prêtre...

Au loin, des bois, des champs, des pommiers couverts de fruits...

Et serpentant à travers tout cela, la rivière blanche et brillante au soleil comme un ruban d'argent !

Horace, immobile devant ce tableau, rafraîchi par cet air pur, embaumé par ces parfums, Horace poussa un doux et tendre soupir. Un de ces soupirs qui ne regrettent pas, mais qui remercient.

— Allons ! murmura-t-il, j'ai bien fait d'entrer dans ce petit restaurant de la rue Bourbon-Villeneuve. Et je suis enchanté maintenant de ne pas y avoir trouvé celle que j'y allais chercher.

Adieu, Clotilde ; oh ! cette fois c'est bien fini !... Je crois que je vais l'oublier.

III

Horace avait demandé instamment à son hôte de ne voir son tableau que lorsqu'il serait achevé.

Et le vieux curé lui avait répondu :

— Soit ! mon enfant, soit ! Quoiqu'il m'eût été fort agréable, je l'avoue, de monter quelquefois vous regarder travailler ; puisque vous le désirez, je ne monterai point. Je sais qu'on doit s'incliner devant la volonté d'un artiste.

Quant à Marguerite, à laquelle le jeune homme avait aussi adressé la prière de ne pas soulever le rideau dont il couvrait sa toile quand il sortait, Marguerite s'était également écriée dès les premiers mots du peintre :

— Oh ! soyez tranquille, monsieur Horace, soyez tranquille... Par état, une servante de curé, ça n'est pas curieux... surtout quand on le lui défend !... Je ferai comme mon maître, j'attendrai.

Horace avait ainsi réglé sa vie au presbytère :

Il se levait le matin à cinq heures, allait faire un tour de promenade jusqu'à sept, rentrait travailler jusqu'à dix, l'heure du déjeuner, remontait ensuite à son atelier jusqu'à cinq heures.

Puis, après le dîner, il passait la soirée, soit en causeries avec son hôte, soit, quand celui-ci était absent, à lire, assis dans le jardin, un ou deux chapitres de Walter Scott, dont il avait apporté quelques volumes dans le fond de son bagage.

Et quand neuf heures sonnaient, Horace serrait la main de son hôte, disait bonsoir à la bonne Marguerite.

Et quelques instants encore, et il dormait profondément dans son lit.

Comme s'il n'eût jamais été un Parisien, comme s'il ne fût pas un artiste.

Deux qualités antipathiques d'ordinaire, avec la faculté de savoir se coucher à neuf heures.

. . . .

C'était un matin, le dixième jour après son arrivée à Fleury.

Ce matin là, en sortant du presbytère, Horace, au lieu de se diriger vers les bois environnants, ainsi que cela avait été jusqu'alors son habitude, comme but de promenade, remonta au contraire la grande rue du village jusqu'à une

sorte de ruelle ou d'impasse qui coupait verticalement cette rue vers le milieu environ.

Arrivé là, s'adressant à un enfant qui jouait avec des pommes vertes dans la poussière grise :

— Sais-tu où demeure madame Bouvet, petit? demanda-t-il.

L'enfant leva d'abord de grands yeux étonnés sur celui qui lui parlait.

Mais, comme depuis dix jours qu'il habitait le village, à force de le voir passer devant leur porte, hommes, femmes et enfants, tout le monde avait fini par s'habituer à voir le *beau monsieur*, comme on appelait Horace, le petit garçon, surmontant son premier mouvement d'embarras naïf, répondit d'une manière à peu près intelligible :

— La mère Bouvet?... C'est là... tenez, m'sieur, c'te maison... dans la ruelle... oùsqu'il y a une chèvre à côté.

— Merci! tiens, voilà pour toi.

Et Horace jeta une pièce de dix sous à l'enfant et entra dans la ruelle.

Il n'était plus qu'à quelques pas de la maison, ou pour mieux dire de la chaumière désignée, lorsqu'il s'arrêta subitement.

On se disputait dans cette maison, et assez vertement même, à en juger par le diapason aigu des voix qui formaient leur partie dans ce concert orageux.

Deux de ces voix étaient féminines.

Quant à la troisième, il n'y avait pas à en douter, elle appartenait à un homme... et à un homme en colère.

Après s'être orienté une seconde, Horace, qui s'aperçut que la fenêtre de la maison susdite était ouverte, fit trois

pas encore et se trouva, de la sorte, contre cette fenêtre.

Son œil pouvait plonger dans l'intérieur : il regarda.

Il pouvait entendre ce qu'on disait... il écouta...

Dans une salle misérablement meublée il y avait en effet deux femmes, l'une vieille, l'autre toute jeune encore et assez jolie.

C'était la mère Bouvet et Edmée, sa fille.

La première, assise dans un coin, sur un mauvais tabouret de paille, travaillait au *bloquier* ; — on appelle *bloquier*, dans toute la Normandie, un espèce de métier portatif sur lequel les femmes fabriquent de la dentelle.

En ne quittant pas la besogne du matin au soir, elles font ainsi presque un mètre de *blonde* ordinaire par jour.

On leur paie le mètre de trente à quarante centimes.

Devinez maintenant si vous pouvez, comment ces femmes, quand elles n'ont pas d'autres ressources, en arrivent à manger assez peu, avec leurs quarante centimes par jour, pour ne pas mourir de faim tous les soirs.

Edmée, la jeune fille, ne travaillait pas, elle ; elle était debout, les coudes appuyés sur la cheminée, et elle pleurait.

Quant à l'homme qui se querellait avec ces deux femmes, dans cette salle, nous le connaissons déjà : c'était Vignon, ce jeune gars qui ne savait pas deviner les rébus.

Vignon avait les bras croisés, lui, le dos au chambranle de la fenêtre.

Au moment où Horace s'était assez approché pour pouvoir examiner ce tableau, Vignon et les deux femmes parlaient tous les trois à la fois. Ce qui fit que d'abord Horace ne comprit pas grand chose à ce qu'il entendait.

Cependant, peu à peu, s'accoutumant à ce mélange de phrases, à cette discordance de sons, qui avait commencé par l'assourdir, Horace finit par trouver un joint à ces paroles, un sens à ces cris.

Edmée reprochait à Vignon de ne pas tenir la promesse qu'il lui avait faite depuis longtemps de l'épouser. La mère Bouvet mettait son grain de sel dans les reproches de sa fille, et M. Vignon — chez qui, à ce qu'il paraît, c'était une habitude passée dans le sang, de ne prendre rien ni personne au sérieux, — répondait en ricanant à la mère et à la fille.

Néanmoins, outre son ton goguenard, M. Vignon avait encore dans sa physionomie, dans son maintien, un air d'impatience et de mauvaise humeur, qui se trahissait à chaque instant par des froncements de sourcils ou de violents coups frappés du pied sur le plancher.

Assurément, entre ces trois personnages, la discorde en était arrivée à son dernier degré d'ascendance.

Encore une larme d'Edmée, encore un cri de la vieille, encore un froncement de sourcils de Vignon, et l'échelle devait se briser !... Et gare dessous.

— Oui, disait Edmée, c'est honteux !... et pour vous, et pour nous deux, ma mère et moi... Chacun nous méprise dans le pays... moi, je ne puis plus passer devant une maison sans qu'on me rie au nez... personne ne dit plus bonjour à ma mère... et vous... on vous fuit comme un chien galeux...

— Eh bien ! ceux qui te rient au nez, tu n'as qu'a le leur rendre... Ceux qui ne disent plus bonjour à ta mère... elle n'a qu'à leur dire bonsoir, elle... Et quant aux gens

qui me fuient, laisse faire, quand j'aurai envie de les rattraper pour leur payer un coup à boire, ils ne courront plus si fort...

— Oh! pardi, on sait bien que pour boire vous êtes toujours bon là, vous!

— Faut ben être bon à quelque chose.

— En attendant, je vous répète que ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça...

— Non, certes, Edmée a raison. V'la cinq mois que ça dure... c'est assez.

— Oh! maman Bouvet, prenez garde, vous allez casser votre tabouret en sautant dessus comme ça.

— Si j'ai fait une chose que je ne devais pas faire, vous m'en punissez assez, allez, Jacques!...

— Oui! oui! oh!... je t'avais bien prévenue, ma pauvre fille, qu'il t'arriverait mal d'écouter ce gueux-là.

— Ce gueux-là est aussi riche que vous, mère Bouvet, vous savez?...

— Je sais que tu es un méchant garçon, voilà ce que je sais. Si tu es si riche, qui t'empêche donc d'entrer en ménage, voyons?

— J'aime autant ne pas me presser d'entrer là, d'où je suis sûr de ne plus sortir.

— Oui dà!... c'est-à-dire alors que nous devons attendre ton bon plaisir?

— Mon bon plaisir est que tant que vous m'étourdirez les oreilles avec vos criailleries, vous n'aboutirez à rien.

— Oh! on voit bien qu'il n'y a que des femmes dans cette maison. Si mon père existait encore, allez, Jacques,

vous ne vous conduiriez pas avec moi comme vous le faites.

— Les hommes comme les femmes, je m'en soucie comme d'une guigne, Edmée. Si ton père vivait encore...

— D'abord je ne vous aurais pas écouté.

— Ça c'est possible, et c'eût été tant pis pour toi, eh ! eh ! Mais en admettant que tu m'eusses écouté tout de même, eh ! eh ! si le père Bouvet avait voulu faire trop le méchant avec moi...

— Vous l'auriez frappé peut-être, dites... un vieillard... lâche cœur !

— Oui, oui, c'est bien vrai, Edmée, c'est un lâche cœur, il ne respecte rien !

— Edmée et vous, mère Bouvet, tenez, croyez-moi : n'allons pas plus loin, pas vrai ? Laissez-moi filer, je commence à avoir assez de vos gentillesses.

— Va-t'en si tu veux... mais si ce mot-là te blesse, Jacques, eh bien ! tant mieux, je te le répèterai encore ! tu es un lâche cœur, entends-tu ?

— Un malhonnête homme !...

IV

C'était Edmée qui venait de prononcer ces derniers mots, mais elle les achevait à peine qu'elle poussa un cri de terreur.

A bout de patience, Jacques Vignon s'était élancé sur elle.

De sa main gauche il tenait déjà la jeune fille par un bras, tandis que son autre main se levait menaçante...

La vieille femme, terrifiée de son côté au point de ne pas oser aller au secours de sa fille, s'était réfugiée derrière une table, en jetant au loin son métier.

Tout à coup la scène changea comme par enchantement. Avant que la main de Vignon ne s'abaissât sur

Edmée, des doigts de fer avaient saisi cette main qu'ils broyaient.

Ce fut au tour de Vignon de jeter un cri ; mais un cri de douleur, celui-là. Il se retourna comme un tigre blessé, et de sa main restée libre il voulut frapper Horace, car c'était Horace, nous n'avons pas besoin de le dire, qui venait d'arriver là, comme le *Deus ex machinâ* du théâtre antique.

Mais ce pauvre Jacques Vignon avait compté sans son hôte.

Horace, quoique petit et grêle en apparence, vis-à-vis du jeune paysan, était cependant d'une vigueur bien supérieure à celle de son adversaire.

En même temps donc que Vignon levait la main qui lui restait, Horace serrait encore d'un cran celle qu'il tenait prisonnière.

C'était trop, — même pour un homme fort et brave, — c'était trop pour avoir encore la force de résister.

Vignon devint livide, s'affaissa sur lui-même et tomba à genoux.

— Mais vous me brisez les os, monsieur, murmura-t-il ! Que vous ai-je fait ?... Assez !... assez !... monsieur !... Lâchez-moi !...

— Grâce ! s'écria Edmée, qui ne se souvint plus qu'il l'avait menacée en voyant son amant souffrir.

Historien fidèle, nous devons dire que la mère Bouvet ne bougea point de sa place, elle, et ne proféra pas un mot à l'aspect du jeune paysan terrassé et suppliant.

La chronique rapporte même, mais nous n'y croyons point, que la mère Bouvet eut, au contraire, à ce moment,

un mauvais sourire aux lèvres. Après cela, elle était vieille, elle ne pouvait plus aimer comme aimait sa fille... Mon Dieu ! le sourire de la mère Bouvet est assez vraisemblable.

. . . .

Aux premiers mots plaintifs de Vignon, Horace avait un peu desserré son étau vivant ; à l'appel désolé d'Edmée, Vignon était tout à fait libre. Cependant il restait à genoux, considérant tour à tour d'un œil hagard et sa main rouge et meurtrie, et cet homme, qui venait ainsi de le mâter si soudainement, lui qui n'avait pas encore trouvé son maître à dix lieues à la ronde.

Horace avait pris une chaise et s'était assis.

— Tu vois, mon garçon, dit-il au paysan, que tu ne brillerais pas avec moi à ce jeu-là, n'est-ce pas ? Que veux-tu ; M. le curé a dû te dire, sans doute, ces mots de l'Évangile que tu auras oubliés : « Celui qui frappe par l'épée, périra par l'épée. » Je n'ai pas l'intention de te tuer, à coup sûr... mais je veux te corriger de ta manie de battre beaucoup les hommes, et un peu aussi les femmes, à ce que j'ai cru voir tout à l'heure. Et puis, tu as encore une autre fâcheuse habitude dont je veux aussi te débarrasser, celle de ne pas tenir ta parole ; relève-toi donc, assieds-toi ; vous aussi, ma jolie Edmée, asseyez-vous ! oh ! ne craignez rien ; si M. Jacques Vignon est raisonnable, je ne le toucherai pas. Il y a mieux, s'il veut m'écouter maintenant et m'obéir ensuite, je suppose qu'il n'aura pas à se repentir d'avoir fait ma connaissance. Ah !... Et vous, ma bonne madame Bouvet, reprenez donc votre ouvrage. Que

diable ! je ne suis pas entré ici pour vous empêcher de travailler, moi.

Comme mûs par une puissance secrète, Vignon, Edmée et la mère Bouvet avaient exécuté sans hésitation les ordres de l'artiste.

Ils étaient là, tous trois assis devant cet étranger, muets, mais les yeux attachés sur lui avec une expression indicible de surprise et de soumission...

Maintenant causons donc, fit Horace.

. . . .

Une heure après Horace rentrait au presbytère.

Or, pendant que l'artiste était allé, comme nous l'avons vu, rendre visite à la mère Bouvet, voici ce qui s'était passé chez le vieux curé.

Sur les sept heures, comme le bonhomme Blondeau descendait du lit, Marguerite était accourue à la porte de la chambre de son maître en lui criant :

— Monsieur le curé, monsieur le curé, dépêchez-vous de vous habiller, entendez-vous ; M. Poupillier est en bas et il a à vous parler tout de suite. Il s'agit de l'église...

— C'est bon, Marguerite, répondit le vieillard, c'est bon, je descends ; prie M. Poupillier de ne pas s'impatienter.

Et tout en revêtant à la hâte son pantalon et sa robe de chambre, le vieux curé murmurait entre ses dents :

— M. Poupillier a à me parler... et il s'agit de l'église... Mon Dieu ! est-ce que vous auriez daigné toucher le cœur de cet avare ; est-ce qu'il consentirait enfin... Ah ! c'est bien drôle... c'est bien drôle... M. Poupillier qui vient me trouver si matin que cela !

Et le curé descendit à la salle à manger, où l'attendait son visiteur.

M. Poupillier, le maître maçon de Fleury, était un homme de quarante-cinq ans, laid, gros, court et commun, aux membres ronds, aux épaules et à la tête carrées. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans sa face hâlée et criblée de petite vérole, c'était la profusion de ses cheveux gris, coupés de très près, et descendant jusqu'à moitié du front. Ses petits yeux roux étincelaient sous ces sourcils bruns et touffus. Ses lèvres étaient sans cesse agitées comme par un mouvement fébrile.

V

M. Poupillier, qui tambourinait avec ses doigts aux vitres de la fenêtre de la salle en attendant le curé, se retourna tout d'une pièce en entendant les pas de ce dernier et salua.

— Et bien ! eh bien ! mon cher Poupillier, qu'est-ce donc ? fit le prêtre en tendant la main à l'artisan, on dit que vous avez des choses aimables à me conter, hein ?

Poupillier tâche de sourire, ce qui lui était toujours difficile, — les avares ne savent sourire qu'aux écus.

— En effet, répliqua-t-il, en effet, monsieur le curé, je suppose que ma proposition ne vous mettra pas trop de mauvaise humeur ?...

— Ah ! bah ! cet air joyeux... Aurais-je deviné juste, Poupillier ? s'agirait-il vraiment dans votre pensée, des réparations de notre pauvre église ?

Poupillier inclina la tête.

— C'est bien cela, monsieur le curé, fit-il.

Le vieillard ouvrit de grands yeux et recula, malgré lui, d'un pas.

Le curé sceptique à l'endroit de l'avare, puisqu'il le connaissait de longue date, avait douté très-fort des intentions généreuses du maître maçon ; et à ce moment même, que Poupillier venait de lui répondre oui, le curé doutait encore.

Poupillier considéra le vieillard. L'avare devinait la pensée empreinte sur ce visage.

Il essaya de nouveau de mal sourire en disant :

— Ça vous étonne, pas vrai, monsieur le curé, que j'accoure vous apprendre, tout d'un coup comme ça, que je me suis décidé à r'arranger votre église.

— Dam ! repartit le curé en souriant, je ne vous le cache pas, mon ami... Vous concevez, quand on ne s'attend pas à une chose. Mais entendons-nous bien d'abord, voyons !...

Et le digne homme qui n'eût pas voulu abuser de la bonne foi, même d'un avare, continua ainsi :

— Vous savez Poupillier, que si vous reconstruisez notre clocher ; si vous recrépissez notre église, après avoir par ci par là, remplacé quelques poutres, quelques solives qui commencent à se fatiguer...

— Tout cela est à ma charge ; je le sais, interrompit Poupillier.

— Vous n'ignorez pas encore, insista le prêtre, que si par la suite en faisant appel aux bonnes âmes, je puis vous rendre une partie, une petite partie, de ce que vous aurez déboursé au service de Dieu...

— Je ne vous demande rien et ne vous demanderai jamais rien pour ce que je compte faire à *votre* église. J'accomplis un devoir... voilà tout ! ça me suffit.

Pour le coup, le vieux curé bondit comme un jeune homme. Poupillier *accomplissait un devoir...* et *cela lui suffisait.*

Il n'était pas possible ! le maître maçon avait été touché du bout de l'aile par un bon ange.

Un instant le prêtre eut envie de demander à Poupillier quand et où et comment il avait rencontré cet ange-là.

Mais il réfléchit qu'après tout, puisque la bonne action était constante, il n'était pas absolument nécessaire d'en approfondir les motifs.

Le curé se contenta donc de tendre encore une fois la main au maître maçon en lui disant tout simplement :

— Eh ! bien merci, Poupillier, ce que vous faites est très-beau, mon ami.

Poupillier ne regarda pas le curé en face ; on eût dit qu'il ressentait une certaine gêne à s'entendre louer ainsi.

— Hum ! hum ! fit-il à voix basse, comme ça, monsieur le curé, vous êtes content ; tant mieux !... Alors je puis mettre mes échafaudages dès demain ?

— Dès demain ! dès aujourd'hui, dès tout de suite, mon ami !

— Demain, c'est convenu, monsieur le curé, nous en-

tamerons l'affaire : le recrépissage, le clocher, les marches du porche et le dallage intérieur.

— Et le dallage ?

— Pourquoi pas... et pendant que nous y serons... Ah ! j'oubliais... ne m'avez-vous pas demandé aussi, M. le curé, si j'avais quelques moellons de trop pour ce petit mur... autour du cimetière... après l'église, le cimetière, c'est tout naturel... qu'est-ce que vous en dites, monsieur le curé ?

Le vieux curé ne répondit pas cette fois ; il était tombé de joie et d'étonnement sur une chaise. Comment ! Poupillier ne se contentait pas de lui refaire son église !... Décidément ce n'était pas un ange, mais une légion d'anges qui s'était abattue sur l'âme du maître maçon.

Cependant ce dernier, de plus en plus embarrassé de son rôle de bienfaiteur, ne sachant plus quelle contenance tenir devant la joie du vieux prêtre, se disposait à tourner les talons.

Ce fut à ce moment qu'Horace rentra.

En apercevant l'artiste, M. Poupillier ôta sa casquette.

— Horace ! Horace cria le curé au jeune homme. Oh ! venez donc me féliciter et remercier avec moi ce bon M. Poupillier. Vous ne savez pas ? Il consent à rajeunir notre vieille église... ce bon Poupillier !... Nous aurons un clocher, nous aurons des dalles, nous serons recrépis à neuf. Et ce n'est pas tout ! Nous aurons un mur à notre cimetière !

Horace salua le maître maçon.

— Je vous remercie encore au nom de mon vieil ami, de tout ce que vous allez faire pour lui, monsieur, dit-il.

Poupillier tortillait sa casquette entre ses doigts.

— Oh! il n'y a pas de quoi me remercier tant que cela, murmura-t-il; c'est... une idée que j'ai eue... Elle est bonne... j'en suis bien aise... Là-dessus... faites excuse, messieurs... Mais j'ai un peu faim... Vous allez déjeuner aussi, pas vrai... Bien le bonjour, messieurs.

Et le maître maçon sortit sans se retourner.

— Ce pauvre Poupillier, fit le prêtre en suivant de l'œil, à travers la fenêtre, l'artisan qui s'enfuyait plutôt qu'il s'en allait, je le lui disais bien... il n'y a que le premier pas qui coûte. C'est égal... Pour un premier pas, il n'a pas l'air de lui coûter beaucoup...

. . . .

C'était le soir de ce jour béni par le vieux curé; ce jour de nouvelles si heureuses et si inattendues, ce jour où maître Poupillier avait si brusquement dépouillé l'avare endurci pour devenir presque un bienfaisant prodigue.

A la suite du dîner, le prêtre et son jeune ami avaient causé une heure environ, en se promenant dans le jardinet aux rosiers. Puis comme le crépuscule commençait à poindre, tandis qu'Horace montait à sa chambre chercher un volume de l'*Antiquaire*, dont il voulait lire un passage à son vieil ami... celui-ci, traversant la place, se rendait à l'église pour voir, suivant son habitude de chaque soir, si quelque fidèle ne l'attendait pas au tribunal de la pénitence.

L'église était déserte. Cependant, en en franchissant le seuil, le vieux curé crut entendre comme le bruit d'un sanglot.

Il s'arrêta, croyant s'être abusé

Un second sanglot raisonna dans le silence.

Il y avait quelqu'un au confessionnal. Le prêtre se hâta ; on pleruait ; on avait besoin de ses consolations.

C'était une femme qui l'attendait.

— Je vous écoute, ma fille, dit doucement l'homme de Dieu, quand il ne se trouva plus séparé que par un mince grillage de celle qui pleurait

— Mon père, pardonnez-moi ! balbutia la pécheresse.

Le prêtre tressaillit et leva les yeux au ciel, comme pour lui adresser de ferventes actions de grâce : c'était bien la voix d'Edmée qu'il venait d'entendre ; d'Edmée, qui demandait pardon de ses fautes, avec des larmes. La brebis égarée était revenue au bercail.

. . . .

VI

A un mois de distance de ces événements, par un beau jour d'octobre, tout le village de Fleury-sur-l'Andelle semblait en fête : non seulement il y avait un mariage au village, mais encore, il était question, pour l'église complètement restaurée, de l'inauguration au-dessus du maître-autel, lors de la messe de midi, d'un tableau de la Vierge qu'un ami de monsieur le curé était venu lui peindre tout exprès au presbytère.

Or, le jour en question, comme Horace et le vieux curé déjeûnaient, une chaise de poste s'arrêta devant le presbytère. Un domestique sauta hors de la voiture ; il tenait un

objet d'assez grande dimension, enveloppé soigneusement dans du papier.

— M. Horace, madame? demanda le domestique à la vieille Marguerite qui s'était mise à la fenêtre de la salle à manger au bruit de la chaise de poste.

— C'est ici, monsieur, repartit Marguerite.

Et elle ouvrit au domestique tandis qu'Horace disait à son hôte :

— Ah! je sais ce que c'est... c'est mon cadre qu'on m'apporte.

— En chaise de poste! fit le curé.

Horace sourit.

— Il nous fallait ce cadre aujourd'hui, reprit-il, puisque c'est aujourd'hui que je dois vous montrer mon œuvre et qu'elle doit prendre sa place dans votre église. Ma foi! je n'y ai pas regardé de si près ; j'ai écrit qu'on m'envoyât le cadre bien vite, et le voilà, c'est le principal.

Le vieux prêtre ne répliqua pas. Seulement il pensait à part lui, qu'il fallait que les marchands de cadres de Paris fissent de bien bonnes affaires pour envoyer les commandes en province par un domestique voyageant en poste. Cependant ce dernier, sur un signe d'Horace, s'était assis dans un coin de la salle. Horace avait dégagé le cadre de son enveloppe.

— Mais il est trop beau ce cadre! s'écria le curé en s'avançant pour en admirer les brillantes sculptures.

— Trop beau pour le tableau... c'est possible, mon père, fit Horace.

— Je ne dis pas cela... je suis très persuadé d'avance,

au contraire, mon enfant, que le tableau le mérite... Mais c'est égal, c'est une folie...

— Enfin, mon vieil ami, interrompit Horace en s'élançant vers l'escalier pour monter à ses mansardes, attendez-là un instant encore que je vous appelle, je vous prie, vous et votre bonne Marguerite... Oh ! je tiens à son opinion à elle aussi sur ma peinture. Et quand vous aurez vu tous deux ce que j'ai fait pour l'église de Fleury... Eh bien ! si votre opinion est que j'ai trop préjugé de mon œuvre en lui voulant pour accompagnement un cadre aussi somptueux, il sera toujours temps de renvoyer celui-ci et d'en faire venir un autre plus simple.

Horace avait disparu. Marguerite s'approcha du domestique.

— Si monsieur voulait se rafraîchir, demanda-t-elle de sa douce voix habituelle.

Le valet salua négativement.

— Vous ne voulez pas, mon garçon ? reprit le vieux curé, qui depuis qu'Horace n'était plus là semblait suivre ardemment une pensée étrange, pourquoi donc ? Il fait chaud, un verre de cidre ne vous fera pas de mal, surtout si vous le videz à la santé de votre maître. Y a-t-il longtemps que vous êtes au service de M. Horace ?

— Trois ans, monsieur, répondit seulement le domestique.

Le vieux curé tressaillit.

Marguerite ouvrit de grands yeux, lorsqu'elle entendit cette réponse.

Quant au valet : ces mots : « Trois ans, monsieur, » s'étaient à peine échappés de sa bouche qu'il était devenu

rouge comme une cerise. D'instinct, le pauvre garçon venait de comprendre, avant même d'apercevoir la surprise empreinte sur le visage du curé et de sa servante, qu'il avait commis une maladresse.

Mais la voix d'Horace retentissait dans l'escalier :

— Mon père ! ma bonne Marguerite ! criait-il, montez ! montez, *il* vous attend...

Le curé et la vieille bonne se levèrent en échangeant entre eux un regard qui disait bien des choses. Cependant ils gravirent l'escalier ; ils entrèrent dans l'atelier du peintre. Le tableau était là, qui les attendait, en effet, bien exposé à demi de face au jour, dans sa bordure toute d'or.

. . . .

Ils regardèrent, et ils poussèrent en même temps un cri : admiration, joie, reconnaissance, respect, bonheur, attendrissement, il y avait tout cela dans ce cri parti du fond de deux âmes naïves...

Oh ! c'est que le tableau était bien beau aussi, je vous assure ! C'est qu'il y avait sur cette toile une figure ravissante de la vierge Marie, tenant son divin enfant dans ses bras ; c'est qu'aux pieds de cette mère de Dieu s'élevant vers le ciel sur un nuage d'encens, se trouvaient prosternés et dans l'adoration deux saints, dont l'un, avec ses cheveux blancs et ses traits rayonnants de bonté, était la vivante image du vieux curé de Fleury.

. . . .

Marguerite était tombée à genoux devant le tableau. Elle priait. — Encore un éloge qui en valait bien un autre.

Quant au vieux curé, il chancelait tout en pleurant entre

les bras d'Horace. Il semblait fou... complètement fou... mais d'une de ces folies dont on ne voudrait jamais guérir... La folie du bonheur.

Tout à coup s'arrachant de l'étreinte du jeune homme, le vieillard bondit vers le tableau, et touchant presque du doigt le nom dont le chef-d'œuvre était signé : un nom célèbre de père en fils depuis bientôt deux siècles :

— Ah! murmura-t-il, cher enfant, je comprends tout maintenant, et la conversion de M. Poupillier, et le repentir d'Edmée, et son mariage aujourd'hui avec Jacques Vignon. Les réparations de mon église ; le mur élevé autour du cimetière, et la dot d'Edmée aussi, n'est-ce pas?.. tout cela est votre ouvrage, cher enfant, comme cette adorable sainte Vierge et le portrait de ce pauvre vieux prêtre, que vous avez mis là dans le paradis avant que Dieu ne l'y ait appelé !...

. . . .

Midi sonnait à l'église de Fleury, et le vieux curé offrait à Dieu le saint sacrifice, en présence d'une foule compacte accourue pour admirer le beau tableau créé au presbytère.

Immobile au seuil de l'église, Horace promenait ses yeux de tous côtés. Il sourit à Edmée, à Jacques Vignon et à la mère Bouvet, qui étaient là, eux aussi, déjà, en habits de noces... et qui quêtaient tous trois le regard de l'artiste... Il sourit encore au vieux curé qui ne pouvait le voir alors, mais qui pensait peut-être à lui, même en songeant à Dieu. Il sourit enfin à son tableau, comme un père eût souri à son enfant en lui disant adieu. Puis, s'inclinant devant le pauvre crucifix de cuivre qui planait sur tout cela, hommes et choses, comme une étoile sur un monde :

— Allons, murmura Horace, je me souviendrai toute ma vie de l'église de Fleury ; c'est là que j'ai appris à prier.

. . . .

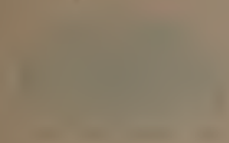
Quelques minutes après, Horace roulait dans sa chaise de poste.

Et maintenant, lecteur, si vous êtes curieux de connaitre ce nom célèbre dont était signé ce tableau donné en 1835 par un jeune peintre parisien à l'église de Fleury, allez un de ces jours visiter ce petit village, le tableau est toujours dans l'église, au-dessus du maître-autel : vous saurez ainsi tout entier le nom du héros de cette histoire.

. . . .

FIN.

Wassy. — Imp. Mougin-Dallemagne.



COLLECTION A UN FRANC LE VOLUME.
1 FR. 25 CENT. POUR LES PAYS ÉTRANGERS.

A. DE GONDRECOURT.

SCÈNES DE LA VIE ARABE

MÉDINE

PREMIÈRE SÉRIE.



PARIS
ALEXANDRE CADOT, EDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A.-M. BEAUDELOT